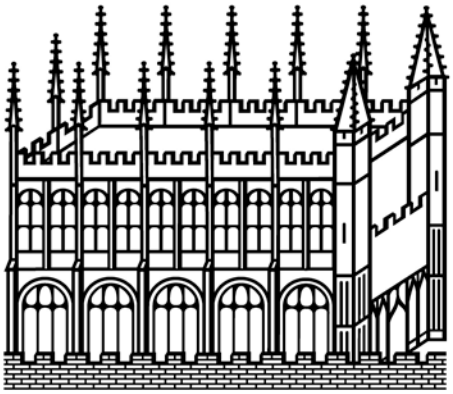


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~27. g. 5~~
UNS: 159 f. 24

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

HORACE WALPOLE.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS,

RUE DE LA COLOMBE, N° 4, DANS LA CITÉ.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE,

DEPUIS COMTE D'ORFORD,

Écrites dans les années 1766 à 1780; auxquelles sont jointes

DES

LETTRES DE MADAME DU DEFFAND

À VOLTAIRE,

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1759 À 1775.

Publiées d'après les originaux déposés à Strawberry-Hill.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, rue de Lille, n° 17;
Et à Strasbourg, même Maison de commerce.

1812.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB. 1928
OF OXFORD

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

À

MONSIEUR H. WALPOLE.

LETTRE CLXIX.

Lundi 20 septembre 1773.

Qu'importe d'être fermier ou auteur ? Cela est égal pourvu qu'on s'amuse ; c'est de votre propre choix, sans intérêt particulier, que vous vous êtes fait fermier ; votre vanité en est satisfaite, ainsi vous n'êtes point à plaindre (1).

(1) M. Walpole était alors fort occupé à arranger les affaires de son neveu George, comte d'Orford, qu'un dérangement d'esprit avoit obligé de mettre sous la surveillance de son oncle. M. Walpole a donné à madame du Deffand le récit suivant de ses nouvelles occupations.

« Milord Orford ne me laissera pas le temps d'écrire. » Je quitte le métier d'auteur pour celui de bailli. Mes » songes ne me présenteront plus un château d'Otrante.

Je n'ai jamais compris que cette lettre de madame de Sévigné (2) méritât aucune attention, et surtout l'honneur de l'impression ; ce n'est point par fausse modestie, vous en avez reçu de moi plusieurs que j'aurais cru valoir mieux ; mais on est, à ce que je vois, mauvais juge de soi-même.

Je ne comprends pas que vous ne compreniez pas ce qui m'a fait mettre tant d'énergie à mes craintes sur madame de Gramont ; heureusement qu'elle se porte bien ; mais, si elle était morte (je le répète encore), que serait devenu Chanteloup ? La sorte d'ivresse qui soutient le grand-papa se serait dissipée,

---

» C'est triste de troquer des visions contre des comptes. » Je m'étais fait un monde qui ne ressemblait en rien à » celui des affaires. Hélas ! il faut apprendre des choses » utiles. Mes tablettes ne contiennent que des comptes » de bœufs, de moutons, de chevaux de course et de leur » généalogie ; des réparations à faire, des fermes à louer, » des hypothèques, des greniers à bâtir, des consultations à faire, des procureurs à voir. Ah ! quel chaos ! je » ne me connais plus. »

(2) Elle parle de la lettre, accompagnée d'une tabatière, qu'au nom de madame de Sévigné, elle avait envoyée à M. Walpole, et qu'il avait imprimée dans son catalogue de Strawberry-Hill.

l'affluence de monde aurait cessé, l'ennui aurait succédé, et ce qui paraît l'occuper beaucoup aujourd'hui, l'agriculture, les troupeaux, enfin toutes les occupations champêtres, pour lui n'auraient plus eu de charmes. Quand le cœur n'est pas satisfait, tout cesse d'être agréable. La grand'maman s'en serait bientôt aperçue; et quel chagrin, et quel ennui cela aurait-il répandu sur le reste de sa vie! Elle jouit actuellement du partage, et se flatte peut-être de quelque préférence; elle aurait bientôt cessé de se flatter; j'aurais souffert de la savoir dans cette situation, et j'aurais peut-être eu le bon cœur de l'aller trouver; me voilà à l'abri de cette tentation, et fixée dans mon tonneau pour le temps qui me reste.

Vous avez une très-fausse idée de l'Éloge de Colbert (3) : l'auteur n'est point un bel-esprit,

---

(3) M. Walpole avait dit : « J'ai bien peu de curiosité » sur l'Eloge de Colbert. En premier lieu, je n'aime pas » de telles fadeurs apprêtées de longue main; en second, » je n'ai pas le goût des discours philosophiques et académiques : des dissertations sur le commerce, par un » homme qui n'y entend rien, m'ennuieront; de grandes » phrases pour décorer et rendre intelligibles des choses » fort communes, me paraîtront pédantesques et pleines » d'affectation. On prétendra faire la critique de Lou-

il est l'antipode des encyclopédistes, il croit avoir des connaissances de l'administration et du commerce; il a déjà paru de lui un Mémoire en réponse à l'abbé Morellet, sur la com-

---

» vois, et on aura le dessein de faire la satire de » quelque ministre vivant. On ajoutera les éloges de » la Czarine, du roi de Prusse, du roi de Suède; et » je n'ai pas envie de lire la flatterie dans la bouche des » prétendus philosophes : qu'on les paye, cela doit leur » suffire. Il n'y a que Voltaire qui se fasse encore lire, » malgré tout ce qu'il a fait d'indigne. Envoyez-moi son » Epître à Marmontel. Je vous dispense de la réponse, » que certainement je ne lirai point. On est venu à » bout, chez vous, de rendre la raison aussi absurde » que l'ancien galimatias des écoles, et la morale aussi » fatigante que les controverses sur la religion. On prê- » che dans l'opéra comique, et les romans parlent agri- » culture. On fait regretter l'ennuyeux Calprenède. Vol- » taire lui-même prêche, comme chef de secte, contre » le bon goût; tant son enthousiasme le rend atrabi- » laire, et des fois mauvais plaisant! Il ne prise, et avec » grande raison, que le siècle de Louis XIV; et, mal- » gré cela, c'est lui qui a donné cours au mauvais ton » d'aujourd'hui. Il a tout effleuré, et ses singes ne font » qu'effleurer tout. Ha! Montesquieu approfondissait » tout, ne se fâchait point, ne rabaissait pas tous les » grands hommes, n'ennuyait jamais. C'est là qu'a fini » votre grand siècle; car le mauvais goût n'eut point de » part à ses ouvrages. »

pagnie des Indes, dans lequel il a combattu toutes les idées de cet abbé : c'est M. Necker. Il garde encore l'incognito, c'est-à-dire, il ne s'est point déclaré à l'Académie pour l'auteur, et ne s'est point présenté pour recevoir le prix. Il ne parle point de Louvois dans son discours; il entre dans fort peu de détails sur la vie de Colbert, il ne loue, ni ne blâme le ministère présent. Enfin il a voulu, comme bon patriote, communiquer ses idées. L'académie avait donné pour sujet *l'Eloge de Colbert;* il a saisi cette occasion qui lui servit de prétexte. Je suis bien loin de vouloir m'ériger en juge; je peux avoir tort, mais ce discours me plaît beaucoup. Je voudrais en retrancher quelques phrases obscures et métaphysiques, qu'il doit à la société de M. Thomas. Il est cependant bien éloigné de l'admirer, mais souvent on prend, malgré soi, et sans s'en apercevoir, les manières et l'accent des gens avec qui l'on vit. Je le lui ai reproché, il ne s'est pas fâché comme l'archevêque de Grenade contre Gil-Blas, mais il s'est défendu ainsi que lui.

Je suis bien de votre avis, il n'y a que Voltaire qui ait véritablement un bon style; mais

hélas ! quel usage en fait-il aujourd'hui ! Il devient l'avocat de tout le monde ; il m'a envoyé quatre lettres, qu'il a écrites à la noblesse de Gévaudan, en faveur d'un M. le comte de Morangiés, que je crois un fripon, et qui vient de gagner son procès contre des gens aussi fripons que lui. Oui, vous avez raison, le nombre des fripons est grand, et l'estime est un sentiment dont on a peu d'occasions de faire usage. Allez, croyez-moi, les comptes de bœufs, de moutons, de chevaux, etc., valent tout autant que les contes à dormir debout dont on nous berce.

Mardi.

Je ne vous ai point dit que le grand abbé était ici. Je causai hier avec lui sur Chanteloup : il prétend que toutes mes craintes n'étaient pas fondées, qu'on aurait été affligé, mais qu'on n'en aurait pas été moins occupé de ses brebis ; qu'on aurait pu voir moins de monde, mais qu'on s'en passerait facilement ; ainsi me voilà fort rassurée. Vous vous êtes fort trompé, si vous avez cru que j'eusse d'autres motifs que l'amitié et l'intérêt que je prends à la grand'-maman. Je trouve la duchesse de Gramont aimable, mais je ne m'avise pas de l'aimer.

Voici une épigramme qu'on dit être de Voltaire (4) :

C'en est donc fait, Ignace, un moine vous condamne :
C'est le lion qui meurt du coup de pied de l'âne.

Ne la trouvez-vous pas jolie?

LETTRE CLXX.

Paris, 26 septembre 1773.

Je viens d'écrire à mes évêques d'Artois pour qu'ils sollicitent l'intendant M. d'Agay, en faveur de votre milady (1). Je parlai hier à madame de Mirepoix ; elle fut fort surprise que M. de Monteynard ne lui ait pas tenu parole ; elle me demanda un nouveau mémoire,

---

(4) A l'occasion de la destruction des Jésuites par le pape Ganganelli, qui était moine lui-même.

(1) Lady Fenouillet. M. Walpole rend compte à madame du Deffand, dans sa lettre de juin 1773, de la faveur qu'il sollicitait pour sa protégée. « Un ancien ami » m'a recommandé, en mourant, une sienne maîtresse » et des enfants dont je suis une espèce de tuteur. Cette » femme se maria à un gentilhomme, et s'en sépara l'an- » née après. Elle s'est établie à Calais par économie, et » pour élever ses filles au couvent. Elle se conduit très- » sagement et très-honnêtement, voit la meilleure com- » pagnie de la ville, en est aimée et respectée : son

elle ne le lui donnera pas sitôt, parce qu'elle n'ira point à Versailles avant le départ pour Fontainebleau, qui sera le 4 d'octobre; elle est occupée de madame de Craon, qui vient d'accoucher d'un garçon. Elle a certainement beaucoup d'envie de vous obliger, et d'elle-même elle a imaginé d'agir auprès de M. de Crouï, qui est gouverneur de Calais, et qui pourra peut-être être plus utile que M. de Monteynard. Ce ministre dans ce moment-ci est fort occupé de ses propres affaires, et ainsi que votre milady, il craint beaucoup un déménagement. Le comte de Broglio est obligé d'en faire un auquel il ne s'attendait pas; il était nommé pour aller recevoir la future comtesse d'Artois au Pont de Beauvoisin, il avait demandé la permission de partir un mois aupa-

---

» banquier vient de mourir. Il fallait passer à Londres » pour avoir le consentement de son mari à un nouvel » arrangement de ses affaires. Elle est ici. On voudrait » donner son hôtel, qui est grand, beau et à bon marché, » au nouveau commandant de la place. Elle en a écrit à » M. de Monteynard, qui lui a fait une réponse très-hon- » nête, mais sans démordre totalement. Elle croit que la » protection pourrait la sauver. Tout ce qu'elle demande, » c'est de garder sa maison jusqu'à la fin de son bail; c'est- » à-dire, deux ans et demi. »

ravant pour aller à Turin, faire sa cour au roi de Sardaigne ; les Broglio sont piémontais. N'ayant point reçu de réponse de M. d'Aiguillon, il lui écrivit mercredi dernier pour lui en faire quelques reproches; sa lettre lui a déplu, il l'a portée au roi, et jeudi matin elle fut lue en plein conseil. Le vendredi, sur le midi, il reçut la visite de M. de la Vrillière, qui lui apporta une lettre de la propre main du roi (2), qui lui ôte sa commission, et l'exile dans sa terre de Ruffec, qui est à cent vingt lieues d'ici, entre Poitiers et Angoulême ; il part ce soir. Cette aventure ne m'est pas agréable.

---

(2) La lettre finissait dans les termes suivants :

« M. le comte de Broglio, vous devez bien penser que, » d'après la lecture qui m'a été faite de votre lettre, » non-seulement vous n'irez pas à Turin, ni au Pont de » Beauvoisin, mais vous vous rendrez à Ruffec, où vous » resterez jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux » ordres de ma part, ou de mes ministres, très-autorisés » à cet égard. Ne répondez point à ma lettre, et partez » pour Ruffec le plus tôt possible. » — C'est à l'occasion de cet exil de M. le comte de Broglio, avant qu'il eût commencé à exécuter la mission dont il était chargé, que le duc de Choiseul dit de lui : *Il prend le ministère par la queue.*

LETTRE CLXXI.

Paris, dimanche 3 octobre 1773.

CROYEZ-VOUS que je vous soupçonne de vanité, et que je puisse penser qu'elle soit le principe de vos actions? Non, en vérité, je ne le pense pas, je vous connais mieux que cela. Vous n'avez ni affectation, ni ostentation; vous ne recherchez point la gloire, vous vous contentez de la considération que vous méritez, vous craignez souverainement le blâme, et, plus que toute chose, le ridicule. Mais, dites-moi, je vous prie, dans quel état est M. votre neveu. Le dérangement de sa tête n'est-il pas l'effet du dérangement de sa santé? Peut-il guérir? Et, s'il vit long-temps, serez-vous toujours son intendant? Resterez-vous toujours chargé de diriger son bien, de la recette, de la dépense, et de tous les soins domestiques? Vous êtes le chat de la fable, et M. votre frère le singe : il mange ou mangera les marrons que vous lui tirerez du feu (1); cela lui est fort commode.

---

(1) M. Edouard Walpole, comme frère aîné de M. Walpole, était le plus immédiat héritier du titre et des biens du lord Orford.

La mort de M. Taaffe m'a surprise, il y a quinze ans qu'elle m'aurait fâchée ; sa demoiselle est, dit-on, assez malade (2). Madame Duplessis-Châtillon est morte ce matin, je crois que vous ne la connaissiez pas, je ne vivais pas beaucoup avec elle.

Le grand abbé s'en retourne aujourd'hui à Chanteloup, il a été trois semaines ici, ce qui m'était fort agréable ; il y a presque autant de temps que Pontdeveyle est à l'Isle-Adam, il ne parle point encore de son retour. L'exil de M. de Broglio me fâche infiniment, je vivais beaucoup avec lui. Tout le monde va partir pour Fontainebleau, et d'ici au mois de décembre je serai presque sans compagnie. Les Caraman resteront à Roissy jusqu'à la fin de

(2) M. Taaffe était irlandais, frère du lord Taaffe, qui avait vécu long-temps en France. Il avait été un grand admirateur de mademoiselle de Lespinasse, pendant qu'elle demeurait avec madame du Deffand ; et il existe encore, dans les papiers de cette dernière, des lettres qui lui furent écrites par M. Taaffe, exprimant à la fois les sentiments qu'il a portés à mademoiselle de Lespinasse, et sa reconnaissance pour la conduite que madame du Deffand a tenue envers elle. Ces lettres prouvent que, dans cette occasion, du moins, madame du Deffand montra pour elle toute l'affection, toute la prudence et tous les soins d'une mère.

novembre. Madame de Luxembourg passera ce mois-là à Chanteloup ; si je pouvais bien dormir, je me consolerais de tout ; mais passer les jours dans la solitude, et les nuits dans l'insomnie, c'est un peu trop.

J'ai eu la visite de madame de Viry, et pendant qu'elle me parlait, je lui trouvais une ressemblance ; quand elle partit, mademoiselle Sanadon me dit qu'elle, et une femme qui était auprès d'elle, lui en trouvaient une : ne dites pas qui, m'écriai-je.... c'est mademoiselle Bagarotty ; c'était la même. Voilà qui est bien mal conté ; cela fut plaisant, et cela ne vous le paraîtra pas.

Je n'entends plus parler des lettres de madame de Sévigné. Je compte sur la parole que m'a donnée M. de Toulouse, que j'aurai les premiers exemplaires. Les nouveaux livres ne paraissent guère qu'après la St.-Martin.

Vous trouverez, dans l'Eloge de Colbert, quelquefois de l'affectation dans le style, des pensées obscures et trop métaphysiques, c'est un hommage que l'auteur a cru devoir à l'académie ; ce n'est pas le genre de son esprit, il a beaucoup d'esprit, de naturel, d'idées et de sentiment. La plupart des encyclopédistes s'élèvent contre son discours, il a mille fois

plus de bon sens qu'eux, beaucoup plus de justesse, et infiniment moins d'orgueil : ne manquez pas, je vous prie, de faire lire ce discours à M. Burke, je voudrais savoir ce qu'il en pensera ; je suis encore plus curieuse de savoir votre jugement.

Je vous dirai que j'aime assez le Caraccioli, il a de la candeur, de la franchise et de la noblesse ; il est divertissant, et puis il se plaît avec moi, il me tient fidèle compagnie. Le roi le traite fort bien. L'autre jour le roi lui parlait de Naples, et disait qu'il y avait beaucoup d'insectes et de volcans. Oui, Sire, cela est vrai ; et en Angleterre il n'y a ni insectes, ni volcans, ni *loups*, ni *moines ;* il dit tout ce qui lui passe par la tête, et il est fort à la mode ici.

M. d'Aranda (3) n'a encore vu personne, il s'est trouvé trop petitement logé dans la maison de son prédécesseur, qui avait avec lui femme et enfants, et lui, d'Aranda, est tout seul ; il prend la maison de M. de Brunoi, rue des Petits-Champs, qu'il loue 22,000 livres.

Vous oubliez de me parler de la veuve de M. de Kingston (4), je serai scurieuse du procès.

---

(3) Ambassadeur d'Espagne en France.

(4) Feu la duchesse de Kingston.

Milady Spencer est retournée chez vous; c'est positivement une dame du grand monde; elle en a toutes les dimensions.

LETTRE CLXXII.

Paris, 9 octobre 1773.

Non, non, je ne trouve point votre lettre trop longue, *et je n'aurais pas été plus contente si elle avait été plus petite ;* ah ! vous le savez bien. Comme vous n'êtes point comme le Craufurd (que vous peignez parfaitement), je ne vous donnerai point de louanges ; mais je ne me refuserai pas de vous dire que je m'applaudis de vous avoir toujours parfaitement bien jugé. Votre lettre confirme et augmente l'opinion que j'ai eue d'abord, et que j'ai toujours continué à avoir de votre esprit et de votre caractère. Il est impossible de mieux analyser un ouvrage (1), et je suis bien tentée

(1) *L'Eloge de Colbert*, par M. Necker, dont M. Walpole avait dit : « Je trouve l'Eloge, l'ouvrage d'un » homme d'un très-bon esprit, et d'un homme de bien, » pas fort éloquent. Il y a des endroits obscurs et trop » pressés ; et, quoiqu'en général l'auteur se sauve du » galimatias, clinquant d'aujourd'hui, il donne quelque- » fois trop dans les phrases abstraites qui sont en usage,

de vous lire à l'auteur, ce que je ne ferai pourtant pas sans votre permission.

Nous aurons, à ce que j'espère, les Lettres de madame de Sévigné plus tôt que je ne pensais ; il faudra chercher quelques moyens pour vous les envoyer. Je compte avoir bientôt un conte de Voltaire, dont le titre est le *Taureau Blanc ;* il n'est point imprimé, je le ferai copier, et je vous l'enverrai ; l'idée en

---

» et qui ne se trouvent jamais dans vos bons auteurs.
» En général, le discours est trop long, et surtout la pre-
» mière partie, qu'il aurait pu rendre plus courte, sans
» peser tant sur ce qu'il veut établir. Excepté le Phaéton,
» les comparaisons sont belles et justes. La quatrième
» partie est infiniment belle, touchante, attendrissante
» même, bien pensée, et, à peu de chose près, claire
» comme les bons auteurs. Somme totale, l'auteur me
» paraît un bon citoyen ; homme assez profond, mais pas
» un génie assez versé dans son métier. Il ne frappe pas,
» mais il développe. Il persuade plus qu'il ne charme ; et
» à force de détails, il laisse à soupçonner qu'il ne s'est
» pas trop persuadé. Il a l'air d'excuser les fautes de
» Colbert, comme s'il demandait qu'on lui en tînt compte
» comme des bienfaits. La protection des arts, des
» modes, des inutilités, tient lieu à Colbert de mérite.
» Il aurait mieux valu dire la vérité, que Colbert com-
» battait le penchant de Louis pour la guerre, en ser-
» vant son goût pour la magnificence. Sully n'aimait que
» le bien ; il osa combattre les goûts de son maître. Il

est assez plaisante. Je n'approuve pas votre jugement sur les vers de Voltaire (2) ; ils ont une facilité que n'ont point ceux de Marmontel.

Je dicte cette lettre étant à ma toilette; je me suis levée à six heures du soir, ce qui m'arrive fréquemment, reprenant le jour le sommeil que je ne puis avoir la nuit, et il se trouve par là que, n'ayant nulle affaire, je n'ai pourtant le temps de rien. Je vous dis adieu jusqu'à

» est vrai que c'est Henri IV qui gagne sur Louis XIV, » plus que Sully sur Colbert. Sully connaissait la belle » âme, le bon esprit de Henri, et se confiait aux retours » du roi sur lui-même. Colbert, plus courtisan par » nécessité, détournait les faiblesses de Louis plus qu'il » ne les choquait, et se contentait de faire un bien médiocre pour sauver à la patrie un mal horrible. Pour les » bien juger, il faudrait que Sully fût le ministre de » Louis, et Colbert de Henri. Louis eût craint et haï » Sully : il resterait à voir si son austère vertu se fût » pliée aux manéges adroits et bien intentionnés de Colbert. Je doute que Colbert eût eu la fermeté de Sully » vis-à-vis de Henri IV. »

(2) Son *Epître à Marmontel.* M. Walpole en porte le jugement ci-après : « Les vers de Voltaire sont à faire » pitié, et ne seraient pas même passables si Marmontel » les avait faits. Les siens sont meilleurs, mais à bâtons » rompus, et la chute fort mauvaise. »

dimanche, que je me propose de vous écrire une plus longue lettre.

Toute réflexion faite, je ne lirai point à l'auteur de l'éloge de Colbert, ce que vous m'en écrivez; tout auteur est archevêque de Grenade.

LETTRE CLXXIII.

Dimanche 25 octobre 1773.

Je me mourais de peur de n'avoir pas de vos nouvelles, et encore plus d'en avoir de mauvaises. Je ne trouve pas celles-ci trop bonnes, mais elles me calment sur les plus grandes inquiétudes; votre faiblesse et vos souffrances m'affligent beaucoup, mais je ne veux vous en rien dire. Je suis fort touchée du soin que vous voulez bien avoir de me donner de vos nouvelles, c'est un baume qui guérit toutes mes blessures.

Je voudrais pouvoir vous mander quelque chose qui vous amusât; je ne sais que le testament de M. d'Ussé qui puisse vous divertir un peu. Vous rappelez-vous de l'avoir vu chez le président ou chez madame de Rochefort? C'était un vieillard de mon âge, distrait, ennuyeux, assez fou, et qui avait de l'esprit, grand

partisan de mademoiselle de l'Espinasse. Il lui laisse le Dictionnaire de Moréry, nouvelle édition ; à madame de Choiseul-Betz, son violon ; à mad. Rondet, ses chenets, pelle et pincettes ; à M. le duc d'Aumont, son pupitre ; à Pont-deveyle et à d'Argental, ses livres de musique, etc. Je n'en ai pas retenu davantage.

J'attends un petit ouvrage de Voltaire, je vous l'enverrai dès que je l'aurai reçu ; c'est une épître à Horace, on dit qu'elle est fort jolie. Il y a un autre Horace qui n'en reçoit pas d'aussi bonnes, mais il doit être bien sûr de n'en jamais recevoir qui puisse le fâcher ; pour ne pas l'ennuyer, c'est une autre affaire, je n'en répondrais pas.

Mon projet est de vous envoyer toutes sortes de rapsodies par M. Craufurd ; je ne pénètre pas ce qui le retient ici si long-temps ; ce n'est certainement pas parce qu'il s'y amuse. Il s'ennuie à la mort, et prétend toujours être fort malade ; il n'y a jamais eu deux êtres plus différents que vous et lui. Je le vois tous les jours ; je me crois un prodige de raison en comparaison de lui.

Il y a bien peu de monde à Paris ; Fontainebleau en enlève la plus grande partie ; il en reste encore dans les campagnes particulières,

et dans celles des princes. Je ne sors point, je soupe presque tous les jours chez moi; et sans votre maudite goutte, je serais tranquille et assez contente; je m'en rapporte à votre amitié pour avoir de vos nouvelles, rapportez-vous-en à la mienne pour ouvrir mes lettres à tout jamais sans trouble et sans crainte.

Adieu jusqu'à mercredi.

LETTRE CLXXIV.

Paris, le 30 octobre 1773.

Il y a ici grande disette d'Anglais; le dernier de ma connaissance part demain pour Naples, mais on m'a dit que M. St.-Paul venait aujourd'hui à Paris; je le ferai prier de passer chez moi, je lui donnerai le *Taureau Blanc*, et il vous le fera tenir. Je serai trompée, si cet ouvrage est de votre goût. Je ne hais pas, non plus que vous, les contes des fées, mais il faut qu'ils ayent quelque suite, et non pas le décousu des rêves. On ne sait ce que celui-ci veut dire; il a la prétention de l'allégorie, et l'on n'en peut rien conclure. Tout le projet qu'on peut lui supposer, c'est de démontrer que la bible et la fable ont une parfaite conformité. Belle découverte!

L'abbé me mande qu'on a pris à Chanteloup le diable dans un piége, qu'il est de la grandeur d'un chat ; il a la peau d'un tigre, la queue d'un maki, le museau d'une fouine, il pue à renverser ; l'abbé l'a interrogé, et, comme il n'a rien répondu, il conclut qu'il est un sot, et se confirme dans l'opinion qu'il a toujours eue, que le diable n'a pas l'esprit qu'on lui suppose. Cet abbé est un trésor, il n'y a pas de sorte d'esprit qu'il n'ait ; c'est le vrai bonheur de la grand'maman, lui seul supplée et remplace parfaitement les différentes compagnies, on n'en regrette aucune. Ils sont seuls actuellement ; eh bien ! ils ne désirent personne Madame de Luxembourg y va mardi sans madame de Lauzun, qui reste pour le mariage (1); on consentirait qu'elle l'attendît pour partir avec elle, mais l'ennui, l'ennui en ordonne autrement ; elle n'aurait pas à Paris des soupers pour les sept jours de la semaine, et puis c'est du bon air de rendre des soins, quoiqu'on sache intérieurement qu'ils ne sont point désirés, et qu'on n'a point en soi le sentiment qui y entraîne.

Le monde, chère Agnès, est une étrange

(1) Le mariage du comte d'Artois.

chose. Il est plus instructif que tous les livres passés, présents, et à venir ; personne n'en a achevé, ni n'en achèvera la lecture ; la vie la plus longue en laisse encore bien des pages. Pour moi qui, malgré la vieillesse, n'en suis, pour ainsi dire, qu'au commencement, je n'ai pas la curiosité d'aller beaucoup plus loin.

La Bellissima partit jeudi dernier pour aller au-devant de la princesse (2). Dans le premier carrosse, elle et madame de Bourbon-Busset, ci-devant dame Boucault ; dans le second, la duchesse de Quintin, ci-devant comtesse de Lorge, et madame de Crenez ; vingt ou vingt-cinq voitures composent la marche. Vous me dispenserez de tous les détails. La Bellissima sera, je crois, bien empêtrée dans tout ce qu'elle devra faire ; mais Dieu l'assiste ! je ne m'en soucie guère.

On ne résout rien à la cour, on annonce tous les jours des changements pour le lendemain, et ils n'arrivent point. On me dit hier que les diplomatiques reviendraient sept ou huit jours avant la fin du voyage. Madame de Mirepoix et les Beauvau pourront bien en faire de même, à la bonne heure ; mais j'attends

---

(2) La princesse Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois.

tout cela avec patience, je m'accoutume à la paresse, et je mets en pratique une chanson que je fis il y a trois ou quatre mois, que je ne vous ai point envoyée, 1°. parce que je ne la trouve pas bonne, et puis parce que vous me soupçonnez toujours de desseins, ce qui me choque infiniment, parce que je les ai tous abdiqués, abjurés, et que rien n'est plus certain que je n'en formerai de ma vie. Après cette protestation, je puis vous dire ma chanson, sur l'air *des Trembleurs*.

Etes-vous sexagénaire,
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire,
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse,
Compagne de la vieillesse
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous.

LETTRE CLXXV.

Mardi 2 novembre 1773.

Je viens de relire votre lettre dans l'intention d'y répondre; c'est une entreprise, il faut marcher droit et craindre de s'égarer ; je m'en tirerai comme je pourrai.

Rien n'est si bien écrit, ni si bien démêlé que la peinture que vous me faites de votre caractère (1). Ce que vous ne croirez pas, c'est

---

(1) « Vous louez mon courage *; ah ! je n'en ai guère. » Je suis colère et timide, je n'ai aucune présence d'esprit : » il me faut du temps pour me calmer, et pour me donner » du jugement. Je suis bien petit à mes propres yeux. Je » fais le fier mal à propos, le souple avec plus mauvaise » grâce encore. Tantôt c'est la vengeance qui me séduit, » et tantôt la finesse. Mon dieu ! quelle misère que l'âme » de l'homme ! Toutes réflexions faites, je rends grâce au » ciel de n'avoir pas été monarque ou grand homme : la » flatterie m'eût séduit; je me serais cru très-capable ; » j'aurais été despote par droiture, ou fripon par indigna- » tion; j'aurais méconnu les hommes ou moi-même. Hélas! » c'est bien tard que je fais mon éducation ! Dieu merci, » j'ai un maître sévère, et c'est moi-même. »

(*) Ceci avait rapport à l'arrangement des affaires de son neveu George, comte d'Orford.

que j'y aye reconnu le mien, c'est-à-dire, dans ce que vous regardez comme de grands défauts, et qui le sont en effet en moi, mais qui deviennent en vous des occasions, pour ainsi dire, d'exercer et de mettre en valeur toutes les vertus que je n'ai pas, la force et le courage. Vous vous troublez, et vous ne voyez pas dans le premier moment tout ce que la réflexion vous fait apercevoir après. Ah ! je suis de même ; je ne sais jamais que le lendemain ce que j'aurais dû dire et faire la veille. Les fautes que je fais en conséquence me découragent ; je prends des résolutions, je n'ai pas la fermeté d'en tenir aucune ; je n'estime personne, et je puis me passer de ceux que je méprise ; je ne cesse de désirer, de chercher des appuis, des soutiens, sachant bien que je n'en trouverai jamais; que tous les hommes ne sont que vains et personnels, que les meilleurs sont ceux qui ne sont pas envieux et méchants, et qui ne sont qu'indifférents.

Ne voilà-t-il pas que je parle de moi ! c'est ce que j'avais résolu de ne point faire.

Vos idées sur l'ennui sont fort différentes des miennes. Vous vous imaginez n'en être pas susceptible, et je crois que vous l'êtes autant et plus que personne. Vous avez à la

vérité plus de ressources qu'un autre pour l'éviter, des goûts, et des talents; mais il est des moments où l'on en est, pour ainsi dire, abandonné, et qu'on se croit dans le néant; et c'est ce qu'on n'éprouve point, quand on a des occupations forcées; tous ceux qui en ont s'en plaignent; et, quand ils n'en ont plus, ils ne peuvent s'accoutumer à s'en passer. Je me souviens d'avoir pensé dans ma grande jeunesse qu'il n'y avait d'heureux que les fous, les ivrognes, et les amoureux. Quiconque est à soi-même, livré à la seule faculté de penser, doit être le plus malheureux des hommes. Mais laissons tout cela.

Mercredi 3.

Je reçois dans ce moment des lettres de Chanteloup; je devrais croire y être bien désirée, bien regrettée, et bien aimée; mais j'ai perdu la foi, l'espérance; il ne me reste plus qu'un peu de charité; je trouve à l'employer en supportant tout ce qui me choque.

En vous parlant de votre santé, je ne vous ai point donné un conseil que je crois très-salutaire, c'est de vous faire brosser tous les jours avec une brosse un peu rude, rien ne facilite autant la transpiration; je me suis assujettie à cette pratique, et je m'en trouve bien.

LETTRE CLXXVI.

13 novembre 1773.

ENFIN voilà les Lettres de madame de Sévigné! Ce recueil ne fera pas honneur à l'éditeur (1), il ne suit point l'ordre des dates, sa préface m'a paru plate. En parcourant tous les sujets de ces lettres, il ne dit rien de sa tendresse pour sa fille; c'est ce que j'en admire le plus, et ce qui (malgré ce que vous en dites) vous la fait nommer votre sainte. Les lettres de Corbinelli sont ennuyeuses et communes. Il est ineffable qu'on ait conservé les lettres de madame de Simiane; elles devaient être jetées derrière le feu à mesure qu'on les recevait (2);

---

(1) Toutes les lettres qui se trouvent dans le recueil dont il est question ici, ont depuis été insérées, par ordre chronologique, dans l'édition complette et soignée de la correspondance de madame de Sévigné, publiée par M. Grouvelle en 1806.

(2) M. Walpole dit à ce sujet : « J'ai achevé ma » Sévigné. Vous l'avez très-bien jugée. Nonobstant je » trouve que mad. de Simiane, ayant eu quelque chose » à dire, l'eût bien dit. Il n'y a rien qui dépose qu'elle » eût des entrailles. Elle ne fait que flatter un intendant » pour se faire donner des places pour ceux de sa suite.

ce qu'il y a de bon et d'agréable dans ce recueil, ce sont les lettres à M. de Pomponne, dont les éditions étaient épuisées, et par conséquent devenues fort rares.

Il y a une petite lettre écrite du Pont Beauvoisin (3) qui fait grand bruit; voici ce qu'elle contient.

» Sire, j'ai vu madame la comtesse d'Artois; » le premier jour elle m'a plu, le second elle » m'a intéressé, ce qui fait que je la mène avec » plaisir à V. M. »

On attendait la nomination de trois dames, pour joindre aux six déjà nommées; il devait y en avoir deux titrées au lieu de ces trois, on en a nommé cinq non titrées. Mesdames de

---

» Corbinelli ennuie à la mort avec sa plate jalousie pré- » tendue. » « Il y en a deux de Mad. de Sévigné qui sen- « tent l'ancien style, celles sur Vardes, et sur la mort du » grand Condé; mais ce qui me ravit, c'est un mot, une » application la plus heureuse qui fût jamais, c'est où » elle console M. de Moulceau de ce qu'il est devenu grand- » père, en lui citant ce mot de la fameuse épigramme de » Martial. *Pœte, non dolet.* Voilà ce qui est unique ! » Voilà ce qui mérite la canonisation ! »

(3) Du marquis de Brancas, qui, après la disgrâce du comte de Broglio, avait été nommé ambassadeur pour aller recevoir la comtesse d'Artois sur les frontières de France et de Savoie.

Ronçay, de Trans (4), de Bombelles (5), de Fougères (6), et la marquise du Barry (7), qui est mademoiselle de Fumel.

J'envoie mon paquet à M. St.-Paul, et je le prie de vous le faire tenir comme il pourra.

LETTRE CLXXVII.

Lundi 22 novembre 1773.

Vous êtes insupportable; quand vous manquez de prétextes pour être mécontent, vous en supposez. J'ai confié, dites-vous, au Caraccioli ce que vous me dites sur cette personne qui ne vient pas me voir (1). Je n'en ai parlé ni à lui ni à qui que ce soit. Mon crime a été d'écrire son nom par la poste, et vous en aviez fait autant. On dirait en vérité (et je

---

(4) Née la Suze.

(5) Née Mackau.

(6) Née de Vaux, fille du maréchal de Vaux, qui a commandé en Corse.

(7) La femme du plus jeune des trois frères de la famille de du Barry, qui prit ensuite le nom de comte d'Argicourt.

(1) Mad. de Viry, alors ambassadrice de Sardaigne à Paris.

commence à le croire) que vous voulez me trouver des torts qui puissent justifier ce que vous êtes dans le dessein de faire. Ce qui m'empêche d'en être absolument persuadée, c'est que, du caractère dont vous êtes, vous ne cherchez point les ménagements, et que, quand vous prenez un parti, rien ne vous arrête. Enfin, quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en doive arriver, je n'aurai point à me reprocher d'avoir trahi vos secrets, si tant est que vous m'en ayez jamais confié aucun. Je ne parle jamais de vous, j'y pense le moins que je peux; enfin, hors l'indifférence, où vous ne m'avez point encore amenée, je me conforme à toutes vos volontés.

Pontdeveyle, depuis sept ou huit jours, a un peu de fièvre toutes les nuits, et une toux à faire trembler; cela ne l'empêche pas d'aller à l'opéra, il assiste tous les jours à mon thé, et revient encore le soir quand je soupe chez moi, ce qui est presque tous les jours; je suis son infirmière; je ne m'aperçois pas que l'on me trouve exigeante, et qu'on juge que je veuille qu'on ne soit occupé que de moi, ni que j'ennuie personne par la métaphysique que j'ai en horreur, ni que toutes mes

conversations ne soient que d'un seul genre (2). J'ai sans doute beaucoup de défauts, je crois les connaître, et cette connaissance me rend fort malheureuse. Il faut se corriger, me direz-vous; mais vous me dites en même temps que l'on ne se corrige point, et en cela vous dites vrai; nous apportons en naissant nos vices et nos vertus, et conséquemment notre bonheur, ou notre malheur; nous n'y pouvons rien changer, et c'est ce qui fait que je me console d'être aussi vieille. Je ne jouis cependant point

---

(2) M. Walpole avait dit : « Avec tout l'esprit et tous » les agréments possibles, vous ne voulez vous contenter de rien. Vous voulez aller à la chasse d'un être qui » ne se trouve nulle part, et dont votre usage du monde » doit vous dire qu'il n'existe point; c'est-à-dire, une » personne qui vous fût uniquement et totalement attachée, et qui n'aimât qu'un seul sujet de conversation. » Encore n'est-ce pas un tel, ou un tel; non, c'est quelqu'un, n'importe qui. Il faudrait que ce quelqu'un eût » toutes les attentions d'un amant, sans amour s'entend; » toutes les qualités d'un ami, et cependant qu'il n'eût » du goût pour rien, ne devant être occupé que de vos » goûts et de vos amusements. Vous voudriez qu'il fût » un homme d'esprit pour vous entendre, et qu'il n'en » eût point en même temps, sans quoi il lui serait impossible de soutenir un tel rôle. »

des avantages de la vieillesse, il faut que je me rappelle mon âge pour que je me croie plus de cinquante ans ; la vie paresseuse que par goût je mène, m'empêche de m'apercevoir de ma faiblesse ; et mon aveuglement, de voir ma difformité. Tous mes mouvements sont aussi vifs, mais il est vrai que je n'en ai point d'agréables, et qu'ils sont presque toujours produits par des dégoûts et des répugnances. Je vais éprouver s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y a de solide que l'amitié d'un chien ; j'en ai un depuis cinq ou six jours qu'on dit être le plus joli du monde, il me paraît disposé à m'aimer, mais j'attends à en être bien sûre pour l'aimer à mon tour.

La comtesse d'Artois n'est pas belle, tant s'en faut. Les fêtes ont été admirables, on n'a rien vu de plus beau que le bal paré. Madame de Lauzun a eu le prix de la bonne grâce, de la parure, et du menuet ; la vicomtesse du Barry celui de la beauté et de la belle taille, sa tante (la comtesse), a beaucoup de partisans, et la plupart des hommes la préfèrent à sa nièce. Toutes ces fêtes sont le sujet des conversations, et les rendent fort monotones.

Elles se termineront demain par le bal masqué ; il n'y aura plus que des opéras tous

les huit jours, dont le dernier sera le 15 ou 16 du mois prochain. Voilà à peu près tout ce que je sais.

J'apprends dans ce moment la mort de M. Chauvelin (3), je n'en sais aucun détail, c'est une perte pour la société.

J'ai bien envie de vous envoyer les vers de Voltaire (4), il y a long-temps qu'il n'avait rien fait d'aussi bien ; si je trouve une occasion, je les ferai partir; s'il n'y en a pas, je pourrai bien les mettre à la poste.

Cette lettre est énorme; il n'y a plus rien à ménager, je vais y ajouter la copie de celle du roi de Prusse à son résident à Rome ; on la

---

(3) Le marquis de Chauvelin fut tout à coup attaqué de convulsions dans le visage, et tomba mort pendant qu'il se tenait debout près de la table où Louis XV jouait au piquet. Il avait été ambassadeur de France à Turin, et commanda ensuite l'armée qui fut envoyée en Corse durant l'administration du duc de Choiseul, et dont le succès est connu.

(4) *La Tactique*, dont M. Walpole dit dans sa réponse : » Il y a de bien jolis vers au commencement de la Tac- » tique. Je n'en saurais dire autant de la conclusion, ni » de la matière, qui me paraît un peu lieux communs. Je « n'aime pas non plus le nom de *M. Guibert*, et ces » familiarités-là qui dégradent la poésie. »

donne pour vraie ; pour moi, je crois qu'elle est à l'imitation de celle de Jean-Jacques ; vous me direz si vous le jugez ainsi.

Copie de la lettre du roi de Prusse à l'abbé Colombiné, son agent à Rome.

« Abbé Colombiné, vous direz à qui voudra » l'entendre, pourtant sans air d'affectation ni » d'ostentation, et même vous chercherez l'oc- » casion de le dire naturellement au premier » ministre, que, touchant l'affaire des jésuites, » ma résolution est prise de les conserver dans » mes Etats tels qu'ils ont été jusqu'ici ; j'ai » garanti au traité de Breslau le *statu quo* de » la religion catholique, et je n'ai jamais trouvé » de meilleurs prêtres à tous égards ; vous » ajoutérez que, puisque j'appartiens à la classe » des hérétiques, le Saint-Père ne peut pas » me dispenser de l'obligation de tenir ma pa- » role, ni du devoir d'un honnête homme et » d'un roi. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait » en sa sainte et digne garde.

» Signé, FRÉDÉRIC. »

M. Chauvelin est mort d'une apoplexie de sang ; on en a trouvé sa tête remplie, et tous les vaisseaux de son estomac dilatés et variqueux ; il mangeait énormément, tout le monde

le regrette, il était positivement l'homme qu'il fallait montrer pour prouver ce que nous entendons par un français aimable.

LETTRE CLXXVIII.

Dimanche 11 décembre 1773.

Je préviens le facteur; dans cette saison il n'apporte souvent les lettres que vers les quatre heures, et c'est le moment de ma toilette, de mon thé, et de l'arrivée des visites.

Pourquoi ne m'avez-vous point mandé le voyage que devaient faire ici vos neveux, milord Cholmondeley et un autre, le duc de Glocester? Ils n'ont vu personne, ils se sont contentés de tous les spectacles, de voir la cour sans en être vus, d'aller aux Invalides, et dans quelques campagnes aux environs de Paris. Jamais incognito n'a été mieux observé; on a parlé d'une certaine dame hollandaise; si on a eu raison, vous le savez; je n'ai pas cherché à pénétrer ce qui en est.

Notre comtesse d'Artois n'est pas jolie, mais elle est mieux que sa sœur pour le visage; elle a la gorge, les bras et les mains jolis, son teint est beau, son nez extrêmement grand, et elle est extrêmement petite; elle ne parle point, parce qu'elle sait très-peu notre langue.

J'eus hier la visite de l'Idole ; son prince est toujours dans la plus grande affliction de la mort de M. Chauvelin; c'était son meilleur ami, il avait beaucoup contribué à sa fortune, et vous savez que ceux à qui l'on a fait du bien sont ceux qu'on aime le plus. La maréchale de Luxembourg soupera le premier jour de l'an chez moi ; je lui prépare une petite étrenne fort jolie. Vous savez que la mode est le parfilage ; quand elle me rend visite, on lui apporte toujours une petite chaise de paille pour mettre ses pieds, et poser son ouvrage ; cette chaise sera couverte de réseaux d'or, je l'ai fait garnir par une marchande de modes, elle est la plus jolie du monde. Je suis dans la faveur de cette maréchale, elle est de retour de Chanteloup depuis mardi ; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets extrêmement plats sur beaucoup de saints du Paradis, cela m'en fit faire un sur St. Martin. Le voici :

Salut à M. St. Martin,
Qui partagea son casaquin ;
En pareille aventure,
Hé bien !
J'aurais, je vous le jure,
Donné tout ou rien.

Les opéras qu'on joue à la cour n'ont point

de succès; il paraît impossible d'amuser le public, l'ennui est une épidémie générale; le seul palliatif que j'y trouve, c'est la paresse; je voudrais que vous fussiez dans le cas d'y avoir recours. Je vous plains de l'usage que vous êtes forcé de faire de votre activité (1), je vous trouve aussi courageux que tous les héros romains, vous vous êtes dévoué comme les Curtius, les Régulus, etc. Heureusement votre santé n'en est point altérée; Dieu veuille que cela continue! je ne vous souhaite que de la santé, que tout le reste aille comme il pourra; vous avez tant d'esprit et de courage, que vous surmontez tout; j'en connais de plus misérables, et que le moindre souffle renverse par terre; je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible, il n'y a de remède à cela que le repos et le *non chaloir;* ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.

J'ai fini Cléopâtre, j'en ai sauté les deux tiers, il y a des endroits fort beaux, et l'auteur n'était pas sans génie.

J'ai commencé Cassandre, dont les trois premiers livres sont d'un ennui affreux; je le

---

(1) Dans l'arrangement des affaires de son neveu, le lord Orford.

continuérai cependant, parce que je me souviens qu'autrefois il m'a fait plaisir (2). Je ne puis me résoudre à lire l'histoire, je n'aime pas mieux les vérités qu'elle contient (si vérité y a) que les fables des romans; les romans et l'histoire nous peignent les hommes, et leurs portraits ne sont guère plus fidèles dans l'un que

---

(2) M. Walpole dit à ce sujet : « Vous avez achevé » Cléopâtre; voilà ce qui s'appelle du courage ! Je com- » mençai il y a quelques années Cassandre ; apparem- » ment que je ne passai pas les trois premiers livres, car » je le trouvai l'ouvrage le plus bête, le plus plat, le » plus assommant de tous les livres connus. L'auteur » n'attrape point la moindre vraisemblance ; bien que » tous les événements sont du dernier commun, pas le » moindre petit brin d'invention, et puis point de ca- » ractère. Toutes les aventures se répètent. Tous ces » princes, généraux et dames, sont ennuyeux comme « s'ils étaient aux grands couverts. Il est impossible que » vous lisiez un tel livre par ennui, à moins que ce ne » fût dans le sens de chasser un poison par un autre. » Vous me permettrez de vous dire que de tels romans » ne peignent pas des hommes; et, si les portraits histo- » riques sont aussi peu fidèles, au moins ont-ils de la » ressemblance. Quand, croyez-vous, existait-il des » hommes comme ceux de la Cassandre ? Il est vrai, » comme vous dites, qu'ils écartent toutes réflexions. » Des images de carton, montées sur des brodequins, » ne font pas réfléchir. »

dans l'autre. Il ne s'agit que de passer le temps, et à mon âge on ne se soucie plus d'acquérir des connaissances, si ce ne sont celles qui nous tiennent compagnie, et qui écartent toute réflexion.

Nous avons ici depuis peu, et pour peu de jours seulement, un jeune Anglais qui me paraît assez aimable, M. Fawkener (3); vous le connaissez, ou du moins vous en avez entendu parler; il part pour l'Italie à la fin de cette semaine.

Le Caraccioli est un peu refroidi pour moi, mais il se réchauffera le mois prochain. Madame de Beauvau ira à Chanteloup, et ses absences remontent beaucoup mes actions auprès de lui.

On me dit hier que le *Taureau blanc* était imprimé; je ne comprends pas comment vous le protégez, et quel mérite vous y pouvez trouver; il me semble qu'il n'y a pas le mot pour rire. Je vous quitte pour me lever; si le facteur ne vient point, on fermera cette lettre.

Le facteur arrive et m'apporte votre lettre. Je n'aime point que votre humeur devienne

---

(3) Guillaume Fawkener, fils de feu M. Edouard Fawkener, et maintenant premier secrétaire du conseil privé.

sombre, mais je sais, par expérience, que les dispositions changent, et que l'on n'est jamais bien sûr d'avoir toujours les mêmes sensations. Ce que je crois, et ce que je comprends aisément, c'est qu'on perde le goût des spectacles et des assemblées; j'aimerais presque autant vêpres que l'opéra; mais pour la société, je ne comprends pas qu'on s'en puisse passer; il est vrai qu'un quinze-vingt en a plus besoin qu'un autre. Je suis persuadée que, tout clairvoyant que vous êtes, vous regrettez votre sourde, et que vous seriez très-affligé de perdre vos amis, c'est-à-dire, ceux avec qui vous vivez. Tout le monde se ressemble jusqu'à un certain point, et il y a des choses de première nécessité pour tous également; la société est à la tête.

LETTRE CLXXIX.

Samedi 19 décembre, à 5 heures après midi.

De Londres, *lundi* 14. Voilà ce que vous m'avez écrit de mieux, de votre vie, et ce qui certainement m'a fait le plus de plaisir (1). J'espère que vous reprendrez bientôt vos forces,

(1) M. Walpole avait été retenu long-temps à Strawberry-Hill par une dangereuse attaque de goutte.

que vous ne vous fatiguerez point à recevoir trop de monde, que vous vous observerez beaucoup sur votre manger, et que de deux ans d'ici je pourrai être sans inquiétude. Ce terme est court pour vous, il n'est pas de même pour moi, qui ne serai peut-être plus en vie.

Soyez persuadé que je ne commettrai point votre tragédie; si je puis la faire traduire, ce ne sera que pour moi, je verrai comment je m'y prendrai; je chercherai quelques petits traducteurs qui feront cette besogne en présence de Viard; vous jugez bien qu'un ouvrier tel que je pourrai l'avoir, ne sera pas fort élégant; quand l'ouvrage sera fait, vous en aurez une copie, et il y aura une marge assez grande pour que vous y puissiez faire des corrections. Voilà une occupation pour les deux années de santé que vous allez sûrement avoir, et pour celles que j'ai à vivre.

Oui, j'ai reçu votre grande lettre, et j'ai été fort fâchée de la fatigue qu'elle a dû vous coûter; il y a bien des articles auxquels il faut que je réponde. Les lettres que je vous fais copier, ne sont que de madame des Ursins; il n'y a point les réponses de madame de Maintenon. Les quatre in-folio que j'ai eus de sa

main n'étaient que des lettres à sa famille, peu dignes de curiosité.

Je vous écris par une occasion qu'on me dit être très-sûre ; je vous envoie le dernier ouvrage de La Harpe, dont je ne suis nullement contente. Vous trouverez aussi la lettre du prince de Condé au roi, avec des épigrammes sur le père et le fils, et des fragments d'une lettre de ce prince à un de ses amis ; nous fûmes trois ou quatre à retenir le récit qu'on nous en fit, je les fis écrire sur-le-champ, et comme nous fûmes interrompus, ce ne fut que la nuit suivante que je m'en rappelai la fin ; il est possible que j'y aye mis beaucoup du mien ; tout ce que je puis vous dire, si ce n'est pas exactement tout ce que le prince a écrit, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'il aurait dû écrire ; et, pour que vous ne vous mépreniez pas à ce qui est de moi, je fais mettre une petite croix à l'endroit où je commence.

Je joins encore à tout ceci l'extrait d'une lettre du roi de Prusse à d'Alembert.

Je vous envoie aussi les *Systèmes* et les *Cabales* (2) ; je serai fâchée si vous ne trouvez

(2) Par Voltaire. *Voyez* l'édition de ses Œuvres, publiée par Beaumarchais, tom. XIV, in-8°, pag. 218.

pas les Systèmes jolis, parce qu'ils me le paraissent.

Depuis la lettre que j'ai écrite à Voltaire pour le remercier de la lecture de ses Lois de Minos, je n'ai pas entendu parler de lui ; je ne l'attaquerai pas.

Je reçus hier trois volumes des Lettres de madame de Pompadour, c'est madame Damer à qui j'en ai l'obligation ; chargez-vous, je vous prie, de mes remercîments. Je suis fort aise de les avoir, une autre fois je vous dirai ce que j'en pense. Actuellement il m'est venu compagnie, je suis forcée de vous quitter. Adieu.

De M. le prince de Condé à un de ses amis.

« Je suis fâché d'avoir autant tardé de répondre à votre lettre obligeante, mais j'ai eu tant d'affaires, que je n'ai pas pu trouver le moment de vous répondre plus tôt.

» Vous avez su la démarche que j'ai faite, et qui sera, je crois, approuvée par toutes personnes raisonnables. Je n'ai fait cette démarche qu'après une mûre délibération. A Dieu ne plaise que je désapprouve la conduite des autres princes ! ils ont suivi leur opinion, et moi la mienne, cela est tout simple, puis-

que nous sommes restés dans la même intelligence.

» La résistance de près de deux ans a été inutile ; personne ne regrette plus l'ancien parlement que moi, et je le regretterai toujours. Je plains ces gens qui, après avoir perdu leur état, vont perdre leur fortune ; c'est une espèce de barbarie.

» Le plus grand de mes ancêtres, Louis de Bourbon, disait : Ce n'est point à moi à ébranler la couronne.

» Nous serions au désespoir d'exciter ou de soutenir une révolte dans la nation, nous devons également craindre d'être soutenus ou abandonnés par elle ; ce sont des inconséquences qui humilient mon esprit. Se mettre à la tête de la nation, c'est la soutenir ; et ce serait au prince de porter sa tête le premier sur l'échafaud.

» Les exilés refusent leur liquidation, et risquent la perte de leur fortune sur la confiance qu'ils ont en notre soutien ; ils croiraient manquer d'égards envers nous, s'ils cessaient de compter sur notre appui. Ils doivent connaître aujourd'hui qu'il leur a été inutile, et peut-être contraire.

» En recevant leur liquidation, ils pour-

raient volontairement rentrer dans leurs charges, et le parlement dans peu de temps se trouverait composé du plus grand nombre de ses anciens membres.

» Enfin, nous n'avons eu d'autre intention que de contribuer au bien général. Les moyens que nous avons pris ont été inutiles; et, dans la crainte qu'ils ne deviennent dangereux en donnant l'exemple d'une résistance qui pourrait paraître une révolte si elle durait davantage, je me suis déterminé à me soumettre aux volontés du roi. »

Extrait d'une lettre du roi de Prusse à M. d'Alembert, en date de Potsdam, le 8 *décembre* 1772, *copiée fidèlement sur l'original.*

.... Pendant toutes les agitations diverses, on va casser entièrement l'ordre des Jésuites; et le pape, après avoir biaisé long-temps, cède enfin, à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de son église. J'ai reçu un ambassadeur du général des Ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que, lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-James, je n'avais pas cru devoir inter-

céder pour ce corps, et que le pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.

Lettre de M. le prince de Condé, et de M. le duc de Bourbon, au roi.

SIRE,

La seule consolation que nous puissions éprouver, mon fils et moi, de notre malheur, est celle de verser dans le sein même de votre majesté toute la douleur que nous cause l'ordre rigoureux qui nous prive du bonheur de l'approcher. L'amour et la fidélité dont nos cœurs sont remplis, nous rendent tous les jours plus affreuse une situation que nos sentiments connus pour votre majesté devaient nous faire espérer que nous n'éprouverions jamais. La force et la vérité de notre attachement pour vous, nous ont déterminés à résister à l'exécution d'un projet dont le succès nous paraissait impossible. Rien ne prouve plus, Sire, l'intime persuasion où nous n'avons jamais cessé d'être que la soumission la plus entière vous était due, que les efforts que nous avons faits pour fléchir votre persévérance dans une

volonté qui nous faisait envisager les suites les plus fâcheuses.

Nous désirons d'autant plus vivement, Sire, de rentrer dans vos bonnes grâces, que nous ne nous consolerions pas que notre éloignement de la cour pût servir de prétexte au plus léger trouble dans votre royaume. Le maintien de votre autorité nous est essentiel; l'amour de votre personne est profondément gravé dans nos cœurs.

Avec des sentimens aussi vrais, aussi purs, pouvons-nous craindre de nous égarer? et serait-il possible qu'on eût pu nous prêter des vues aussi contraires à nos sentiments qu'à nos intérêts? Non, Sire, votre cœur nous rend plus de justice. La droiture et la pureté de nos sentiments vous sont connues, vous nous pardonnerez de chercher à les justifier. Daignez donc, Sire, nous rendre vos bontés que nous chercherons toujours à mériter; ne voyez en nous que des sujets soumis et fidèles; le zèle le plus pur, et l'attachement le plus vrai pour votre personne, nous animeront toujours. Les vœux que nous formons pour la tranquillité de l'Etat, et le bonheur de votre majesté, lui sont de sûrs garants de notre soumission et de notre fidélité. Pénétrés de ces sentiments,

Sire, nous osons espérer que votre majesté, convaincue de leur sincérité, voudra bien nous rendre auprès d'elle la place que notre naissance et plus encore notre cœur nous y marquent.

Nous sommes, etc.

ÉPIGRAMMES.

Jadis le Roux (3), et son pauvre beau-père (4),
D'un petit choc donné chez le Germain,
Se disputaient la gloire assez légère;
L'honneur entre eux est encore incertain.
Enfin le Roux brilla sans concurrence;
Si dans Versaille il trahit aujourd'hui
Sa foi, son roi, sa famille et la France,
Il agit seul, et sa honte est à lui.

Condé le Roux s'est démenti;
Eh ! comment aurait-il pu faire ?
Il fallait changer de parti,
Ou bien changer de caractère.

Il est roux, le petit Bourbon,
Qui pour la cour nous abandonne :
Ma foi, sa réputation
Sent aussi bon que sa personne.

---

(3) Le prince de Condé.
(4) Le prince de Soubise.

LETTRE CLXXX.

Dimanche 20 décembre 1773.

Je préviens encore aujourd'hui le facteur; il en pourra résulter une longue lettre, prenez-vous-en à l'insomnie.

Plusieurs belles dames, et une entre autres de votre connaissance, et qui est, pour ainsi dire, ma meilleure amie (*madame de Cambis*), sont dans de grandes alarmes sur la maladie du chevalier de Durfort (1); c'est une fluxion de poitrine très-avérée, et le soupçon d'une fièvre maligne; il entre aujourd'hui dans le dix; il est très-mal, il n'est pas bien jeune, et il est fort délicat et usé; s'il meurt, je ne sais pas ce que deviendra cette dame; cette perte mettrait le comble à ses malheurs; je suis persuadée qu'elle se retirerait dans un couvent.

Le roi a très-bien traité la famille Chauvelin; il a conservé la charge de maître de la

(1) Le chevalier de Durfort était de la famille de Duras. On l'avait destiné pour l'église; mais il prit la croix de Malte, ce qui lui donnait le droit de conserver certains bénéfices, quoique attaché à l'armée.

garde-robe à son fils (2) qui n'a que sept ans ; il a donné à chacune de ses deux filles, qui en ont neuf ou dix, quatre mille francs de pension ; la veuve quitte la maison qu'elle avait dans la rue de Bourbon, parce que le loyer est de douze mille francs ; et madame de Mirepoix, qui est fort dégoûtée de celle qu'elle a dans la rue Bergère, proche la Grange-Batelière, est tentée de la prendre. Elle est si irrésolue, si incertaine, si changeante, que je ne fais plus aucune attention à ses projets.

Lundi.

Je reçois votre lettre du 14, qui aurait dû arriver hier. Vous aurez vu, par ma dernière, que nous avons su le séjour que vos neveux ont fait ici, et que le duc a très-bien gardé l'incognito.

M. Fawkener est très-aimable ; il parle notre langue comme si c'étoit la sienne, il a de la politesse, il cherche à plaire sans affectation, il fait connaître qu'il est instruit sans empressement ; il a réussi auprès de tous ceux qui l'ont vu, et il deviendrait à la mode s'il restait

(2) Le marquis de Chauvelin, ministre de France en Angleterre, à l'époque de la mort de Louis XVI.

ici, mais il doit partir aujourd'hui ou demain. Il passera par Genève, et verra Voltaire ; il parcourra toutes les villes d'Italie, et reviendra ici dans le mois d'août ou de septembre ; je l'ai beaucoup vu, je l'ai presque toujours eu à souper chez moi ; il joue à tout ce qu'on veut, c'est un jeune homme parfaitement aimable, sans nul travers, sans nul inconvénient ; dites à M. et à madame Churchill le témoignage que je vous rends de lui.

Les nouvelles d'aujourd'hui du chevalier de Durfort sont meilleures ; la dame de mes amies est dans un état effroyable depuis onze jours que dure la maladie. Cette personne a un caractère bien décidé ; je l'aime, non par goût, parce qu'elle n'est pas ce qu'on appelle aimable, mais parce qu'elle a des vertus, et surtout beaucoup de noblesse et de vérité.

LETTRE CLXXXI.

29 décembre 1773.

Je vous annonce à mon tour que cette lettre ne sera pas longue ; les choses que j'ai à vous dire ne sont pas assez intéressantes pour que j'y sacrifie l'espérance de m'endormir, elle sera peut-être vaine ; depuis bien long-temps j'ai

perdu le sommeil ; mais madame de Talmont(1) a perdu la vie, elle est plus avancée que moi ; elle mourut, le 20 de ce mois, en héroïne de roman.

---

(1) M. Walpole s'exprime ainsi sur cette dame dans une note manuscrite jointe au portrait qu'en avait fait madame du Deffand, un de ceux qui sont imprimés dans les deux volumes de sa correspondance, publiés il y a quelque temps à Paris :

« Quoique la princesse de Talmont ne soit point un » personnage historique, elle a cependant figuré à la » cour de Louis XV. Elle était née en Pologne, et se » disait alliée à la reine Marie Leczinska, avec qui elle » vint en France, où elle épousa un prince de la maison » de Bouillon, qui la laissa veuve. Pour plaire à la bonne » reine, elle joua, dans les derniers temps de sa vie, » la dévote, de galante qu'elle était dans sa jeunesse » pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait » été le jeune prétendant, de qui elle portait le portrait » dans un bracelet dont le côté opposé portait celui de » Jésus-Christ. Quelqu'un lui ayant demandé quel rap- » port il y avait entre ces deux portraits, la comtesse » de Rochefort (ensuite duchesse de Nivernois) répondit, » celui qui résulte de ce passage de l'Evangile : *Mon* » *royaume n'est pas de ce monde.* Lorsque je me trouvai » à Paris, en 1765, et que j'eus écrit la lettre à Rousseau, » sous le nom du roi de Prusse, qui fit tant de bruit, la » princesse de Talmont pria madame la duchesse douai- » rière d'Aiguillon, de qui j'étais fort connu, de me

Elle avait, la veille de sa mort, ses médecins, son confesseur et son intendant auprès de son lit; elle dit à ses médecins : Messieurs, vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos

---

» conduire chez elle, en ajoutant que, malgré sa haine » contre les Anglais (à cause du prétendant), elle avait » lu avec tant de plaisir ma lettre, qu'elle ne pouvait se » passer de me voir. Je n'aimais pas trop à me voir pro- » mener partout comme une pièce curieuse (l'abbesse de » Panthemont, et une autre abbesse, m'ayant déjà fait » venir chez elles pour le même sujet, parce que Rous- » seau était en mauvaise odeur parmi les dévots); mais » la duchesse me dit que la princesse était une parente de » la reine, et qu'il fallait y aller. En conséquence, » madame d'Aiguillon vint me prendre chez madame de » Rochefort (laquelle logeait aussi au Luxembourg), pour » me conduire chez la princesse, qui occupait les grands » appartements. Nous la trouvâmes dans une vaste salle, » tendue d'ancien damas rouge, avec quelques vieux por- » traits d'anciens rois de France, et éclairée seulement par » deux bougies. L'obscurité était si grande, que, lorsque » je m'avançai vers la princesse, qui était assise dans un » coin reculé de la salle, sur une petite couchette entou- » rée de saints polonais, j'allai broncher contre le chien, le » chat, un tabouret, un crachoir; et, lorsque je fus enfin » parvenu auprès d'elle, elle ne trouva pas un mot à me « dire. Enfin, après une visite de vingt minutes, elle me » pria de lui procurer une levrette blanche et une autre » noire, pareilles à celles qu'elle avait perdues, et que

principes et vos règles ; à son confesseur : Vous avez fait votre devoir en me causant une grande terreur ; et à son intendant : Vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens, qui désirent que je fasse mon testament ; vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle ; mais convenez aussi que je ne joue pas mal le mien. Après cela elle se confessa, communia, ajouta un codicille à un testament qu'il y avait long-temps

---

» je n'avais jamais vues. Je promis tout, et pris congé, » sans plus songer à elle, à ses levrettes et à ma pro- » messe. Trois mois après, au moment que j'allais quit- » ter Paris, un domestique suisse, qui me servait, vint » m'apporter, dans mon cabinet de toilette, une mau- » vaise peinture d'un chien et d'un chat. Vous n'êtes » sans doute pas assez fou, lui dis-je, pour penser que » je voudrais acheter un aussi mauvais tableau ? *Ache-* » *ter, pardi ! ce n'est pas à acheter, Monsieur ; ça vient* » *de la part de madame la princesse de Talmont, et* » *voici un billet avec.* J'ouvris le billet. Elle me dit » qu'apprenant que j'étais au moment de partir pour » l'Angleterre, elle me rappelait ma promesse ; et qu'afin » que je pusse ne me point tromper dans les marques de » sa *pauvre défunte Diane*, et que je fusse en état de lui » en procurer exactement une autre, elle m'envoyait son » portrait, mais qu'il fallait que je lui renvoyasse le » tableau, dont elle ne voudrait pas se défaire pour tout » au monde. »

qui était fait. Elle fait madame Adélaïde sa légataire universelle, donne ses bijoux à toutes Mesdames, ses porcelaines et une montre à M. de Maurepas; de petits legs à des anciennes amies avec qui elle était brouillée, et qui étaient sur son ancien testament, et qu'elle n'a point révoqué. L'énumération de tous ses legs serait ennuyeuse, et ne vous ferait rien; on prétend qu'elle avait fait faire une robe bleue en argent pour être enterrée, et qu'elle s'était fait coiffer avec une très-belle cornette de point. L'archevêque n'a pas approuvé ce luxe, il a fait vendre habits et cornette pour en faire des aumônes. Elle a laissé cent mille francs aux Enfants-Trouvés, à la charge de payer des rentes viagères à ses domestiques.

LETTRE CLXXXII.

1er janvier 1774.

Je commence cette année comme j'ai fini l'autre, en désirant que vous soyez heureux, et avec la résolution de n'y pas apporter le moindre obstacle. Je souhaite que votre santé se fortifie, que les affaires de votre neveu s'arrangent, et que vous trouviez du plaisir à vivre. Deux soldats, le jour de Noël, en ont trouvé

à mourir (1), et se sont donné la satisfaction de se tuer de compagnie. Voilà la lettre de l'un des deux, et le testament qu'ils ont signé tous deux et écrit sur la table où ils avaient bu ensemble; ils avaient auparavant porté quatorze lettres à la poste, on ne sait pas à qui. On disait hier que le plus jeune avait dissipé l'argent qui lui avait été confié pour des recrues, et que de plus il avait une maladie incurable, mais cela n'est pas prouvé. Cette mort fera plus d'impression, et elle est mille fois plus éloquente que tous les écrits de Voltaire, d'Helvétius et de tous messieurs les athées; ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Je ne sais pas quelle impression cette aventure vous fera; pour moi elle m'étonne, et je trouve leur courage supérieur à celui de Caton, et je n'admire plus autant que je faisais la mort d'Othon: on ne parle que de cette aventure.

Cette journée-ci produira peut-être quelques événements qui y apporteront de la diversion; c'est ce que je vous dirai demain.

---

(1) Ce suicide fit beaucoup de bruit en France, et la lettre et le testament dont il est question furent réimprimés plusieurs fois.

Dimanche 2.

Oui, la journée d'hier a produit des nouvelles. On reçut avant-hier au soir des lettres de M. de Breteuil, qui apprenaient la mort de son gendre le comte de Matignon (2); c'est encore un suicide, mais involontaire. Etant à la chasse, et voulant se débarrasser de son fusil pour un moment, il essaya de le faire tenir sur une branche; le fusil partit, et le tua roide. L'embarras de l'apprendre à madame de la Vaupalière sa mère a été bien grand; son mari ne savait comment s'y prendre, il fut consulter le chevalier de Durfort; à peine l'avait-il quitté, que madame de la Vaupalière arriva chez lui de la meilleure humeur du monde, se réjouissant du retour de sa santé, l'entretint du plaisir qu'elle aurait de revoir son fils; le chevalier ne savait où se fourrer, ni que lui dire; elle le

(2) Ce comte de Matignon était fils du comte de Gacé, et épousa la fille du baron de Breteuil. Sa mère, madame de Gacé, après la mort de son mari, avait épousé M. de la Vaupalière. En 1764 elle fit un voyage en Angleterre; et c'est une des dames à qui M. de Walpole présenta des vers sortis de sa presse de Strawberry-Hill, à l'occasion d'une fête qu'il donna à un grand nombre d'étrangers qui se trouvaient alors en Angleterre.

quitta, je ne sais pas la suite, mais elle a dû l'apprendre hier dans la journée.

Il y a bien encore un autre événement que je pourrais vous conter, et où il est encore question de pistolet, mais personne n'a été tué ni blessé; cela vous ennuierait à entendre, à moi à raconter.

Il n'y eut point hier de promotion de cordon bleu. Tout ce qui regarde le ministère est toujours dans la même position; les paris sont ouverts.

Je viens de recevoir votre lettre du 28; je ne l'attendais que lundi, parce que ces jours-ci on délivre les lettres plus tard.

J'ai une proposition à vous faire, et je vous prie de l'écouter avec amitié, et sans vous fâcher. Je vous mandai, il y a quelque temps, que j'avais un petit chien; je l'aime beaucoup, et il m'aime; il est très-joli, promettez-moi que, s'il reste sans maîtresse, vous voudrez bien devenir son maître; je suis sûre que vous l'aimerez. J'ai cette idée dans la tête, ne la prenez point de travers (3).

---

(3) M. Walpole accepta cette proposition, et Tonton, le chien de madame du Deffand fut, après la mort de sa maîtresse, envoyé à Strawberry-Hill, où il mourut environ dix ans après.

J'avais hier quinze personnes à souper; c'est un souper fondé pour tous les premiers jours de l'an. La maréchale de Luxembourg et moi nous nous donnons nos étrennes; les siennes furent une tasse de l'année, et six petites terrines d'argent les plus jolies du monde. La mienne, une chaise de paille, garnie en housse de taffetas cramoisi, couverte devant-derrière, du haut en bas, d'un très-magnifique réseau d'or, arrangé, ajusté du meilleur goût du monde, et par-dessus une housse de papier blanc; elle est dans l'habitude de demander toujours en arrivant une chaise de paille pour poser son sac à ouvrage, et mettre ses pieds sur les barres. Cette chaise fut celle qu'on lui apporta, avec des couplets que je vous envoie; l'à-propos leur donna tout le sel que vous trouvez peut-être qui leur manque.

DE M. DE PONTDEVEYLE,

Attaché au dossier de la chaise.

Air *de Joconde.*

Je m'offre à vous sans ornements;
Je ne suis pas bien mise;
Mais de ce mince ajustement
Ne soyez point surprise:
Souvent sous de simples dehors
La beauté se déguise;
Vous verrez peut-être un beau corps
En ôtant ma chemise.

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Posé sur le carreau de la chaise.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Si je vous sers, je suis heureuse ;
J'existe pour votre repos ;
Je ne serais point dangereuse,
Quand même vous m'auriez à dos.

J'ai des secrets, mais je suis franche :
Ils seront aisés à trouver ;
J'ai mis une chemise blanche
Pour engager à la lever.

Air *de Raoul de Créqui.*

De moi je suis assez contente ;
J'ai l'air de la simplicité ;
Quoique simple, je suis brillante,
Et j'y joins la solidité ;
Mais sur un point qu'on me décide,
Est-ce vous, ou moi que je peins ?
Car simple, brillante et solide,
Ce sont vos traits plus que les miens.

LETTRE CLXXXIII.

Paris, samedi 26 février 1774.

C'est demain le jour de la poste, je la préviens pour n'avoir plus qu'à répondre à votre lettre, en cas que j'en reçoive, comme je l'espère.

Tous vos livres sont chez moi, excepté la petite brochure *De l'Influence de la Philosophie sur les Lettres* (1). Elle ne se trouve point à Paris, il faut la faire venir de Genève; j'ai pris des mesures pour cela. On ne dit pas de bien de l'Histoire de la maison de Bourbon, elle est d'un M. Désormeaux, médiocre auteur; il doit y avoir une suite, je ne sais pas de combien de volumes. Tous vos livres ne sont que brochés; s'ils étaient reliés, la caisse serait beaucoup plus pesante, et les libraires ont dit qu'ils paieraient des droits. Je vous envoie le mémoire de ce qu'ils coûtent, pour que vous puissiez faire le décompte avec Couty; je ne sais quand son maître reviendra de la campagne.

---

(1) *Quelle est l'influence de la philosophie sur les belles-lettres ?* discours inaugural, par M. Mallet. *A Cassel*, 1772.

Vous ne savez pas la résolution que je prends ; c'est de ne plus vous écrire à l'avenir de lettres, mais de faire des gazettes comme celles que je reçois du grand abbé ; cela vous sera moins ennuyeux, et à moi plus commode ; je vous écrirai chaque jour tout ce que je saurai. Nous attendons aujourd'hui un grand événement, le jugement du procès de ce Beaumarchais dont je vous ai parlé, et dont je suis résolue à vous envoyer les Mémoires ; je serai surprise s'ils ne vous amusent pas, surtout le quatrième. Cet homme a certainement beaucoup d'esprit ; M. de Monaco l'a invité ce soir à souper, pour nous faire lecture d'une comédie de sa façon, qui a pour titre, *le Barbier de Séville*. On la devait jouer il y a huit jours ; madame la dauphine y devait venir : on reçut la veille la défense de la représenter ; elle aurait eu certainement un grand succès, quand même elle aurait été détestable. Le public s'est affolé de l'auteur. On le juge tandis que je vous écris. On prévoit que le jugement sera rigoureux, et il pourrait arriver qu'au lieu de souper ce soir avec nous, il fût condamné au bannissement, ou même au pilori ; c'est ce que je vous dirai demain.

Madame la duchesse de Gramont est tou-

jours ici, elle y restera encore trois ou quatre semaines; l'empressement qu'on a pour elle est extrême, rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui donner à souper; la maréchale de Luxembourg ne la quitte pas, elle veut à toute force devenir sa favorite; je n'ai pas la même ambition, je me contente de quelques faveurs passagères; j'ai déjà donné un souper, j'en dois encore donner un autre; le jour qu'on m'a indiqué est le 5 du mois prochain, mais comme c'est un des jours des grands soupers que la maréchale de Luxembourg donne deux fois la semaine, et qu'elle ne pourrait pas venir chez moi, je ne doute pas qu'elle ne fasse remettre mon souper à un autre jour; c'est ce que vous apprendrez par un article de la gazette que je vous annonce, et que je commencerai lundi prochain.

Le grand abbé me mande que la grand'maman s'est prise de la plus grande passion pour la comtesse de Coigny (2), qui, de son côté,

(2) Fille d'un financier nommé Boissy. La comtesse de Coigny mourut peu de temps après la date de cette lettre, et laissa une fille qui, en 1786, fut mariée au duc de Fleury. Si la comtesse de Coigny a ressemblé à sa fille par l'esprit, la beauté, l'expression d'une sensibilité exquise, et par les manières les plus gracieuses,

l'aime éperdûment ; son mari et elle ont quitté Paris, à cause du dérangement de leurs affaires ; ils s'étaient retirés dans leurs terres, mais je crois qu'ils vont se fixer à Chanteloup ; j'en suis ravie pour la grand'maman, qui a le ridicule d'aimer, et de vouloir l'être.

L'abbé viendra ici vers Pâques, et le marquis de Castellane doit arriver incessamment ; je serai bien aise de le voir.

Le Caraccioli nous quittera dans le mois d'avril ; il fera un séjour à Naples de sept ou huit mois ; il laissera ici beaucoup de regrets ; vous ne sauriez croire à quel point il est ici à la mode ; c'est le second tome de M. Hume ; on se pâme de rire à tout ce qu'il dit, presque toujours sans le comprendre, ni même l'entendre. Oh ! la mode est notre souveraine, et nous gouverne despotiquement.

Il ne paraît aucun livre nouveau, les anciens m'ennuient, et c'est là un des plus grands malheurs ; je souhaite que vous ne l'éprouviez pas, et que vous trouviez beaucoup de plaisir à la lecture de ceux que vous recevrez. Vous êtes

---

tous ceux qui ont connu la fille ne seront pas surpris de l'attachement que madame de Choiseul avait pour la mère.

bien heureusement né ; il est bien fâcheux que votre santé ne soit pas aussi parfaite que votre sagesse.

Dimanche.

Comme il n'est point arrivé de lettres, je ne ferai point partir celle-ci, et je vais commencer mes gazettes.

Hier, samedi 26, M. Beaumarchais et ses consorts furent jugés ; madame Goesman et lui sont condamnés à être blâmés (3) ; mais, comme vous n'êtes point au fait de l'affaire, il faut que vous lisiez les mémoires avant d'apprendre le jugement ; vous aurez le tout ensemble. Ledit Beaumarchais ne vint point souper chez M. de Monaco ; le parlement resta assemblé depuis cinq heures du matin jusqu'à près de neuf heures du soir.

On a appris qu'une petite madame de Monglas, qu'on avait fait enlever pour l'enfermer dans un couvent à Montpellier, et qui était

---

(3) Il fut accusé d'avoir offert de l'argent à madame Goesman, la femme de son rapporteur, dans un procès avec les héritiers Paris Duverney, à l'occasion de quelques comptes pécuniaires dont dépendait non-seulement la fortune, mais encore la réputation et l'honneur de Beaumarchais.

conduite par trois hommes de la maréchaussée, s'était sauvée; je ne sais si l'on court après : le prince de Nassau et un M. d'Esterhazy s'étaient battus pour elle; son mari est secrétaire des commandements de M. le comte d'Eu; ci-devant il était président à la chambre des comptes de Montpellier; M. le comte d'Eu devint amoureux d'elle l'année où il tint les états à Montpellier.

Toutes réflexions faites, ma lettre étant écrite, je vous l'envoie.

Samedi 26 février 1774,
à neuf heures du soir.

Madame Goetsmann', blâmée; restitution des quinze louis au profit des prisonniers.

M. Goetsmann, hors de cour.

Bertrand d'Airolles, admonété.

Le Jay, admonété.

Beaumarchais, blâmé; ses Mémoires brûlés par la main du bourreau, comme injurieux, calomnieux, etc.; défense de récidiver, etc.

MM. Bidault, Ader, Malbeste, défense à eux de signer à l'avenir de pareils Mémoires.

Le coupable, condamné au blâme, a ordre de se présenter au parlement; il se met à genoux, et le juge lui dit : « La cour te blâme,

» et te déclare infâme, » ce qui le rend incapable de posséder aucune charge publique (4).

LETTRE CLXXXIV.

Samedi 5 mars 1774.

Vous voilà devenu père de famille (1), je crains que ce nouvel état ne vous cause bien de l'embarras. Ne pourriez-vous pas marier votre enfant? Il faudrait lui trouver une femme qui pût le gouverner; ce serait une chose bien triste pour vous, et un terrible esclavage que d'avoir ce soin éternellement.

Comment pouvez-vous croire que ces vers

---

(4) Malgré cette sentence diffamante, Beaumarchais, de qui toute la vie a été marquée par une couduite équivoque, et par des aventures déshonorantes, dans lesquelles un homme d'une imagination vive, sans principes, était alors si facilement entraîné; Beaumarchais, ouvertement protégé par le prince de Conti, fut, peu de temps après ce jugement, employé par la cour pour quelques commissions secrètes, et obtint, deux ans après, au retour du parlement, la révision de son procès, et un arrêt infirmatif de la sentence ci-dessus mentionnée.

(1) Par les soins que donnait M. Walpole à son neveu Georges, lord Orford, qui avait alors recouvré sa raison, après une aliénation d'esprit de plus d'une année.

de Voltaire aient été faits pour moi? Y aurait-il une familiarité plus ridicule de me nommer *Bergère*, et de m'appeler *ma chère?* Et comment pouvez-vous penser que si cela avait été, je ne vous l'eusse pas mandé, et que je ne vous eusse pas montré toute ma colère? Non, ils n'ont point été faits pour moi, mais pour une dame de Genève; et pour que vous n'en puissiez pas douter, et que vous en puissiez convaincre tout le monde, je vous envoie la lettre originale de Voltaire (2); on a mis ces vers dans le Journal Encyclopédique, et à la tête : *Vers de M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand, âgée de quatre-vingt-deux ans.* J'ai pris des mesures pour que dans le journal suivant on mît ces propres mots : « Les vers de M. de Voltaire, que l'on a insérés dans notre dernier journal, ne sont point adressés à madame du Deffand, mais à une dame de Genève. »

Vous me renverrez la lettre de Voltaire; je

---

(2) *Voyez* les Œuvres de Voltaire (édition de Beaumarchais), *Correspondance générale*, tome LXII, page 287. Malgré cette lettre, les vers dont il s'agit, et qui commencent par ces mots : *Hé quoi! vous êtes étonnée*, sont imprimés dans la même édition, tome XIII, page 320, comme adressés à madame du Deffand.

suis bien aise de la garder pour pouvoir convaincre ceux qui auraient la volonté de me rendre ridicule. J'ai encore eu d'autres chagrins dans ce genre ; ce petit d'Albon, dont je vous ai envoyé les vers pour moi, les a fait mettre, non-seulement dans le Mercure, mais dans une feuille nouvelle, intitulée : *Journal des Dames ;* il y a joint le remercîment que je lui fis dans une très-plate lettre, qu'il a tronquée comme il lui a plu. Ce jeune homme a vingt-un ans ; il m'appelle sa tante, quoique je lui aie représenté que je n'avais point cet honneur ; que le neveu de la femme de mon frère ne m'était rien ; cela ne l'arrête pas ; il veut s'accrocher à moi, croyant que je peux contribuer à établir sa réputation de bel-esprit. Je pourrai bien incessamment prendre le parti de l'éconduire.

Me voilà donc dans deux journaux ! De plus, dans l'Almanach des Muses, on m'attribue une chanson que feu M. Chauvelin avait faite, il y a quinze ou vingt ans, pour feu madame l'Infante, duchesse de Parme. Tout cela m'a donné beaucoup d'humeur, et m'a fait prendre le bel-esprit plus en aversion que jamais.

Je vous ai envoyé, par le moyen de M. Saint-Paul, les Mémoires de Beaumarchais, quoique

milord Stormont m'eût assuré qu'ils étaient à Londres; ils ont ici une vogue prodigieuse; je crois que le quatrième vous fera plaisir.

Dimanche.

J'eus hier la duchesse de Gramont à souper; nous n'étions que sept à table, elle, madame de Mirepoix, M. de Toulouse, M. de Stainville, M. de Pontdeveyle, mademoiselle Sanadon et moi; les non soupans étaient M. et madame de Beauvau, M. de Chabot, l'évêque d'Arras, et l'ambassadeur de Naples. La duchesse et l'ambassadeur ont resté jusqu'à trois heures. Elle soupera encore une fois chez moi avant son départ, qui sera le 19 ou le 20. Je crois vous avoir mandé que la maréchale de Luxembourg ne la quitte point; elles étaient avant-hier, vendredi, à l'hôtel de la Rochefoucault; je tenais la maréchale sous le bras, qui, je ne sais si vous vous en souvenez, prend toujours la peine de me conduire à table; elle s'obstina à faire passer la duchesse avant elle, et elle me dit : C'est un vœu que j'ai fait qu'à toutes les portes où je me trouverais avec elle, elle passerait la première; oui, ce vœu est antique et solennel; je lui dis d'une voix basse et douce : Antique, non; vous pouvez vous

rappeler qu'il y a trois ans elle avait autant de haine qu'elle a aujourd'hui d'amour.

Tous ces petits détails de société doivent vous paraître bien froids; il n'appartenait qu'à madame de Sévigné de les rendre intéressants; elle était toujours vivement affectée, et moi je ne le suis plus de rien.

LETTRE CLXXXV.

Dimanche 27 mars 1774.

L'ÉTAT de M. votre neveu est bien singulier, et rien ne l'est plus, si ce n'est la résolution que vous avez prise d'en faire votre principale et unique affaire; si vous, ou monsieur votre frère aviez des enfants, cela serait naturel, mais vous n'avez que des collatéraux dont vous ne vous souciez point, cependant il faut bien que vous ayez raison.

Je suis fort aise que les Mémoires de Beaumarchais vous aient amusé. Vous n'avez donc pas encore lu l'arrêt, puisque vous me demandez quel traitement on a fait à madame de Goetsmann (1). Nous ne parlons plus de tout

(1) M. Walpole avait dit : « J'ai reçu les Mémoires de » Beaumarchais; j'en suis au troisième, et cela m'amuse » beaucoup. Cet homme est fort adroit, raisonne juste,

cela ici ; je ne vous dirai pas ce qui y succède, ce sont des riens. Je voudrais bien que vous eussiez pu entendre ce que j'entendis jeudi dernier ; un homme qui lit, ou plutôt qui joue une comédie tout seul si parfaitement bien, qu'on croit entendre autant de personnages différents qu'il y en a dans la pièce ; c'est un prodige, et rien ne m'a jamais fait autant de plaisir ; on prétend que j'en aurais eu encore plus si je l'avais pu voir, mais j'en doute, l'illusion n'aurait pu être plus parfaite; la pièce qu'il nous lut s'appelle *l'Indigent*, il y a huit personnages ; un financier jeune et fat, son valet de chambre, un vieux paysan très-malheureux, et très-honnête homme, son fils, sa fille, un notaire plein de probité, son clerc,

---

» a beaucoup d'esprit ; ses plaisanteries sont quelquefois » très-bonnes, mais il s'y complaît trop. Enfin, je com- » prends que, moyennant l'esprit de parti actuel chez » vous, cette affaire doit faire grande sensation. J'ou- » bliais de vous dire l'horreur qui m'a pris des procédés » en justice chez vous : y a-t-il un pays au monde où » l'on n'eût puni sévèrement cette madame Goetsmann ? » Sa déposition est d'une impudence affreuse. Permet-on » donc chez vous qu'on mente, qu'on se coupe, qu'on » se contredise, qu'on injurie sa partie d'une manière si » effrénée ? Qu'est devenue cette créature et son vilain » mari ? Répondez, je vous prie. »

un procureur grand coquin ; dans la derniere scène, ils sont tous rassemblés, excepté le valet de chambre ; chaque rôle est si parfaitement joué, et avec une telle chaleur et vivacité, qu'il serait impossible que les sept meilleurs acteurs pussent faire le même plaisir ; j'ai envoyé chercher cette pièce, elle est plus touchante que comique ; c'est dans le genre de La Chaussée ; on prétend que le lecteur y ajoute beaucoup du sien, et que cette pièce, telle qu'elle est, n'est pas bonne ; elle a été refusée à la comédie, et elle fait un effet prodigieux jouée par cet homme, qui s'appelle M. Tessier (2). Il est de Lyon, et il y est directeur des fermes ; on dit que sa figure est bien, qu'il a beaucoup de physionomie et de grâce ; il y a cinq ou six pièces qu'il joue aussi parfaitement ; je serais fort aise de les entendre, mais je ne crois pas que cela se puisse. Quand j'aurai lu *l'Indigent*, si je la trouve bonne, voulez-vous que je vous l'envoie ?

Ce n'est point parce que les vers de Voltaire

---

(2) Le même dont le talent fut si long-temps admiré à Londres.

N. B. Madame du Deffand se trompe ; il est de Paris et non de Lyon ; son nom est le Texier. (*Note l'Editeur français.*)

sont plats, que je trouve mauvais qu'on soupçonne qu'ils ayent été faits pour moi, c'est parce que je trouverais très-ridicule qu'on crût qu'il m'appelât *Bergère*, et *ma chère* : je n'ai point entendu parler de lui depuis le mois de décembre ; je n'aime point assez à écrire pour me soucier d'entretenir cette correspondance, celle de Chanteloup me paraît plus que suffisante. Madame de Gramont y est retournée le 20 de ce mois, accablée de gloire et de fatigue ; elle a été un peu malade en arrivant. Pendant quarante-huit jours qu'elle a été ici, excepté les trois soupers qu'elle a faits chez moi, elle a soupé tous les jours avec vingt-cinq ou trente personnes. A peine était-elle éveillée, que sa chambre était remplie de princes, de grands seigneurs, de grandes dames ; il n'y a point de maîtresse de roi, de premier ministre, de souverain, de potentat, qui puissent jouir d'une plus grande célébrité. Il faut lui rendre justice, elle n'en avait point la tête tournée ; son air est simple, naturel, facile, vous la trouveriez fort aimable ; elle m'a fort bien traitée. La maréchale de Luxembourg a été la plus empressée à lui faire la cour, elle la voyait souvent trois fois le jour, et pour le moins deux ; vous pouvez vous souvenir

que, dans le temps de l'exil, elle était leur plus grande ennemie. L'Idole a été aussi fort empressée, et elle a enfin obtenu la permission de faire un voyage (3). Elle y ira pendant le séjour que la maréchale y doit faire, qui sera de quatre ou cinq semaines; elle partira environ le 15 du mois prochain. Le quartier de M. de Beauvau sera le premier, ce qui me fâche fort; il ne passe pas un jour sans me voir, et je reçois de lui plus de marques d'amitié que de qui que ce soit.

LETTRE CLXXXVI.

Paris, dimanche 17 avril 1774.

Je vous fais mille remercîments des offres que vous me faites pour moi et mes amis; ah! je n'en abuserai pas, je n'ai besoin de rien, je ne voudrais pas vous importuner pour moi, et je ne me soucie pas d'obliger personne. Je suis excessivement lasse du peu de retour qu'on trouve à tout ce qu'on fait pour les autres, et je déteste le monde au point que, si je croyais pouvoir trouver deux ou trois personnes dans un couvent quelconque qui eussent le sens

(3) A Chanteloup.

commun, je m'y réfugierais (1); vous aurez peine à allier cette façon de penser à la vie qu'on peut vous dire que je mène. En apparence elle est agréable, mais elle est bien éloignée de me satisfaire; il n'y a personne de tous

(1) M. Walpole fit cette réponse : « Un couvent serait » une recette très-singulière contre l'ennui, surtout pour » vous qui, par malheur, ne pouvez lire. Vous avez plus » besoin de compagnie que de solitude. Est-ce parmi » des sottes et des folles que vous compteriez trouver » une conversation raisonnable ? Vous voyez ce qu'il y » a de mieux, cela ne suffit pas : des religieuses, des » dévotes, des tracassières, valent-elles l'abbé Barthé- » lemy, les Beauvau, madame de Mirepoix, que vous » voyez souvent ? La Sanadona ne vous contente point ; » une douzaine de *santa Donnas* vous amuseraient assu- » rément davantage ! Ah ! mon amie ! l'ennui vous doit » bien peser, quand il vous fait déraisonner de la sorte ! » Le voyage de Chanteloup, que je ne conseille pas, » vous dissiperait au moins. Mais que peut-on vous » dire ? Si votre bon esprit et votre usage du monde sont » inutiles pour vous faire supporter les chagrins de la » vie, est-ce en changeant de place qu'on y remédie ? » Une longue vie assure la perte des amis. Je sais qu'on » ne console pas par des raisonnements ; mais aussi, » rend-on la vie plus insupportable en se plaignant » d'événements qui sont communs à tous ! Vous cher- » chez des chimères, et ne faites pas usage de votre » raison, qui au moins, quand on n'est plus jeune, peut » servir de quelque chose. »

les gens avec lesquels je vis, sur lesquels je puisse compter, et pour lesquels je puisse avoir le moindre goût; j'en excepte Pontdeveyle et mademoiselle Sanadon; leur société est sûre, et ils ont une sorte d'amitié pour moi; mais comme mon étoile a toujours été de perdre mes amis de façon ou d'autre, Pontdeveyle est très-malade, et si dangereusement, qu'il y a fort peu d'espérance; il ne me restera plus que mademoiselle Sanadon, c'est là tout mon trésor, vous le connaissez. Je suis fort invitée d'aller à Chanteloup, mais ce serait tomber de Charybde en Scylla. Je ne perdrai pas le seul bonheur que j'ai, qui est d'être chez moi.

Vous me donnez une grande curiosité des lettres de milord Chesterfield; les jugements qu'il porte ne me donnent pas une grande idée de son discernement, cependant il y en a quelques-uns de justes. Si milord Stormont ne veut pas me prêter ce qui est en français, ne pourriez-vous pas me l'envoyer? cela me ferait plaisir. Louer madame du Pin, cela est étrange! Passe encore pour madame de Blot (2); sa

(2) Madame de Blot était sœur du comte d'Ennery, qui mourut à Saint-Domingue, où il commandait en chef. Elle épousa M. Chavigny de Blot, qui occupait une charge chez le duc d'Orléans.

figure, son maintien en imposent ; elle a beaucoup d'admirateurs : je ne la connais pas, mais je connais la plupart de ses juges. Je ne sais pas ce que c'est que madame de Caux, je n'en ai jamais entendu parler. Vous êtes très-bien instruit de ce qui regarde M. de Richelieu et madame la duchesse de Bourgogne ; ce qu'en dit le milord est une fable.

Vous vous trompez sur la lecture de M. Tessier ; la seconde lecture de *l'Indigent* m'a fait autant de plaisir que la première ; mais je lui ai entendu lire une autre pièce qui ne m'en a fait aucun ; demain je lui en entendrai lire une troisième ; mais dans *l'Indigent*, soyez sûr que lui tout seul est la meilleure troupe que nous ayons.

L'Idole est plus idole que jamais, elle va à Chanteloup les premiers jours du mois prochain, ne connaissant point du tout la grand'-maman ; mais elle est fort dévouée à la sœur, à qui elle a fait une cour très-assidue. Cette sœur, soupant chez moi, fit de grands éloges de son esprit, et surtout sur ce qu'il était *naturel*. Je ne dis mot ; mais, quand je fus en particulier, je lui dis qu'elle s'était méprise, et que sûrement elle avait voulu dire *surnaturel*.

Je soupe ce soir avec la maréchale de Mire-

poix ; elle n'est point encore décidée pour une maison, mais je ne crois pas qu'elle en prenne dans le faubourg.

Ne sachant plus que lire, j'ai repris Corneille; Cinna m'a enlevée, et Polyeucte m'a fait plaisir; nos auteurs sont des mirmidons en comparaison, et je préfère Corneille, malgré ses défauts, à nos tragiques les plus corrects (3). Nous comptâmes hier, l'abbé Barthélemy et

---

(3) M. Walpole répondit : « J'admire aussi Corneille, » mais j'aime mieux Phèdre, Britannicus et Athalie. Je » vous ai dit que Mithridate et Iphigénie ne me plaisaient » point, ni Zaïre. J'aime Mahomet, et Alzire, et Sémi- » ramis. Pour vos auteurs tragiques actuels, si l'on doit » juger sur tous ceux que j'ai lus, je les crois au-dessous » de la plus mauvaise pièce de Corneille. Molière me » charme ; j'aime infiniment aussi l'Enfant Prodigue, et » le Préjugé à la mode, et l'Homme du jour. Mais je vous » avoue que je préfère infiniment à tous, les bonnes parties » de notre Shakespear. Il possédait également la nature » et le merveilleux. Racine savait tout ce que l'art peut » faire, Corneille ce que l'éducation et les mœurs d'un » siècle outré peuvent faire faire aux hommes. Voltaire » a plus de génie que d'art, mais me paraît moins origi- » nal que Corneille, moins élégant que Racine. Shakes- » pear était également grand tragique et grand comique. Il » envisageait tout ce que les grandes passions sont capa- » bles de faire, ou de sentir, et toutes les nuances des » plus petites dans la vie privée. »

moi, combien il y avait aujourd'hui d'auteurs de tragédies, vivants : vous ne le croirez pas, il y en a soixante-trois, dont plus des trois quarts des pièces ont été jouées, et toutes imprimées.

Quand vous aurez lu l'épître du neveu de M. Schouwaloff à Ninon, vous me manderez si vous voulez que je vous envoie la réponse de Ninon par M. Dorat. Il lut, jeudi dernier, chez moi, sa nouvelle comédie, le *Célibataire*.

Les pièces de soixante-trois auteurs ne sont que des tragédies, dont il y en a tels qui en ont fait plusieurs ; les comédies n'y sont point comprises. Jamais, non jamais il n'y a eu tant d'esprit, et vous pouvez en conclure si peu de goût : oh ! pour le coup, en voilà assez.

LETTRE CLXXXVII.

Samedi 30 avril 1774.

Votre dernière lettre est très-consolante, je vous en dois bien des remercîments, mais je dois vous demander en même temps bien des pardons de vous avoir forcé à l'écrire.

Nous sommes ici dans de grandes alarmes ; le roi a la petite-vérole : cette nouvelle est

peu intéressante pour vous, mais vous devez comprendre qu'elle l'est infiniment pour bien des gens.

Dimanche matin.

J'avais quelque envie d'attendre le départ de Couty (1) pour faire partir cette lettre. J'ai relu la vôtre dans le dessein d'ajouter à la mienne, mais j'abandonne ce projet; je vous dirai seulement que je n'ai pas celui de changer de place, et que toutes mes pensées sont très-conformes aux vôtres; que je ne balancerais pas d'aller à Chanteloup, où je suis désirée, si je croyais m'y plaire; que je sais très-bien qu'à mon âge je devrais être indifférente, insensible, et même dure, et ne pas chercher dans les autres ce qui n'est qu'une vraie chimère, comme vous le dites fort bien. Je suis encore d'accord avec vous, qu'on augmente ses malheurs en s'imaginant de trouver de la consolation à s'en plaindre; vous me le faites éprouver, ainsi soyez sûr qu'à l'avenir je vous épargnerai cet ennui.

L'état du roi est toujours fort inquiétant, mais les anecdotes de notre cour ne vous amu-

(1) Frère de sa femme de chambre. Il était alors à Paris, quoiqu'en service en Angleterre.

seraient pas autant que celles de Louis XIV.

Je ne vous réponds point sur les jugements que vous portez de nos auteurs; je n'en juge que par sentiment, et vous par raisonnement; d'où il ne peut pas résulter une grande conformité.

Ne me faites plus de remercîments, ne me parlez plus de reconnaissance, c'est moi qui vous en dois; quand vous me donnez une occasion de vous rendre service, c'est une marque de confiance que vous m'accordez, et c'est la seule faveur à laquelle je prétends.

LETTRE CLXXXVIII.

Dimanche 8 mai, à 2 heures.

Je n'attends point l'arrivée du facteur pour vous écrire : quand je ne devrais point recevoir de vos nouvelles, je ne pense pas devoir ne vous pas mander des nôtres. Celles qui nous occupent aujourd'hui sont, à bien des égards, généralement intéressantes. Vous avez su que la petite-vérole du roi se déclara entre onze heures et minuit, le vendredi 30. Les premiers jours il eut beaucoup d'assoupissement, tous les remèdes ont eu de bons effets; les vésica-

toires surtout. Les médecins qui le traitent sont Bordeux, Lorri, le Monnier, Lassonne; il y en a encore plusieurs autres qui le voient, ainsi que ses chirurgiens, la Martinière, et Andouillé. Le mardi au soir, 4 de la maladie, il demanda madame du Barry; il eut avec elle une courte conversation, et le lendemain elle partit à quatre heures pour Ruel, avec la maîtresse de la maison (1), la vicomtesse sa nièce, et mademoiselle du Barry sa belle-sœur; j'allai ce jour-là souper à Versailles; je rendis une visite à la maréchale (*de Mirepoix*); je me trouvai un peu mal après souper, non pour la fatigue du voyage, mais pour avoir bu ou mangé quelque chose qui me fit mal; ce ne fut rien, je partis à minuit avec l'Idole, qui m'avait voiturée; elle est plus sublime que jamais. Depuis ce jour, la maladie a suivi doucement et lentement son cours. Hier samedi, qui était le 8, il a demandé et reçu les sacrements à sept heures du matin. Ne sentant pas la force de parler lui-même, il chargea son grand aumônier qui l'avait administré, de parler pour lui, lequel dit à l'assemblée : « Messieurs, le » roi m'ordonne de vous dire (ne pouvant

(1) La duchesse d'Aiguillon.

» parler lui-même), qu'il se repent de ses pé-
» chés, et que, s'il a scandalisé son peuple, il
» en est bien fâché ; qu'il est dans la ferme
» résolution de rentrer dans les voies de sa
» jeunesse, et d'employer tout ce qui lui reste
» de vie à défendre la religion. »

Voici le dernier bulletin.

Du 8, à huit heures du matin.

« Le redoublement a commencé plus tard hier au soir, et a augmenté par degrés pendant la nuit ; sa marche a été modérée, et sa majesté a bien dormi jusqu'à cinq heures et demie, auquel temps le pouls s'est fort élevé, la chaleur a augmenté, et il est survenu quelques moments de délire. Ces accidents ont diminué à la suite de quelque effort pour vomir, et des mouvements d'entrailles ; la suppuration ne paraît point avoir été ralentie ; les vésicatoires vont bien. »

Je ne rendis, le mercredi, à la maréchale, qu'une très-courte visite ; je soupai chez M. de Beauvau ; je reçois de lui journellement toutes sortes de marques d'amitié et d'attention.

A trois heures et demie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du

1^er^ mai; je dirai tantôt à Pontdeveyle l'intérêt que vous prenez à lui.

Je vous remercie de nouveau de celui que vous prenez à mon amusement; je n'ai jamais été dans la disposition de me mettre dans un couvent; mais je sens que cette disposition conviendrait fort à mon âge et à mon état, et je suis fâchée que mon goût m'en éloigne.

Je ne comprends pas bien le parti que vous pouvez tirer de ces quatre lunes dont les habitants ont quatre paires d'yeux (2). Mon imagination n'est point assez exaltée pour s'amuser

---

(2) Ceci a rapport au passage suivant de la lettre de M. Walpole : « L'Histoire naturelle de Pline m'amuse » beaucoup. Je n'en avais jamais lu que des morceaux, » à cause de l'obligation de fouiller un dictionnaire. Il » parle de tout, et au moins n'ennuie point. Le traduc- » teur est bien commentateur. Pline m'a suggéré une idée » bien folle, dont je veux vous faire part, faute d'autre » matière. Vous savez, n'est-ce pas, que Jupiter planète » a quatre satellites ou lunes? Eh bien, je me figure un » berger qui, dans une pastorale, parle de ces quatre » lunes-là. Je vais plus loin : je me suis imaginé que, dans » ce monde-là, tout est dans une proportion quadruple; » par conséquent, qu'une belle femme a quatre paires » d'yeux, et ainsi du reste. Vous voyez qu'un tel sys- » tème fournit plus que les pygmées et les géants de » Gulliver. »

ni s'occuper des idées extravagantes, subtiles et sublimes; je suis toujours terre à terre, et je n'ai d'esprit que par le sentiment. J'entends par sentiment ce que mes sens me font sentir et connaître; ma tête, mon âme, mon esprit, ne vont point par delà.

Je crois ma correspondance avec Voltaire absolument finie; je n'aime point à écrire, et moins j'ai de choses à faire, moins j'ai de pensées, et plus de paresse. On a grand tort de juger des autres par soi-même, il n'y a presque personne qui se ressemble, chacun en naissant a apporté sa façon d'être; les réflexions, l'expérience ne changent point le caractère, elles font qu'on s'afflige de n'en avoir pas reçu un plus heureux; on le combat, on croit même dans quelque occasion l'avoir vaincu, mais on est bientôt détrompé. Je ne croirai jamais, quoi que vous en puissiez dire, que les chimères, les rêveries puissent véritablement amuser. Si c'est votre façon d'être, j'avoue que je n'ai aucun rapport avec vous sur cela; le merveilleux est mon antipode, j'y préférerais le plat. Il y a un livre qui a pour titre le *Maintenoniana*, c'est un recueil de tout ce qu'on a dit de madame de Maintenon, on n'est point fâché de se le rappeler. Cette femme avait beaucoup

d'esprit, beaucoup de jugement et de caractère ; elle pouvait bien n'être pas aimable, elle avait peu ou point de sensibilité ; je m'étonne qu'elle fût sujette à l'ennui.

A 8 heures du soir.

Les uns disent que cela va beaucoup mieux, et les autres beaucoup plus mal.

LETTRE CLXXXIX.

Mercredi 11 mai 1774.

Voila bien des nouvelles. Le roi mourut hier à trois heures après midi. Le roi son successeur, ses deux frères et leurs femmes, partirent à six heures pour Choisy ; ils occupent le grand château, et les trois Mesdames qui n'ont point quitté le feu roi, sont établies dans le petit. Tous ceux qui auront à parler au roi s'adresseront à la reine, jusqu'à ce que l'époque soit donnée par le roi qu'on puisse lui parler à lui-même ; il est déjà décidé que pour les ministres, il les verra au bout des neuf jours. M. de Beauvau, qui est de quartier, est à Paris ; il a remis son bâton à M. de Tingri, et il le reprendra quand le roi aura signifié le jour qu'il reverra ceux qui entraient dans la chambre

de son grand-père. Vous pouvez juger combien de conjectures, de spéculations! Pour moi, je n'en fais point; après avoir pleuré le défunt roi, je ressens tant soit peu de joie de l'espérance (qui ne peut être mal fondée) de revoir incessamment les exilés (1). J'ai encore un plaisir peut-être plus grand; M. de Beauvau, l'homme du monde le plus estimable et le plus digne d'être aimé, immédiatement après la mort du roi, monta chez sa sœur, la maréchale (2), et, l'embrassant, lui dit : Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais. La pauvre maréchale avait besoin de cette consolation.

J'aurais eu hier au soir à souper les Beauvau, si je n'avais pas été engagée chez les Necker à Saint-Ouen; je les aurai ce soir. J'ai écrit ce matin à la maréchale pour lui proposer d'y venir; elle n'a point fait réponse par écrit, et a fait dire verbalement qu'elle y viendrait : je n'ai pas d'autres sûretés. C'est pour moi une

---

(1) Le duc et la duchesse de Choiseul.

(2) La maréchale de Mirepoix, qui s'était trouvée constamment dans la société de madame du Barry, et qui s'était, à ce sujet, brouillée avec son frère et sa belle-sœur, le prince et la princesse de Beauvau.

grande joie que cette réconciliation ; hier, quand je l'appris, j'en eus une si grande émotion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Cette façon d'être est bien ridicule, c'est un grand travers à quelqu'un de mon âge, mais qu'y puis-je faire ? d'ailleurs tous mes amis me la passent, et ne se scandalisent pas de ma sensibilité.

Je continuerai ma gazette. On dit que le roi sera porté demain à Saint-Denis ; je ne sais pas quelle cérémonie on fera. Je vous manderai tout cela.

On dit que la dame (3) est encore à Ruel ; on ne sait où elle ira. Notre bon Schouwaloff l'appelle toujours madame *Barbari*.

Adieu, jusqu'à dimanche.

LETTRE CXC.

Dimanche 15 mai, à deux heures.

Je n'attends pas le facteur, et je reprends la suite des nouvelles. Mercredi, madame la princesse de Conti alla à Choisy, et demanda au roi le retour de son fils ; la réponse du roi, qui était alors avec la reine, fut que, par respect pour la mémoire du feu roi, il ne devait point

(3) Madame du Barry.

changer précipitamment ce qu'il avait décidé. Sur cela madame la princesse de Conti répliqua qu'il était d'un bon roi d'examiner les motifs qui avaient décidé son fils au parti auquel il s'était décidé, et sur ce point le roi répliqua qu'il ne manquerait pas de faire cet examen. Alors, la princesse proposa d'expliquer lesdits motifs; et, comme la reine offrit de se retirer, madame de Conti ajouta qu'elle craindrait d'être importune au roi dans le moment actuel, qu'elle ne voulait point abuser de ses bontés, et s'en alla : et moi j'ajoute qu'elle fit très-bien. Cette conversation éloigne un peu mes espérances ; je crains que le retour de mes amis ne soit pas prochain.

Jeudi, le roi accorda les grandes entrées à ses douze menins, grâce très-singulière ; il n'y avait, sous le feu roi, que celles qu'on avait par ses charges.

L'évêque de Chartres (1) fut nommé grand-aumônier de la reine; c'est le frère du duc de Fleury. L'évêque de Nanci, abbé de Sabran, premier aumônier de la reine. Lieutaud, premier médecin du roi ; Lassonne en survivance.

---

(1) Neveu du cardinal de Fleury, et oncle du duc de Fleury, qui épousa la fille du comte de Coigny.

M. de Paulmy (2), chancelier de la reine. Ordre à tous les du Barry (3) de ne se point présenter à la cour. Lettre de cachet pour enfermer le grand du Barry à Vincennes, et le

---

(2) Le marquis de Paulmy était fils de M. d'Argenson le ministre, et avait été lui-même, pendant quelque temps, ministre de la guerre durant le dernier règne.

(3) La famille du Barry était originaire de Toulouse, et sans aucune distinction. Dans le temps de son élévation à la cour de Louis XV, elle se composa de trois frères et de deux sœurs. Le caractère de l'aîné des frères était suffisamment désigné par le surnom de *Roué* qu'on lui avait donné, ou par celui de *grand du Barry*, sous lequel madame du Deffand en parle ici. Une fille, née dans la plus basse classe de la société, et élevée dans la plus vile débauche, connue seulement par le nom de mademoiselle l'*Ange*, que lui valut sa beauté, après avoir été la maîtresse de du Barry, devint celle de Louis XV. Lorsque, par suite de l'influence qu'elle ne tarda pas d'avoir sur l'esprit faible du roi, elle dut être mariée pour être présentée publiquement à la cour, le *Roué* produisit son frère cadet, Guillaume du Barry, qui voulut bien prostituer, par cette infâme alliance, son nom et sa famille. Le troisième frère épousa, après la faveur de sa famille à la cour, une fille du comte de Fumel, et prit le nom de comte d'Argicour. Les deux sœurs ne se marièrent point. Le *Roué* produisit aussi un fils, le vicomte Alphonse du Barry, qui épousa la belle demoiselle Tournon, et fut ensuite tué, à Bath, dans un duel qu'il eut avec le comte Rice.

conduire ensuite à la citadelle de Perpignan; mais il s'est évadé, et sera peut-être à Londres plus tôt que cette lettre. Je ne me souviens plus si dans ma dernière je vous ai mandé que madame du Barry, le mercredi, avait eu ordre de se rendre au couvent du Pont aux Dames, avec défense d'y voir personne; depuis cela on lui a permis de voir ses belles-sœurs et nièces. Mais voici la plus grande nouvelle de toutes. Jeudi au soir M. de la Vrillière (4) fut porter à M. de Maurepas (5) cette lettre du roi :

« Dans la juste douleur qui m'accable, et » que je partage avec tout le royaume, j'ai de » grands devoirs à remplir; je suis roi, ce » nom renferme bien des obligations; mais je » n'ai que vingt ans, et je n'ai pas les connais- » sances qui me sont nécessaires; je ne puis

(4) Le duc de la Vrillière, ministre de Paris et de la maison du roi.

(5) Le comte de Maurepas avait été ministre de la marine durant le dernier règne, et avait été disgracié par les intrigues de madame de Pompadour, alors maitresse en titre, dont il s'était, en dernier lieu, attiré l'indignation pour avoir chanté, à un souper, des couplets composés par M. de Pontdeveyle, dont il a été parlé souvent dans ces lettres.

» pas travailler avec les ministres, tous ayant » vu le roi pendant sa maladie; la certitude » que j'ai de votre probité et de votre profonde » connaissance des affaires, m'engage à vous » prier de m'aider de vos conseils; venez donc » le plus tôt qu'il vous sera possible. »

Le lendemain matin, vendredi, M. de Maurepas arriva à Choisy, eut une audience de cinq quarts d'heure, fut très-bien reçu de la reine, et très-fêté de Mesdames; il revint coucher à Paris; il est retourné ce matin à Choisy, et madame de Maurepas (6) revint vendredi de Pontchartrain. Si j'apprends quelque chose de plus, je l'ajouterai. Voilà le facteur qui arrive, il m'apporte une lettre; je l'ouvre avec quelque crainte.

J'ai eu tort d'avoir peur; votre lettre est très-bien; vous avez très-bien jugé; le 11 était le jour le plus critique; il a été en effet celui de la mort.

Je doute que le Beaumarchais vous fasse autant de plaisir à voir, qu'il vous en a fait à le lire; avant ses Mémoires il passait pour un homme de mauvaise compagnie.

---

(6) Madame de Maurepas était sœur du duc de la Vrillière.

Vous trouverez dans la Rivalité (7) des endroits fort agréables, fort intéressants et même assez beaux, mais il y a bien des inutilités ennuyeuses. Les Voyages de Montaigne paraissent: le discours préliminaire m'a plu, mais je crois que les Voyages, dont je n'ai lu que cinquante pages, n'étaient pas dignes d'être donnés au public (8).

Je crois vous avoir mandé que je devais donner à souper le mercredi à mesdames de Beauvau et de Mirepoix; cela a été fait, et ce souper pourrait faire une scène de la comédie de Dufreny, *la Réconciliation Normande*, excepté cependant la fausseté : la froideur fut extrême. Le prince va demain au Port-à-l'Anglais dîner chez sa sœur; si je me porte assez bien, je serai de la partie.

Pontdeveyle, quoique guéri, ne sort point encore; sa faiblesse est extrême.

---

(7) *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard.

(8) Peu des lecteurs qui ont quelque connaissance de l'Italie, seront du sentiment de madame du Deffand sur ce récit intéressant et détaillé des mœurs et des usages du milieu du seizième siècle, et particulièrement des intrigues et du faste de la cour de Rome, dans ces temps de la grandeur des papes.

J'ai reçu hier des nouvelles de la grand'-maman; je ne crois pas que, quand on leur accorderait leur rappel, elle en profitât pour revenir avant cet hiver, ce qui me contrariera beaucoup.

J'oubliais, parmi mes nouvelles, de vous dire que le contrôleur général, ainsi que tous les autres ministres, ira jeudi à Choisy, qu'il portera un mémoire de projet de retranchement pour soixante-sept millions.

On ne doute point que la Bellissima (9) ne se retire incessamment. La comtesse de Gramont, qui était exilée de la cour (10), a été rappelée; elle exerce actuellement sa charge de dame du palais.

Madame de Luxembourg n'est point encore de retour de Chanteloup, je l'attends avec impatience.

Le roi doit aller à Versailles passer quatre jours, pour recevoir tous les compliments; il habitera dans son logement de dauphin. De là il ira à Compiègne, où il restera trois mois; ensuite il ira à Marly, et puis à Choisy, d'où

(9) Madame de Forcalquier.

(10) La mère du duc de Gramont. On a parlé dans ces lettres de son exil de la cour, à cause de quelque inattention qu'elle s'était permise envers madame du Barry.

il partira pour Fontainebleau ; on dit qu'il en reviendra vers la fin de novembre.

S'il y a quelque chose de nouveau d'ici à mercredi, je vous le manderai.

LETTRE CXCI.

Paris, 29 mai 1774.

Il serait fort heureux que les lettres fussent ouvertes à la poste comme vous paraissez le croire, votre dernière me procurerait des biens infinis. Mais je ne pense pas que Louis XVI puisse jamais savoir que j'existe, et je n'ai pas l'ambition qu'il l'apprenne. On ne parle point du retour de mes amis, voilà tout ce qui m'intéresse. Je ne cherche point de protecteurs à la cour ; il n'y a nulle apparence que M. de Toulouse y ait une place. Madame de Forcalquier n'a point quitté. Le mari de madame du Barry est le frère de celui qu'on appelle le grand du Barry, et il s'appelle Guillaume. Le vicomte est le fils du grand du Barry. Voilà tout ce que vous me paraissez curieux de savoir. Je souhaite que vous ayez beaucoup de plaisir à votre campagne.

Quand vous prendrez la peine de m'écrire, ne vous gênez point à faire une lettre osten-

sible; elles sont inutiles pour ma fortune et mon bonheur, et elles me font médiocrement de plaisir.

On ne sait point encore le temps du sacre du roi. La reine n'est point encore couronnée; aucune dame n'est admise à cette cérémonie. J'ai un livre qui contient soixante-quatorze estampes de toutes les cérémonies du sacre de Louis XV, avec le nom et la description des habits de tous ceux qui y représentaient, et qui y avaient des fonctions. Ce livre est extrêmement grand; je doute que milady Marie Coke (1) veuille s'en charger. Si vous avez quelque autre occasion, mandez-le-moi, je vous l'enverrai en avancement d'hoirie.

Le roi ni les princes ne se feront point inoculer; il est des préventions impossibles à détruire.

J'espère que vous n'aurez point la goutte.

Je vous félicite du calme dont vous jouissez. C'est un bel exemple pour qui a vingt ans plus que vous.

---

(1) La plus jeune fille du premier duc John d'Argyle, et veuve de lord Coke, fils aîné du feu comte Leicester.

LETTRE CXCII.

Paris, dimanche 5 juin 1774.

Vous me divertissez par le soin continuel que vous prenez de m'assurer que vous êtes incorrigible ; croiriez-vous encore que j'aye le dessein de vous corriger? Oh ! non, c'est un projet tout-à-fait abandonné ; vous êtes fort bien comme vous êtes, et j'en suis fort contente.

J'ai déjà trouvé quelque agrément dans la réconciliation des deux belles-sœurs (1); et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est la satisfaction qu'en reçoit le prince. Ce prince est véritablement mon ami ; ses attentions sont suivies ; ce qui me surprend, c'est qu'elles ont l'apparence du goût et de l'amitié ; je suis et je serai toute ma vie plus sensible qu'il ne faudrait l'être ; c'est peut-être un effet d'amour-propre : mais il faut vous dire des nouvelles.

M. d'Aiguillon donna sa démission jeudi au soir ; il n'est point encore remplacé : on a

(1) La princesse de Beauvau, et la maréchale de Mirepoix.

donné, en attendant, à M. Bertin le portefeuille des affaires étrangères. La Bellissima a donné sa démission le même jour que M. d'Aiguillon ; elle est remplacée par la duchesse de Quintin. Les trois princesses sont guéries, le roi ne les verra qu'à Compiègne. Il reçoit aujourd'hui, à la Meute, la députation du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des monnoies et de l'académie. Il va demain à Versailles pour faire lever le scellé du feu roi ; la reine lui donnera à dîner au Petit-Trianon, qui lui appartient. Les jours suivants il recevra tout le monde, les femmes seront en grand habit, et le 13 il partira de la Meute pour se rendre à Compiègne, où il restera jusqu'à la fin du mois d'août ; j'espère que, pendant ce séjour, il sera question du rappel de mes amis.

LETTRE CXCIII.

Lundi 6 juin, à six heures du matin.

Quelque peu curieux que vous soyez de nos nouvelles, j'imagine que vous aimez mieux qu'on vous mande celles du jour, que celles qui auraient une semaine d'ancienneté. Je vous dirai donc que le roi nomma hier au soir le

chevalier du Muy, secrétaire d'état de la guerre, et M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères; vous savez qu'il est notre ambassadeur à Stockholm, et, en attendant son retour, M. Bertin a le porte-feuille. Voici les réponses du roi et de la reine au parlement :

Le Roi.

Je reçois avec plaisir les respects de mon parlement; qu'il continue de remplir ses fonctions avec zèle et intégrité, il peut compter sur ma protection et ma bienveillance.

La Reine.

Vous travaillez pour l'autorité du roi et pour la fortune et l'intérêt de ses sujets; vous devez compter sur mes sentiments toujours.

Je crois vous avoir mandé que M. de Beauvau a obtenu pour le prince de Poix, son gendre, la survivance de sa charge de capitaine des gardes; il n'a que vingt et un ans. Votre comparaison des Anglais aux chats est très-juste, excepté que les chats ne se glorifient pas d'être chats; je n'ai pas besoin de

M. de Buffon pour connaître leur caractère, et savoir qu'ils ont des griffes (1), je sais la différence qu'il y a d'eux aux petits chiens, je compte pour toujours m'en tenir à ceux-ci ; j'en ai un charmant, et ce n'est point une parabole.

Dimanche 19 juin.

M. de Choiseul vint à Paris dimanche passé, et fut fort bien reçu à la cour, où il fut le lundi à dix heures du matin. Il dîna chez madame du Châtelet, soupa chez madame de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup ; il n'a pas eu le temps de me voir ; son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre.

Le roi et ses frères sont établis à Marly depuis vendredi. Ils furent tous inoculés hier à neuf heures du matin.

---

(1) M. Walpole avait dit : « Je ne sais si on peut faire » d'un Français tout ce qu'on veut, mais je sais très-bien » qu'on peut arriver à changer le naturel d'un chat aussi » facilement que celui d'un Anglais. Soyez-donc sûre que » d'un chat vous ne ferez jamais un chien. Demandez à » Buffon : il vous dira que, si vous contrariez un chat, il » s'enfuira ; que d'autres vous égratigneront ; que c'est la » plus mauvaise espèce, quoique peut-être pas la plus » incorrigible. »

LETTRE CXCIV.

Dimanche 26 juin 1774.

Je vais répondre à toutes vos questions ; il y en a une, dans vos lettres précédentes, à laquelle je n'ai pas répondu. Madame de Quintin est la fille du duc de Lorge, et femme du fils de la marquise de Durfort, l'amie de la grand'-maman. Elle s'appelait la comtesse de Lorge, et on la titra l'année passée quand elle partit avec madame de Forcalquier pour aller recevoir madame la comtesse d'Artois.

Les inoculés vont fort bien ; l'éruption commença hier.

Je vous ai rendu compte du voyage de M. de Choiseul ici, je n'ai pas eu lieu d'en être contente ; je le suis infiniment de la grand'maman, ainsi que du grand abbé.

M. d'Aiguillon est encore ici, il partira pour Veret quand l'effet de l'inoculation sera passé ; il garde sa charge de capitaine de Chevau-légers. Tous les ministres sont établis à Versailles, d'où ils viennent travailler avec le roi ; il n'y a que M. de Maurepas qui soit logé à Marly, et cela ne *signifie* rien ; il n'y a rien de *signifiant* jusqu'à ce moment-ci, chacun a sa

brigue et sa cabale ; il n'y a que l'almanach de Liége qui puisse nous dire ce qui arrivera. Avez-vous su la prédiction qu'il y avait dans cet almanach pour le mois d'avril ?

M. le prince de Conti n'a point vu le roi : sa réconciliation tient à des affaires générales auxquelles on travaille, et qui ne sont pas faciles à arranger ; il se porte bien. L'Idole et sa belle-fille sont établies dans une maison qu'elles ont à Auteuil ; madame de Lauzun va s'y faire inoculer, quoiqu'elle l'ait déjà été, mais ça été par Gatti, et c'est compté pour rien.

Je vous ai adressé une lettre pour M. de Richmond (1); celle que j'ai reçue de lui est parfaitement bien, et, en vérité, dans le goût de celle de Pline, qui est ma lecture du moment : ne m'en avez-vous pas dit, il y a quelque temps, beaucoup de bien (2)? il y a beaucoup à en

---

(1) Le feu duc de Richmond.

(2) M. Walpole dit dans sa réponse : « C'était l'histoire » de Pline l'oncle que je vous ai dit qui m'amusait, mais » médiocrement. Pardonnez si je n'aime pas les lettres du » neveu ; elles me paraissent plates, apprêtées, et ne con- » tiennent ni anecdotes, ni nouvelles, ce qui m'amuse uni- » quement : n'excusez pas les vôtres, surtout quand elles » sont longues. »

dire, j'en suis charmée, c'est dommage qu'il y en ait si peu. Nous avons une feuille périodique, qui a pour titre : *Gazette de Littérature;* il y a toujours une petite pièce de vers ; toutes les lettres que je vous écris y ressemblent. La petite pièce que vous aurez aujourd'hui est sur un de nos ministres qui tient bon.

Ministre (3) sans talent, ainsi que sans vertu,
Couvert d'ignominie autant qu'on le peut être,
Retire-toi donc ! Qu'attends-tu ?
Qu'on te jette par la fenêtre ?

LETTRE CXCV.

Paris, samedi 9 juillet 1774.

Il est bien vrai que je suis difficile; je sais bien mieux ce que je n'aime point, que ce qui me plaît.

Voilà un trait de votre lettre qui explique tout ce qui se passe entre nous. Vous ne saisissez jamais avec moi que ce que vous appelez des fautes et des torts, et ne daignez pas remarquer l'attention que j'ai à éviter ce que je sais qui peut vous déplaire. Il est vrai que j'ai envoyé Couty savoir comment vous vous

(3) Le duc de la.....

portiez, j'avais été quinze jours sans avoir de vos nouvelles; de plus, il devait venir à Paris, j'étais bien aise qu'il pût vous voir avant. C'est une faute, je l'avoue, ce n'est pas être entièrement corrigé, mais vous conviendrez que je suis en bon train.

Je viens de recevoir une lettre de Barèges, de madame de Gramont, pleine de politesse et d'amitié; elle excuse son frère, sollicite mon pardon de ce qu'il ne m'a point vue dans les vingt-quatre heures qu'il a été à Paris, enfin elle n'oublie rien de ce qui peut satisfaire ma vanité, mais tout cela m'importe fort peu: excepté les premiers mouvements d'amour-propre, on apprécie bientôt toutes ces sortes de choses à leur juste valeur.

Le petit comte de Broglio arriva jeudi dernier (1); il soupa chez moi le soir avec sa femme, sa belle-sœur, mesdames de Mirepoix et de Beauvau, les archevêques de Toulouse et d'Aix. Son retour me fait plaisir; ce n'est pas que je l'aime, mais il est gai, il a de la grâce, et m'amuse.

Je ne crois point vous avoir envoyé les vers

---

(1) De son exil à sa terre de Ruffec, dont il a été déjà parlé dans ces lettres.

de La Harpe. Ceux que je vous ai envoyés sont d'un M. de Pezay (2), et c'est ce qu'il a fait de plus joli. Ce trait,

Notre jeune Titus aime qu'on parle en prose :
Il prise plus, dit-on, un épi qu'une rose :
Tant pis pour nos bosquets, tant mieux pour nos moissons.

ce trait, dis-je, a paru joli à tout le monde, j'ai dû être très-contente des quatre derniers vers ; mais apparemment ce qui est agréable dans une nation ne l'est pas dans une autre.

Vous aurez appris la mort de madame de Valentinois (3) ; vous ne vous souciez guère de savoir son testament ; cependant, comme elle avait plus de quarante mille écus de rente à disposer, il a excité la curiosité de tout le monde. Elle fait la duchesse de Fitzjames sa légataire universelle, et substitue le tout au marquis de Fitzjames et à ses enfants. La marquise de Fitzjames est fille de M. de Thiars, qui était son ancien et meilleur ami ; elle laisse à celui-ci un diamant de cent mille francs ; sa jolie maison de Passy à M. de Stainville ; vingt

(2) Dans une lettre qu'on ne publie point.

(3) La comtesse de Valentinois, née Saint-Simon, mariée au frère cadet du prince de Monaco.

mille francs à madame de Caumont ; autant à madame de Cambis, qui ne l'avait pas vue depuis six ans, mais qui, avant ce temps-là, avait été son amie. Le testament est de l'année 68. Elle laisse dix mille livres de rente viagère à Boudot, procureur ; six mille à son notaire. Les legs et les dettes montent à trois cent et tant de mille francs en argent comptant, et vingt-sept ou vingt-huit mille francs de rentes viagères.

Dimanche.

J'irai demain à Roissy pour la seconde fois depuis que les Caraman y sont ; c'est notre bon ami M. Schouwaloff qui m'y menera. Je le trouve un peu ennuyeux ; il n'a nulle inflexion dans la parole, nul mouvement dans l'âme, ce qu'il dit est une lecture sans ponctuation.

Il faut vous conter une petite histoire qui ne vous déplaira pas. Un jeune homme, ayant acheté une charge de conseiller au parlement, y prit sa place un jour qu'on y devait juger une cause. L'usage, à ce qu'on dit, est que le dernier reçu opine le premier. Quand on en vint à prendre les voix, le jeune homme ne disait mot. Le premier président lui dit : Eh bien ! Monsieur, qu'opinez-vous ? *Moi, Monsieur, je ne qu'opine point ; c'est à ces Messieurs à*

qu'opiner ; quand ils auront qu'opiné, je qu'opinerai après eux.

Vous ne voulez donc pas me répondre sur les estampes du sacre de Louis XV ? Le proverbe est, *qui ne dit mot consent ;* ainsi, si je trouve une occasion de vous les faire tenir, vous les recevrez.

J'ai donné dans un grand panneau, en pensant que c'étaient les lettres de Pline le jeune qui vous plaisaient ; j'en étais étonnée, elles ne sont pas absolument de mon goût, mais je croyais avoir tort ; j'y ai trouvé plusieurs belles pensées que j'ai même crayonnées ; enfin, je soumettais mon goût au vôtre, et, dans cette idée, je leur ai donné des louanges. Je vois que vous n'en donnez point à l'édit (4) que je vous ai envoyé ; pourquoi ne me pas dire naturellement que le style ne vous en plaît pas ? Pourquoi me ménager sur ces sortes de choses ? vous me rompez en visière sur tant d'autres ! croyez-moi, ne vous contraignez sur rien, votre vérité est ce qui me plaît le plus en vous, et qui vous distingue le plus de tous les autres hommes.

---

(4) *Edit du Roi, portant remise du droit de joyeux avénement, etc., etc.* C'est le premier édit de Louis XVI, daté de la Meute, mai 1774.

Il ne paraît plus rien de nouveau, que des épigrammes assez drôles, mais qui ne peuvent s'envoyer.

L'ami Pontdeveyle se rétablit tout doucement ; je n'ai point de meilleur ami ni de plus contrariant ; le pauvre homme ne peut consentir à vieillir, il a tous les goûts de la jeunesse. Les spectacles, les grands soupers sont nécessaires à son bonheur ; mais ses jambes, sa poitrine et son estomac n'y sont pas d'accord.

La cour partira entre le 29 et le 1er du mois d'août pour Compiègne, où elle séjournera jusqu'au 1er septembre.

M. de Vergennes arrivera le 20 ou le 22 de ce mois. D'ici à dimanche il y aura peut-être plusieurs nouvelles, mais je ne saurais croire qu'elles vous amusent ; cependant j'en remplirai mes lettres tant que je pourrai. Je voudrais trouver ces mots dans une des vôtres : *Je suis content de vous.*

LETTRE CXCVI.

Paris, dimanche 17 juillet 1774.

Je suis bien dans la disposition de vous donner encore aujourd'hui un bon exemple. J'ai mal aux entrailles, des inquiétudes dans les jambes, et un petit chien qui me fait enrager; joignez à cela pas un nom propre à vous nommer, à moins que ce ne soit en forme de litanie.

S'il est vrai que mon exemple vous communique mes dispositions, voilà un rapport que j'ai avec vous, malgré votre prétention qu'il n'y en a point entre nous. J'aime les noms propres aussi, je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherches, sans réflexions; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire; enfin je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et, pardessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il? dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.

Oui, je suis bien aise du retour du petit

comte ; mais il a tant d'affaires, que je ne jouis point de lui. Il ira le mois prochain à Compiègne, et, le mois d'après, il retournera à son vilain château, dont il ne reviendra qu'après Noël ; alors la grand'maman sera ici. Cette idée me cause une petite émotion, je crois que j'aurai du plaisir à la revoir. Je boude toujours son mari, contre lequel je ne suis nullement fâchée ; je ne l'aime pas assez pour cela, mais pour soutenir une certaine dignité, et malheureusement c'est à quoi je ne m'entends guère.

Je fais des connaissances nouvelles autant que je peux ; ce n'est pas en cela que je vous imite ; mais figurez-vous que toute lecture m'ennuie, que je ne puis faire d'autre ouvrage que d'effiler, que dans la solitude je ne puis faire que des réflexions ; à quoi me serviraient-elles en me séquestrant de la société, mon principal objet étant de m'en assurer une agréable ? Les Necker, madame de Marchais, M. d'Esterhazy, sont des gens très-aimables, qui ont l'air de faire cas de moi. Je ne néglige pas pour cela mes anciennes connaissances, mais mille circonstances produisent des séparations qu'il me convient de remplacer.

Bénissez le ciel, applaudissez-vous de vous

suffire à vous-même ; votre *vous-même* vous satisfait, et le mien m'ennuie.

LETTRE CXCVII.

Paris, 25 juillet 1774.

Je suis content. Voilà trois paroles aussi belles que rares; et moi, je suis bien aise, et c'est ce qui ne m'arrive pas souvent. Je ne crois point nos lettres aussi ostensibles que vous vous l'imaginez ; ce que vous m'écrivez dans cette idée est, je crois, en pure perte.

Il est certain que nos prémices sont d'heureux présages, mais il faut attendre. On vient de renvoyer M. de Boynes, secrétaire d'état de la marine ; sa place est donnée à M. Turgot, que je voyais tous les jours il y a quatorze ou quinze ans, mais avec qui la Lespinasse m'a brouillée, ainsi qu'avec tous les autres encyclopédistes ; il est l'ami intime de M. de Maurepas, à qui il n'est pas douteux qu'il ne doive cette place ; c'est un honnête homme.

La grande nouvelle du jour est la défense que le roi a faite à M. le duc d'Orléans, et à M. le duc de Chartres de venir à la cour, pour le refus qu'ils ont fait d'assister mercredi prochain à S.-Denis pour le catafalque de Louis XV,

où ils n'auraient pu se trouver sans rendre le salut au nouveau parlement, qu'ils ne veulent pas reconnaître. N'inférez pas de cette nouvelle qu'on est décidé à le soutenir. Si je trouve quelque occasion pour vous écrire, j'en profiterai; cela n'est pas conséquent à ce que je viens de vous dire, mais il faut des réserves à de certains égards, et ne pas s'assujettir à des louanges inutiles.

Je m'informerai des livres que vous désirez; il est vrai que je vous trouve des goûts un peu baroques, mais je vous porte bien envie. Quel bonheur de trouver son amusement dans de pareilles recherches (1) !

---

(1) Les livres que M. Walpole désirait avoir étaient : *Discours des plus mémorables faits des rois et grands seigneurs d'Angleterre;* de plus, un *Traité de la Guide, et Descriptions des principales villes et châteaux d'Angleterre,* par Jean Bernard, imprimé à Paris l'an 1579.

État de la maison des Ducs de Bourgogne, etc., imprimé dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne,* tome II. *Voyez* le premier tome de la nouvelle édition, de la Croix du Maine, page 506. « Le premier, probablement, ne se trouvera » pas; il excite ma curiosité, par égard à nos anciens » châteaux; le second pourrait me fournir des lumières » par rapport à Richard III, dont la sœur était duchesse

LETTRE CXCVIII.

Dimanche 14 août, à six heures du matin.

Vous êtes un homme extraordinaire, un grand médecin des âmes, à qui on ne peut pas dire : Médecin, guéris-toi toi-même; vous vous êtes guéri parfaitement, en vous détachant de tout; mais ne vous flattez pas de faire beaucoup de cures (1); il y a bien des malades qui trouveraient le remède pire que le mal, et qui préféreraient de conserver le bras ou la

---

» de Bourgogne, et joua un grand rôle dans ces affaires-
» là. Ne vous donnez point de peine sur ces bagatelles,
» qui ne touchent que mon amusement, dont il est très-
» permis de vous moquer. Vous savez que mes études
» sont très-baroques; je ne les défends pas. Ne suffit-il pas
» d'être sans grands chagrins, quand on peut s'occuper
» de telles fariboles? »

(1) M. Walpole avait dit : « S'il était possible de donner
» sa façon de penser, je vous conseillerais de prendre la
» mienne. Il est difficile de mener une vie plus monotone
» et insipide; cependant elle me plaît fort. Je fais un plaisir
» de négatifs. Par exemple, je suis charmé d'être en toute
» oisiveté ici, pendant que tout le monde trotte par la
» campagne, briguant les voix pour le nouveau parlement
» de l'année qui vient. Je suis encore très-heureux d'être
» déchargé des affaires de mon neveu. Non, je ne trouve pas
» qu'on peut être malheureux quand on n'a rien à faire. »

jambe où ils auraient quelquefois un rhumatisme, à se les faire couper. Vous voilà cependant en course, et dans le dessein de passer quelques jours plus agréablement que vous ne faites dans les compagnies de votre voisinage; c'est cette seconde partie de votre exemple que je prétends imiter.

En conséquence, je partirai demain pour Roissy, où je compte rester jusqu'à vendredi après souper. Je quitte Pontdeveyle avec regret; mais c'est, comme vous le voyez, pour peu de temps. Je n'aurai point à craindre les fenêtres ouvertes; je n'ai qu'à me louer des attentions qu'on veut bien avoir pour mon âge et pour mes infirmités; et, si j'étais douée d'un caractère pareil au vôtre, je serais bien éloignée d'avoir rien à désirer; mais, comme vous me l'avez souvent répété, nous ne nous ressemblons point.

Vous serez de retour quand vous recevrez cette lettre; vous aurez trouvé, en arrivant, un des livres que vous désirez, une oraison funèbre (2), et une lettre d'un théologien (3),

(2) De Louis XV, prononcée par l'abbé de Boismont à l'académie française.

(3) *Lettre d'un théologien à l'auteur des trois Siècles de la Littérature*, par Condorcet.

dont vous me direz, je vous prie, votre avis.

Vous me mandez que depuis long-temps vous n'avez passé qu'une nuit à Londres, et que vous vous y êtes désespéré; vous devez donc comprendre que l'on peut quelquefois se déplaire où l'on est, mais mal d'autrui n'est que songe. Jusqu'à présent j'ai supporté la solitude de Paris, depuis le voyage de Compiègne; elle augmentera cette semaine, parce que les gens que je vois le plus souvent vont passer cette semaine à Villers-Cotterets. Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin vont demain, ainsi que moi, à Roissy; je garderai mon carrosse, et, au premier moment que je me trouverai incommodée, je reviendrai chez moi. Si je m'y plais, j'y resterai, comme je vous l'ai dit, jusqu'à vendredi. La Sanadona est toujours à Praslin; je ne m'aperçois pas beaucoup de son absence; elle peut la faire durer jusqu'à la fin du mois, sans que cela me fâche. Je continue la lecture de l'Esprit de la Ligue; c'est le meilleur livre que nous ayons eu depuis long-temps. Je lirai après la vie de Marie de Médicis; c'est l'ouvrage d'une femme; on en dit du bien.

Nous sommes accablés de discours acadé-

miques, d'oraisons funèbres, de vers, tout cela plus mauvais l'un que l'autre.

L'évêque d'Arras est à Paris ; je lui ai dit que vous vous souveniez de lui ; il en est tout bouffi de gloire ; c'est un homme très-sage, un très-bon esprit. Nous aurons l'année prochaine l'assemblée du clergé ; l'évêque de Mirepoix en sera, ce qui me fait plaisir.

On se prépare à quelques événements pendant le Compiègne, quelques changemens dans le ministère ; il n'y a pas d'apparence que je puisse y prendre quelque intérêt ; mes parents et mes amis n'y auront, je crois, nulle part. On donna hier une tragédie nouvelle (4) ; il y eut quelques vers fort applaudis, applicables au retour des anciens magistrats, et à M. de Maurepas (5) ; sa conduite est très-sage, son étoile en fait pâlir une autre (6), et sa gloire est plus solide, quoiqu'elle soit moins brillante.

---

(4) *Adélaïde de Hongrie*, par M. Dorat.

(5) Tels que ceux-ci :

« J'enchaîne la Discorde aux pieds de la Justice,
» Et rends aux tribunaux leur auguste exercice. »

(6) Celle du duc de Choiseul.

LETTRE CXCIX.

Mercredi, 24 août 1774.

Vous êtes revenu le 18 de chez le Selwyn, et moi le 19, après souper, de chez les Caraman; vous avez été content, et moi aussi. Roissy est le séjour de la paix, de l'ordre et du bonheur (1). Un père et une mère, huit enfants qui vivent ensemble avec une union, une amitié parfaite; c'est l'âge d'or. J'aurais eu beaucoup de regrets de les quitter, sans la manie que j'ai de désirer toujours de m'éveiller chez moi; je ne me déplais point dans la journée de n'y être pas, mais la nuit et la matinée je regrette ma cellule. Nous avions pour toute compagnie madame de Mirepoix, madame de Boisgelin, le bon Schouwaloff, et un M. de la Salle; je ne me suis pas promenée un moment,

(1) Roissy était une maison de plaisance à cinq lieues de Paris, appartenant au comte de Caraman, qui jouissait d'une grande fortune, étant un des principaux propriétaires du canal de Languedoc, dont son grand-père, M. Riquet, avait conçu et exécuté le plan. Le comte de Caraman épousa la sœur aînée du prince de Chimay.

les fenêtres n'ont point été ouvertes; on n'a joué qu'une partie de wisk pendant les cinq jours que j'y ai été. L'Idole y a couché une nuit. Il se pourrait que j'y retournasse au mois de septembre; mais je désirerais bien d'en être empêchée.

Je soupai hier chez la maréchale de Luxembourg, en petite compagnie, c'est-à-dire, avec douze personnes, deux desquelles étaient M. le duc d'Orléans et madame de Montesson; il fut fort question des bottines (2), le prince et sa dame me traitèrent au mieux. Je donne ce soir à souper aux Fitzroy (3), et je souperai avec eux vendredi chez madame de Marchais, dont les empressements et les soins ne font qu'augmenter chaque jour.

Le pauvre Pontdeveyle dépérit à vue d'œil; il est actuellement comme était le président les derniers mois de sa vie, mais il ne peut consentir à se conduire selon son état; c'est une belle leçon pour moi. Je vois qu'il est à charge

---

(2) Bottines dont M. Walpole se servait alors pour la goutte, et qu'il avait envoyées à Paris sur la demande du duc d'Orléans.

(3) Le premier lord Southampton et son épouse, qui se trouvaient alors pour la seconde fois à Paris.

à tout le monde, et il ne s'en aperçoit pas ; il compte aller à l'Isle-Adam le mois prochain. La Sanadona vient d'arriver, il y a un moment; son séjour à Praslin a été de plus de trois semaines, je ne me suis pas aperçue de son absence, et je suis bien aise de son retour. N'est-ce pas comme cela qu'il faut être?

Le baron de Breteuil va ambassadeur à Vienne; M. d'Usson (4), à Stockholm; celui qui succède à Naples n'est point encore nommé; on croit que ce sera le duc de la Vauguyon.

A neuf heures du soir.

M. l'abbé Terray est exilé ; M. Turgot a les finances, mais cette seconde nouvelle mérite confirmation.

P. S. Ne débitez point ces nouvelles; en finissant de les écrire, j'apprends qu'elles ne sont point certaines.

Choses nouvelles et très-certaines.

M. Terray est exilé à la Motte; M. Turgot a les finances; M. de Sartine, la marine ; la

(4) Frère du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur à la Haye.

police n'est point donnée; M. le chancelier est exilé pour trois jours à Bruyère, au bout desquels trois jours il a ordre d'aller dans une de ses terres beaucoup plus éloignée. M. de Miroménil, ci-devant premier président de Rouen, est garde des sceaux et vice-chancelier.

LETTRE CC.

Paris, dimanche 4 septembre 1774.

Je ne m'attendais pas à la lettre que je reçois dans ce moment; elle me tire de l'incertitude où j'étais, si je vous écrirais aujourd'hui, ou mercredi. Il me semblait que je devais vous faire part de mon chagrin, et puis je me demandais pourquoi cette nécessité : comme je suis contente de votre lettre, elle me décide.

J'ai appris ce matin à mon réveil la mort de mon pauvre ami : je l'avais quitté hier à huit heures du soir, je l'avais trouvé très-mal, mais je croyais qu'il durerait encore quelques jours, il y en avait quatre ou cinq qu'il ne pouvait, pour ainsi dire, plus parler; il avait cependant toute sa tête. Je fais une très-grande perte; une connaissance de cinquante-cinq ans, qui était devenue une liaison intime, est irréparable. Qu'est-ce que sont celles qu'on forme à mon

âge? Mais il est inutile de se plaindre, il faut savoir supporter toutes les situations où l'on se trouve, et se dire que l'on pourrait être encore plus malheureux. J'en ai la preuve par l'espérance que vous me donnez de vous voir l'année prochaine. Vous avez raison de croire que je ne voudrais pas que vous vous exposassiez au plus petit inconvénient pour moi; je ne me suis jamais flattée de vous voir cette année, c'est beaucoup de n'en pas perdre l'espérance pour toujours.

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'étais étonnée du silence du petit Craufurd; j'en reçois une lettre très-obligeante, j'y répondrai incessamment; dites-lui, si vous le voyez, que pour aujourd'hui cela ne m'est pas possible; je ne puis parler à d'autres qu'à vous, et je ne puis parler long-temps.

Dimanche 11, à 9 heures du matin.

J'ai pris le parti de prévenir l'arrivée du facteur pour vous écrire, pour plusieurs raisons; d'abord parce que mon instinct m'y a portée, et puis parce que peut-être m'endormirai-je et me réveillerai-je fort tard. Je vais au Port-à-l'Anglais à cinq heures; madame de Mirepoix s'y est établie avec madame de Bouflers, pour

la consoler de la perte qu'elle a faite du marquis de Bouflers (1) son fils, qui est mort à Chanteloup, d'une fièvre maligne, le 5 de ce mois : devant donc partir à cinq heures, et le facteur arrivant quelquefois fort tard, je n'aurais pas eu le temps de vous rien dire.

La mort de M. de Bouflers a causé la plus grande affliction à M. et madame de Choiseul; M. de Choiseul a la fièvre tierce, la maladie de M. de Bouflers avait commencé par là, accompagnée à la vérité d'accidents que n'a point M. de Choiseul; j'en reçois tous les jours des bulletins. On les presse de changer d'air, ce que j'espère qu'ils feront dès qu'ils seront en état de voyager : ils iront vraisemblablement à la maison de campagne de l'évêque d'Orléans, qui est à vingt-six lieues de Chanteloup. Je crains que la grand'maman ne succombe à son inquiétude et à sa douleur, malheur que je ne saurais envisager sans frémir. Ses vertus m'assurent de son amitié; c'en est une que la reconnaissance, et elle sait qu'elle m'en doit. Je m'aperçois bien de la perte de Pontdeveyle,

(1) Frère aîné du chevalier de Bouflers. Il n'était connu que par une minutieuse attention aux petits détails de la discipline militaire.

et je ne le remplacerai pas. J'envie bien votre bonheur, vous n'êtes jamais mieux que lorsque vous êtes seul avec vous-même. Si vous pouviez me communiquer cette faculté, je n'aurais jamais eu tant d'obligations à personne.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est la joie immodérée que le public a fait paraître du renvoi du chancelier et de l'abbé Terray : on a fait leurs effigies, on les a brûlés, roués, pendus ; la police a été forcée d'arrêter les tumultes.

A trois heures.

J'ai reçu aussi une lettre de Voltaire, qui n'est point du tout agréable ; mais ce qui l'est encore bien moins, c'est que depuis le moment où j'ai fini ce matin de vous écrire, jusqu'à celui-ci, je n'ai pas eu une demi-minute de sommeil; malgré cela il faut que j'aille au Port-à-l'Anglais. J'ai bien pensé à vous dans mon insomnie, et je me suis dit : M. Walpole en a souvent de pareilles, et de plus il a de grandes douleurs; cela ne m'a pas consolée, tout au contraire.

Cette lettre serait trop triste si je la finissais là : voici de petits vers assez drôles ;

De Monsieur, en donnant un éventail à la reine.

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs;
Je saurai près de vous amener les zéphirs,
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

Autre, sur madame du Barry.

De deux Vénus on parle dans le monde,
De toutes deux gouverner fut le lot;
L'une naquit de l'écume de l'onde,
L'autre naquit de l'écume du pot.

LETTRE CCI.

Mardi 20 septembre 1774.

Il y a long-temps que je n'espère plus vous revoir. Ayant laissé passer le printemps et l'été, je n'ai pas dû penser que vous choisiriez l'automne pour ici. C'est le temps où avec juste raison vous redoutez la goutte; je crains bien son retour, je l'avoue. Vous avez eu bien tort d'appréhender l'importunité de mes empressements, vous n'en avez plus à craindre, et vous m'avez amenée à être aussi raisonnable que vous pouviez le désirer. J'avoue que je suis surprise quand je trouve dans vos lettres

quelque marque de mécontentement ; vous n'en pouvez plus avoir d'autres que de la gêne que vous trouvez à écrire trop souvent. C'est un effet de votre complaisance dont je sens tout le prix, et dont je ne veux point abuser ; personne, comme vous me le dites, n'aurait une telle condescendance.

Mercredi 21.

On ne parle ici que du nouveau contrôleur-général (1) ; c'est un nouveau Sully, mais un Sully bien autrement éclairé, qui réparera tous les inconvéniens, tous les abus que l'administration de Colbert avait produits. On ne verra plus que d'honnêtes gens employés ; tous les coquins sont déjà renvoyés, nous allons être gouvernés par des philosophes. J'ai bien du regret de n'avoir pas su ménager leur protection ; pour l'obtenir aujourd'hui, il me faudrait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse ; me le conseillez-vous? Toutes les circonstances présentes contribuent bien à me faire sentir la perte que j'ai faite de mon ancien ami. Je n'avais que lui qui s'intéressât véritablement à moi, qui pût me conseiller, qui

(1) M. Turgot.

prît part à mes peines; il n'était ni tendre, ni affectueux; mais il était loyal et solide. J'étais ce qu'il aimait le mieux; je n'ai ni l'espérance, ni la pensée de le jamais remplacer; il était sans ambition, sans intrigue, et tous ceux qui m'environnent aujourd'hui y sont livrés entièrement. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir me passer de tous ! Mais cela n'est pas en mon pouvoir; je suis comme était feu madame la duchesse du Maine : je ne puis me passer, disait-elle, des choses dont je ne me soucie pas. Voilà comme sont les caractères faibles, et voilà celui que la nature m'a donné, et voilà comme je retombe à vous parler de moi.

A deux heures après minuit.

J'oubliais de vous dire que Mariette est mort; je me suis déjà informée (mais sans succès) où l'on pourrait trouver ses héritiers; si je l'apprends, désirez-vous que je fasse demander s'ils consentiraient à vendre ce portrait en émail, par Petitot, de madame d'Olonne? en ce cas, il faut me dire quel prix vous y voulez mettre.

J'ai eu ce soir jusqu'à onze heures, les milords Stormont et Mansfield; ce dernier me plaît, et l'autre ne me déplaît pas.

Qu'est-ce que cela vous ferait d'apprendre que M. le comte du Muy (2) épouse dans huit jours madame de Blancart, chanoinesse, son ancienne amie, qui a quarante-deux ans, et lui en a soixante-quatre? Milord Stormont a écrit à M. Conway (3) pour l'engager à ne venir ici qu'après Fontainebleau, ce serait vers le 15 de novembre. Je souperai encore demain chez moi avec les deux maréchales; je n'avais aujourd'hui que celle de Luxembourg, elle a extrêmement plu à milord Mansfield; il reviendra demain, mais sans son neveu.

---

(2) Alors ministre de la guerre.

(3) Le général Conway était alors dans une tournée de curiosité militaire, en Allemagne et en Prusse.

LETTRE CCII.

Mercredi 12 octobre 1774.

Vos trois dames (1) arrivèrent hier au soir, elles envoyèrent sur-le-champ chez moi. J'étais dans mon lit pour une petite fièvre qui m'a pris du dimanche au lundi, et qui subsiste encore. Si la casse fait l'effet que j'en espère, je compte donner à souper demain à vos dames, et pour compagnie elles auront la maréchale de Mirepoix, madame de Cambis, et MM. de Beaune et de Bouzols.

Je serai ravie de faire connaissance avec M. de Conway; votre amitié pour lui m'en a fait prendre la meilleure opinion.

J'ai vu milord Shelburn, il soupa chez moi lundi; je ne le vis qu'après souper, j'étais dans mon lit, et l'on n'entra chez moi qu'au sortir de table; il m'a extrêmement fêtée, cajolée, il viendra l'année prochaine ici uniquement pour moi; la confiance que j'ai en cette pro-

(1) Feu la comtesse douairière d'Ailesbury, madame Damer, sa fille, et lady Harriet Stanhope, troisième fille du feu comte d'Harrington, qui vinrent à Paris au devant du général Conway, à son retour d'Allemagne.

messe est à peu près semblable à la pensée de revoir jamais cette fille. Je ne saurais comprendre comment vous n'avez pas vu que c'était une plaisanterie (2); je ne voudrais pas lui devoir de me sauver de l'échafaud. Je suis pressée de vous ôter de la tête une opinion aussi avilissante; je suis contente, comme je vous l'ai dit, de tous mes amis; elle est la seule personne que je pourrais regarder comme mon ennemie, si je ne dédaignais d'y penser : c'est de quoi je ne me cache point.

Je vois avec plaisir que vous n'avez aucun prélude de votre goutte, mais je crains bien qu'elle ne vous manque point.

Je vous manderai dimanche de mes nouvelles.

---

(2) La demande qu'elle avait faite, dans sa précédente lettre à M. Walpole, si elle devait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse pour se réconcilier avec les encyclopédistes.

LETTRE CCIII.

Dimanche 16 octobre 1774,
à six heures du matin.

Je vous dirai d'abord que je suis entièrement guérie ; que non-seulement je n'ai plus de fièvre, mais que je ne me suis jamais mieux portée ; que les vapeurs sont à mille lieues ; que je suis gaie, contente, heureuse ; ne me demandez point pourquoi, je n'en veux point savoir la raison, et je veux (si je la pénétrais) encore moins vous la dire.

Je reçus hier votre lettre du 10 et du 11 ; je pense tout comme vous ; il serait heureux que vous eussiez un léger accès de goutte qui pût vous mettre en sûreté de n'en pas entendre parler avant deux ans ; si ce souhait n'est pas accompli, vous ne vous en croirez point à l'abri. Tous vos projets iront en fumée, et c'est bien à quoi je me prépare.

Venons à vos dames ; il n'en est point de plus aimables ; elles soupèrent hier chez moi pour la deuxième fois ; elles y souperont aujourd'hui pour la troisième ; les deux maréchales sont charmées d'elles ; et, si elles peuvent être dégagées des voyages qu'elles devaient faire,

elles se proposent de s'occuper beaucoup d'elles, de leur donner à souper, et de leur procurer tous les amusements et agréments qui dépendront d'elles. J'ai fait lire par Viard votre lettre à milady Ailesbury ; il a glissé sur de certains articles; elle vous écrira aujourd'hui. J'attends M. Conway avec impatience ; je compte qu'il passera la soirée chez moi, le jour de son arrivée ; ne le pressez point de retourner à Londres. Les dames seront ravies de rester un peu de temps ici ; je ne saurais vous dire combien madame Ailesbury me plaît, ne le lui laissez point ignorer.

Ce qui peut déranger les voyages des maréchales, qui devaient aller à Sainte-Assise, campagne de madame de Montesson, c'est l'état de madame la princesse de Conti; elle eut hier une seconde attaque d'apoplexie; elle est mère et belle-mère de M. le prince de Conti et de M. le duc d'Orléans ; ils ne pourront pas s'éloigner d'elle.

A onze heures du matin.

Je pourrais vous raconter mille bagatelles, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui; ma nuit n'a pas été assez bonne, et n'a point assez réparé mes forces.

Madame de la Vallière a été fort incom-

modée ; sa santé m'inquiète ; pour sa fille (1), elle se porte comme le Pont-Neuf ; elle s'est faite encyclopédiste ; elle est la plus intime de la muse de l'encyclopédie (2) ; je crois que sa mère l'ignore. Rappelez-vous l'histoire de Joconde, et vous devinerez celui qui a formé cette liaison.

M. le prince de Conti est arrivé cette nuit à quatre heures du matin ; il a été chez sa mère jusqu'à neuf ; on dit qu'elle est mieux. M. le duc d'Orléans n'est point encore de retour, mais il ne tardera pas. Je prévois avec plaisir que mes deux maréchales resteront ici, celle de Mirepoix toujours, et l'autre jusqu'à la fin de la semaine prochaine, qu'elle doit aller à Chanteloup, où elle passera trois semaines ou un mois. Je suis on ne peut pas plus contente de ces deux dames, et en général de tous les gens de ma connaissance, qui, dans cette occasion-ci, m'ont marqué beaucoup d'attention.

Voulez-vous que je vous envoie le Maintenoniana ? Ce sont de petites anecdotes, des fragments de lettres, rien de nouveau, mais un rabachage qui ne me déplaît pas. Est-ce que

---

(1) La duchesse de Ch.....

(2) Mademoiselle de Lespinasse.

vous n'avez point de nouveaux romans? Pourquoi n'en faites-vous pas? Vous entendez très-bien à peindre des caractères, et c'est ce qui me plaît le plus. Pour des aventures, je ne m'en soucie pas.

LETTRE CCIV.

Vendredi 28 octobre 1774.

Le général (1) m'avertit qu'il a une occasion; j'en profite, et ce sera pour vous parler de lui. Oh! que votre amitié est bien placée, et que je comprends qu'il doit l'emporter sur tous! Vous m'aviez prévenue de beaucoup d'estime pour lui, mais vous ne m'en aviez pas fait un fidèle portrait. Selon l'idée que vous m'en aviez donnée, je le croyais grave, sévère, froid, imposant; c'est l'homme le plus aimable, le plus facile, le plus doux, le plus obligeant et le plus simple que je connaisse. Il n'a pas ces premiers mouvements de sensibilité qu'on trouve en vous, mais aussi n'a-t-il pas votre humeur. Ne croyez cependant pas que je vous le préfère, quoiqu'il vaille mieux que vous à beaucoup d'égards. Je lui crois autant de

(1) Le général Conway.

vérité qu'à vous ; mais plus de justice, moins de préventions, et plus d'indulgence. Il ne se méprendrait pas à ce qu'on pense pour lui ; et, s'il croyait qu'on eût les sentiments trop vifs, il ne s'en courroucerait pas, et n'y répondrait pas par de la haine et du mépris, cela soit dit en passant. Il vous aime autant que vous l'aimez, et ses intentions pour moi vous en doivent être une preuve. Je juge par sa conduite qu'il croit que vous m'aimez, et qu'il vous oblige dans les soins qu'il me rend. Je n'ai point encore eu de conversation particulière avec lui, c'est moi qui l'ai différée. Il doit aller dimanche à Fontainebleau, je l'ai remis à son retour ; ce qu'il y aura vu, ce qu'il aura remarqué, lui donnera plus de questions à me faire, et fournira plus de matière à notre conversation. Je ne compte pas l'entretenir de nos différents ; je n'ai pas assez peu d'amour-propre pour cela. Je ne trouve plus de plaisir à aucun épanchement ; je sais trop à quoi je dois m'en tenir, et je ne cherche plus à me faire illusion ; je sais que je dois toujours compter sur vous, et que vous me saurez gré toute votre vie de mon attachement ; que vous avez un sentiment très-vif de reconnaissance, et que vous saisirez toutes les occasions de me le prouver. Voilà ce que je juge de vos

sentiments, et dont je me contente ; s'ils ne me satisfont pas entièrement, ils font cependant que vous êtes le seul ami que j'aie, le seul que j'aime, le seul que j'estime, le seul sur qui je compte. Voilà ma déclaration.

Je ne me flatte point de vous revoir l'année prochaine, et le renvoi que vous voulez que je vous fasse de vos lettres, est ce qui m'en fait douter. Ne serait-il pas plus naturel, si vous deviez venir, que je vous les rendisse à vous-même? Car vous ne pensez pas que je ne puisse vivre encore un an. L'idée de ravoir vos lettres d'abord est singulière ; il n'était pas besoin de Pontdeveyle pour que vous fussiez sûr qu'elles vous fussent remises fidèlement; il y a long-temps que Viard a ses instructions. Mais vous me faites croire, par votre méfiance, que vous avez en vue d'effacer toute trace de votre intelligence avec moi, et c'est ce qui m'a fait vous demander, dans ma dernière lettre, si vous consentiez toujours à être nommé dans mon testament; expliquez-vous sur ce point très-nettement, pour que j'ordonne à Viard de brûler tout ce qui sera de moi, et pour laisser à quelque autre de mes amis les manuscrits de recueils de différentes bagatelles : que la crainte de me fâcher ne vous arrête point.

Je ne veux plus vous parler de moi ; vous voilà au fait de ce que je pense. Parlons de vos dames.

Milady Ailesbury est certainement la meilleure des femmes, la plus douce, et la plus tendre ; je suis trompée si elle n'aime passionnément son mari, et si elle n'est pas parfaitement heureuse ; son humeur me paraît très-égale, sa politesse noble et aisée ; elle a le meilleur ton du monde, exempte de toutes prétentions ; elle plaira à tous les gens de goût, et ne déplaira jamais à personne ; c'est, de toutes les anglaises que j'ai vues, celle que je trouve la plus aimable sans nulle exception ; il n'y a jamais eu de couple mieux assorti qu'elle et son mari. Les jeunes personnes me paraissent tout au mieux.

Voilà tous les jugements que je porte, vous me direz si j'ai raison.

Nous attendons de grands événements ; le retour de l'ancien parlement, un lit de justice, du changement dans le ministère. Vous n'avez que faire des conjectures, il vous suffira d'apprendre les grands événements ; il n'en peut arriver aucun qui m'intéresse personnellement, ma fortune est fixée ; je n'ai, selon toute apparence, rien à espérer, ni à craindre.

LETTRE CCV.

Paris, dimanche 6 novembre 1774.

Il se peut qu'il y ait eu dans mes dernières lettres quelques articles qui vous ayent déplu, mais il y en avait mille autres qui devaient vous être agréables; et c'est une remarque que j'ai faite il y a long-temps, que ce ne sont jamais celles-là auxquelles vous répondez. Eh bien, je vous promets que, quand j'aurai des vapeurs au point d'en mourir, je mourrai sans vous en rien dire.

Ha, ha! je trouble votre gaîté, et vous craignez mes lettres comme un vrai poison! permettez-moi de n'en rien croire, et ne m'ôtez point le peu de plaisir qui me reste, celui de notre correspondance. Il est singulier que vous ne me disiez mot de M. Conway, ni de milady; il m'aurait été agréable d'apprendre que je ne leur déplaisais pas. Je pourrais conclure de votre silence que vous n'avez rien de bon à m'en apprendre, mais je juge que vous avez mieux aimé me gronder. Vous êtes véritablement original.

Nous touchons au moment des grandes nouvelles; tout s'est conduit avec un secret

admirable, ce qui donne bonne opinion des succès ; c'est mercredi 9, que les membres de l'ancien parlement ont ordre d'être rendus chez eux à Paris. On parle d'un lit de justice, mais on ne dit rien de ce qu'on y déclarera ; en attendant on a exilé le procureur général (1) du nouveau parlement à Maubeuge, et son secrétaire est à la Bastille.

Vos miladys (2) ont été passer deux jours à Fontainebleau, elles vous en rendront compte; je les crois contentes, elles ont parfaitement réussi.

Au nom de Dieu, ne me grondez plus. Puisque vous êtes gai naturellement, ne changez point de caractère en m'écrivant, et tolérez en moi, qui suis née mélancolique, les choses tristes que vous trouvez dans mes lettres ; j'observerai d'en mettre le moins qu'il me sera possible. Vous êtes d'une sévérité à faire trembler. Rassurez-vous sur mes indiscrétions, et comptez que mes actions seront toujours conformes à vos désirs.

---

(1) M. de Vergès.

(2) Lady Ailesbury et sa compagnie.

LETTRE CCVI.

Paris, 4 décembre 1774.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'y consens, je ne vous parlerai jamais de vous, encore moins de moi; cela établit une drôle de correspondance. Vous n'en viendrez pas plus l'année prochaine, j'en suis sûre; vous trouverez dans mes lettres quelque point ou quelque virgule mal placés, qui feront quelque équivoque, et adieu le voyage. En attendant, celui de la grand'maman s'approche, elle sera ici le 20 au plus tard, elle débarquera chez madame de Gramont; il n'y aura personne d'invité à ce souper que moi : M. de Choiseul l'a ainsi ordonné, en réparation sans doute de son procédé dans sa première course, qu'il dîna chez les du Châtelet, qui sont à ma porte, et qu'il ne me vit point; je l'ai boudé pendant plus de deux mois; je ne l'appelais plus *grand-papa*, mais j'ai tout oublié, tout pardonné; je suis en haleine pour le pardon des injures. Pendant que je parle des Choiseul, il faut vous dire la petite fête que je leur prépare pour la veille de Noël, et comme vous aimez les noms propres, voici la liste de mes convives :

M. et madame de Choiseul, madame de Gramont, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, M. et madame de Beauvau, MM. de Gontault, de Stainville, de Guines, l'évêque de Rhodez (1), le prince de Beaufremont, les abbés Barthélemy et Beliardi (2), la Sanadona et moi. Balbatre, fameux joueur de clavecin, y fera apporter son piano-forte; il jouera, pendant le souper, des Noëls, et des airs choisis, dont il a composé la plupart pour Chanteloup. Ce sera une surprise, personne n'est dans la confidence, excepté madame de Luxembourg. J'ai écrit à Voltaire pour qu'il m'envoie des couplets, ou une petite pièce de vers, je vous raconterai la réussite que tout cela aura. Vos parents seront encore ici; je ne doute pas qu'ils ne soient fort fêtés par M. et madame de Choiseul; par la grand'maman, j'en suis sûre. Ils doivent être fort contents de tout le monde, et surtout des maréchales; ils sont trouvés fort aimables, et le sont en effet.

---

(1) M. de Cicé, évêque de Rhodez, puis archevêque de Bordeaux, et enfin archevêque d'Aix.

(2) L'abbé Beliardi, d'une famille originaire d'Espagne, avait été employé par le duc de Choiseul dans la négociation dont le pacte de famille fut le résultat. Il est mort à Paris pendant la révolution.

J'espérais bien que vous préféreriez le discours de Champfort à celui de La Harpe (3), c'est le jugement que j'en avais porté; je laisse à votre cousin le soin de vous envoyer tous les discours, les imprimés qui paraissent; vous me ferez plaisir de m'en mander votre avis : je vous trouve un bon critique. M. Dupré de St.-Maur (4) est mort, ce sera le chevalier de Chastelux qui le remplacera (5).

On joue ici deux Henri IV, l'un aux Italiens, l'autre aux Français; je voudrais que vous les vissiez, ou plutôt entendissiez, et savoir votre jugement. Je trouve ce que vous dites de l'éloge de La Harpe parfaitement bien (6); on juge à

---

(3) Eloge de Fontenelle mis au concours. (*Erreur.*)

N. B. C'était l'Eloge de La Fontaine qui avait été mis au concours. (*Note des Editeurs français.*)

(4) Auteur d'une traduction de Milton, et d'un *Essai sur les Monnoies de France.*

(5) Auteur de l'ouvrage intitulé : *De la Félicité publique.*

(6) M. Walpole dit : « J'ai lu les deux Eloges. Je préfère de beaucoup celui de Champfort à celui de La Harpe. Le premier est naturel; c'est du français auquel je suis accoutumé. La comparaison, page 27, de la langue ancienne, qui s'enrichissait par de vieux mots, à un antiquaire, est charmante. La Harpe est précieux, guindé, peiné. Il est impossible qu'un tel auteur ait goûté la naïveté de La Fontaine. »

la froideur, à la roideur de son style, qu'il n'a pas la délicatesse de goût, et de sentiment qu'il faut pour sentir la naïveté, la grâce, l'agrément, et, pour ainsi dire, le moelleux, ou plutôt la souplesse de l'esprit et du style de La Fontaine. Dites-moi donc ce qu'il faut que je lise; je vais essayer du nouveau Testament.

Il va y avoir un voyage à Montmorency, il ne sera que de huit ou dix jours, vos parents y seront invités, et ils iront; la maréchale se conduit à merveille avec eux, et elle les trouve fort aimables. Madame de Mirepoix les traite fort bien aussi; enfin, je me flatte qu'ils sont contents : et vous, Monsieur, ne le serez-vous jamais? Est-ce un miracle que je ne puis espérer de trouver écrit de votre main, *je suis content?*

Je relis votre lettre; elle est ce qu'on appelle énergique; il est singulier de s'exprimer avec tant de clarté, et, pour ainsi dire, d'une façon aussi ingénieuse dans une langue étrangère; vous ne dites précisément que ce que vous voulez dire, et n'êtes jamais en deçà, ni par delà; je ne connais que Voltaire qui rende ses pensées aussi bien que vous; il est fort difficile d'imaginer un caractère tel que le vôtre; il est unique au monde, j'en suis sûre.

LETTRE CCVII.

Paris, 17 décembre 1774.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 8 de ce mois, et j'avais reçu la précédente, qui était du 25 de l'autre mois, le 1er de celui-ci; ainsi vous voyez que, s'il n'y a pas de conformité dans nos caractères, il y en a du moins dans notre conduite. Mais il n'est pas question de toutes ces petites chicanes; vous êtes mon ami, un ami que je ne veux jamais perdre, de qui j'endurerai toutes les colères, toutes les mauvaises humeurs, et à qui jamais je ne ferai de reproches, surtout quand je saurai qu'il a la goutte. J'ai beaucoup d'inquiétude qu'elle n'augmente. Vous donnerez apparemment de vos nouvelles à votre cousin, et, si vous nous écrivez alternativement, vous me tranquilliserez beaucoup. Les miladys et lui sont à Montmorency depuis jeudi, ils en reviennent aujourd'hui. Vous devez être content de leur succès, ils plaisent généralement à tout le monde; ils doivent être contents de l'empressement qu'on leur marque. Je vous trouve infiniment heureux d'avoir pour ami M. de Conway; je ne crois pas qu'il y ait un caractère

plus parfait, un esprit plus raisonnable, une humeur plus douce, des manières plus aimables ; je ne comprends pas comment vous n'êtes pas plus souvent ensemble; vous devriez être toujours les uns chez les autres ; c'est votre faute si cela n'est pas ; vous avez du sauvage, et lui n'en a point ; mais il a une bonne santé, la vôtre est détestable.

J'attends après-demain tous mes parents, je crois vous l'avoir déjà mandé, ainsi que tous les arrangements de soupers ; la répétition vous en serait ennuyeuse et à moi aussi. Je ne sais pas quel changement il y aura dans ma vie ; je me trouvais assez bien du train que je menais, mais je serai bien aise de revoir la grand'-maman, elle n'a point oublié qu'elle m'aime, et moi je sens que je l'aime, ou du moins je le crois. Ah ! ne me niez pas que j'aimasse Pontdeveyle, il me manque à tout moment, nous nous étions nécessaires réciproquement ; son frère d'Argental vient de perdre sa femme ; j'ai grand regret que le pauvre Pontdeveyle ne lui ait pas survécu, elle lui était insupportable ; elle ne le quittait point dans sa maladie, elle avait l'air d'aspirer à sa succession, c'était une femme odieuse. D'Argental n'en a pas été fort affligé ; il vient de perdre un ami dont il

l'est bien davantage, M. Felino, qui avait été ministre à Parme. Il le voyait tous les jours, il reste presque tout seul ; il avait perdu précédemment M. Chauvelin et un M. Cromart qui étaient ses intimes amis. Je compte qu'il viendra souvent chez moi quand les premiers jours de son deuil seront passés ; c'est un bon homme ; il a de l'esprit, de la douceur ; nous avons beaucoup vécu ensemble dans notre jeunesse, mais il y avait bien quarante ans que nous ne nous voyions plus ; il nous reste cependant quelques réminiscences qui empêchent que ce soit une connaissance nouvelle.

Si vous venez l'année prochaine ici (ce que je n'ose espérer), vous verrez quelques nouveaux visages ; le besoin que j'ai de compagnie m'empêche d'être difficile. Je trouve extraordinaire que le Craufurd ne vous dise pas un mot de moi. Je vous ai dit, je crois, que nous avions ici milord Haddington, c'est l'ami de l'ambassadeur ; je n'ai point d'attrait pour lui, ni de répugnance ; il partira bientôt.

18, à trois heures.

Je me flattais d'avoir une lettre, et je ne me suis point trompée ; en voici une dont je serais parfaitement contente, si elle ne vous

avait rien coûté. Mon ami, écrire aussi longuement quand on souffre, est un excès de bonté que je ne veux point que vous ayez; vous voulez me rassurer, je le vois bien, je reconnaîtrai cette attention en ne vous parlant pas de mon inquiétude. Si vous voulez m'obliger, vous donnerez de vos nouvelles deux fois la semaine, une à moi, l'autre à votre cousin.

J'ai pensé toute la nuit (car je n'ai pas fermé l'œil) qu'il était triste de ne pas dormir, mais que vous étiez bien plus à plaindre; je ne comprends pas qu'on puisse supporter la douleur et le chagrin; je suis si faible de corps et d'esprit, que je ne pourrais résister ni à l'un ni à l'autre.

Vous êtes bien aise de l'arrivée de mes parents, et moi aussi; je ne sais cependant pas ce qui en résultera, je crains tous les changements; vraisemblablement je verrai très-peu le grand-papa; je vous ai écrit l'arrangement de leurs semaines, ils n'auront que deux jours pour aller chez les autres; apparemment que la grand'maman m'en donnera un; je me trouverais très-déplacée aux soupers de l'hôtel de Choiseul; un quinze-vingt de mon âge est un objet d'un ridicule bien triste, au milieu de la

compagnie qui y sera ; il y a deux cent dix personnes sur la liste, qu'on y doit recevoir à toute heure : ce sont ceux qui ont été à Chanteloup. Je ne me permettrai pas non plus d'aller aux soupers qu'on leur donnera, d'ici au 2 de janvier qu'ils ouvriront leur maison, à moins que je ne sois sûre qu'il y ait peu de monde, et que ce soient des gens de ma connaissance. Je vous rendrai un compte exact de ma soirée du 24. Je crois que l'abbé Barthélemy arrivera aujourd'hui ; il s'est annoncé pour les précéder de vingt-quatre heures, et c'est ce qui me fera abréger cette lettre, parce qu'il débarque ordinairement chez moi ; j'aurais cependant de quoi vous entretenir long-temps. J'ai fait une lecture ce matin qui m'a fait plaisir ; le titre du livre est *Mémoires sur la vie de Mademoiselle de Lenclos ;* le commencement est d'une platitude extrême, il ne faut commencer qu'à la page 164 ; il y a des lettres d'elle et de St-Evremond que je trouve charmantes, et qui m'ont bien confirmée dans la persuasion où je suis, que c'est une opinion bien fausse, que celle de me croire bel-esprit. Oh ! non, je n'en ai point. Ninon en avait beaucoup, et St.-Evremond plus que je ne croyais. Si vous n'avez pas ce livre, je vous

enverrai le mien si vous le voulez, il pourrait bien n'être plus chez les libraires.

J'ai bien envie de vous envoyer aussi la dernière lettre que j'ai reçue du grand abbé; elle est d'une folie extrême.

Mais je bavarde, et j'oublie qu'il faut que je me lève. Adieu donc, de vos nouvelles, de vos nouvelles.

LETTRE CCVIII.

Vendredi matin, 23 décembre 1774.

Les nouvelles que votre cousin a reçues de vous m'ont un peu tranquillisée; il est persuadé que votre accès sera peu considérable et fort court; je le désire, mais je n'ose l'espérer; j'attends les nouvelles de dimanche, et je compte que le général en recevra le mercredi d'après.

La grand'maman arriva lundi à neuf heures du soir, en très-bonne santé, point fatiguée. Je me rendis chez madame de Gramont à neuf heures et demie; les voyageurs étaient descendus chez eux pour faire leur toilette; ils ne se rendirent chez elle qu'à dix heures: le premier projet avait été, qu'il n'y aurait que moi, mais nous fûmes vingt-deux; ce serait

une belle occasion de vous plaire, de vous les nommer ; mais trouvez bon que je m'en dispense. Il n'y avait de femmes que mesdames de Beauvau, du Châtelet, et moi ; les hommes étaient les plus féaux amis. Tout se passa à merveille ; je reçus beaucoup de marques d'amitié, j'en donnai infiniment ; le lendemain la grand'maman me vint voir, et puis j'eus après, la visite du grand-papa, à qui je chantai deux petits bêtes de couplets que je fis en l'attendant ; comme j'ai toute honte bue avec vous, les voici.

Souvenez-vous qu'il ne me vit point au voyage qu'il fit au mois de mai.

AIR : *A la venue de Noël.*

Si monsieur le duc de Choiseul
De ma porte eût passé le seuil,
Je le verrais de meilleur œil,
Je lui ferais plus grand accueil.

Comme le grand-papa Choiseul
Vient enfin de passer ce seuil,
Je le regarde de bon œil,
De bon cœur je lui fais accueil.

Cette plaisanterie eut beaucoup de succès. Tous les jours ils souperont dehors jusqu'au 2

de janvier; ce fut hier chez madame d'Enville, demain ce sera chez moi, et j'en suis ridiculement occupée; je me moque de moi-même; en cherchant bien la cause de cette occupation, je soupçonne que tous les soins que je prends n'ont guère d'autres motifs que de m'armer contre l'ennui; c'est une maladie en moi qui est incurable; tout ce que je fais, ce sont des palliatifs; n'allez pas vous mettre en colère contre moi, ce n'est pas ma faute; votre cousin pourra vous dire que je fais de mon mieux, et que j'ai toute l'apparence de m'amuser, et d'être contente. Je continuerai cette lettre.

Dimanche 25, à sept heures du matin.

Ah! je l'avais bien prévu; les lettres arrivèrent hier; elles m'apprennent que votre goutte est comme celle de il y a deux ans: ne craignez point que je vous parle de mes inquiétudes; vous en pouvez juger, et vous devez comprendre aussi avec quelle impatience et avec quelle crainte j'attends les nouvelles de mercredi: l'horrible malheur d'être séparés par la mer! mais ne parlons pas de cela. Je vous raconterais ma soirée d'hier, si je vous croyais en état de vous en amuser; mais mon récit arriverait peut-être aussi mal à propos

que la fête d'hier le fut pour moi ; je ne cessais de penser à votre état : il m'en coûta beaucoup pour faire bonne contenance. Quand vous serez quitte de vos souffrances, je vous dirai tout ce qui se passa.

Mon Dieu ! que ne suis-je avec vous ?

LETTRE CCIX.

Mardi 3 janvier 1775.

C'est une fatalité inévitable ; il faut qu'il y ait dans toutes vos lettres une teinture de mécontentement et de menaces : vous ne m'écrirez, dites-vous, que dans huit jours. Vous ai-je demandé que vous prissiez plus souvent cette peine? Y a-t-il du mal à avoir pensé que, votre cousin étant ici, je pourrais avoir deux fois la semaine de vos nouvelles? et n'était-il pas assez naturel de le désirer? Une fois pour toutes, faites tout ce qu'il vous plaira ; je n'ai ni le droit ni la volonté de rien exiger : mon intention est de me conduire comme vous pouvez le désirer ; je me rends assez de justice pour savoir ce que je dois prétendre, et personne ne peut m'apprécier avec aussi peu d'indulgence que j'en ai pour moi.

Je donnerai à votre cousin la Vie de Ninon ;

il a souvent des occasions dont je n'ai point de connaissance. Ce petit ouvrage n'est point nouveau ; je l'avais il y a long-temps parmi mes livres : c'est par hasard que je l'ai relu ; et, comme vous aimez les noms propres et les anecdotes, j'ai imaginé qu'il vous amuserait. Il y a des faits qui ne sont pas rapportés fidèlement. J'ai su par l'abbé Gédouin lui-même ses amours avec Ninon (1) ; je crois vous les avoir racontées : les circonstances en sont différentes, mais le fond est véritable. Vous pouvez vous épargner la lecture des cent soixante-quatre premières pages ; elles ne me paraissent pas du même auteur que ce qui les suit.

Je ne sais quand je verrai la grand'maman ; sa maison est ouverte d'hier : elle est dans un océan de monde où je ne veux point aller me noyer. Je m'acquitterai de vos ordres dès que je la verrai : elle apprendra avec plaisir que vous vous portez bien ; elle était inquiète, et partageait mon inquiétude, ainsi que l'abbé.

Il me semble que votre cousin et les miladys se plaisent ici, et ne pensent point à leur départ ; j'en suis fort aise.

---

(1) Lorsqu'elle avait quatre-vingts ans.

Mercredi après midi.

J'ai passé ma matinée à lire le Mercure ; je ne puis m'empêcher de vous copier les vers que j'y ai trouvés : l'auteur est anonyme ; mais on reconnaît Voltaire, et d'autant plus, qu'ils sont adressés à MM. de Genève.

Oui, Messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon ;
Je conçois votre jalousie,
Mais vous vous plaignez sans raison.
Si mon peintre, par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau,
Messieurs, vous seriez ma monture.

Cette épigramme vaut mieux que les couplets qu'il m'a envoyés.

Votre cousin vous a-t-il envoyé l'épigramme sur Suard, qui a pour titre : *Les trois Exclamations ?* Savez-vous combien il connaît déjà de personnes dans Paris ? Quatre-vingt-dix. Il n'est nullement sauvage. Je voudrais bien qu'il fît connaissance avec la grand'maman ; je crains que cela n'arrive pas.

LETTRE CCX.

Samedi 28 janvier 1775.

Je viens de recevoir la caisse : ce qu'elle contenait était mal emballé ; il y a deux compotiers de cassés, et le plateau de dessous la jatte (1).

Je fis hier un souper chez moi, avec la grand'maman et le grand abbé ; nous dîmes tout d'une voix, qu'il était bien fâcheux que vous n'y fussiez pas pour faire la partie carrée. Je lisais l'autre jour, dans les Lettres de Pope, qu'un ami absent était un bien dans les fonds publics, qui rapportait quelques revenus, et qu'on pouvait ravoir quand on le voulait. Cela est-il vrai ?

Je crains que votre cousin ne puisse pas vous rendre un bon compte de ce qu'il aura vu et entendu. On pourrait souvent dire qu'il écoute sans entendre, et regarde sans voir. Avec un cœur excellent, je doute qu'il s'intéresse vivement à rien. Je suis bien éloignée de penser

(1) Un service de dessert, dont madame du Deffand se proposait de faire un présent à un de ses amis, à Paris.

qu'il soit indifférent ; mais il est d'une distraction qui ôte le désir de lui rien raconter : d'ailleurs je ne l'ai presque jamais vu seul, et puis il est sans curiosité ; jamais il ne questionne ; et vous devez sentir qu'il est bien difficile de parler avec confiance quand on craint d'être écouté avec indifférence ; l'indifférence n'est point dans son cœur, mais sa distraction lui en donne l'apparence.

Savez-vous le bruit de Paris ? c'est que votre ambassadeur est amoureux de la jeune milady (2), et qu'il l'épousera. Vos parents, à qui j'ai demandé ce qui en était, m'ont dit qu'ils ne savaient point ses intentions ; mais ils disent qu'il *l'admire* beaucoup. On la trouve ici très-aimable, et tout le monde désire que cette affaire aille à bien : n'en seriez-vous pas bien aise ? Madame Damer a beaucoup de succès : on ne lui trouve pas autant de grâces qu'à la milady, mais beaucoup de gens la trouvent aussi jolie : pour moi, celle qui me plaît le plus, c'est milady Ailesbury ; elle me marque de l'amitié ; elle ressemble en beaucoup de points à son mari ; elle est, ainsi que lui,

(2) Lady Harriet Stanhope, troisième fille du feu comte d'Harrington, mariée depuis au lord Foley.

sensible et distraite : je crois qu'ils feraient bien de prolonger leur séjour par rapport à ce que je viens de vous dire. Ce qui donne lieu au bruit qui s'est répandu, c'est une grande assiduité de la part de milord. Il leur donne à dîner aujourd'hui, et de là il ira avec eux à une comédie qu'on donne à la Raquette. Le général et sa famille iront, au retour, souper chez la maréchale de Luxembourg : je n'irai point ; je suis engagée ailleurs.

Je n'ai soupé chez vos parents qu'une seule fois depuis qu'ils sont ici. Avant-hier ils soupèrent chez moi avec M. de Grave : il est ici à demeure, et j'en suis bien aise, parce que, si vous persistez dans vos projets, et qu'ils se réalisent, ce sera un complaisant à vos ordres.

Ah ! vous avez donc aussi des plumes en Angleterre ? Pousse-t-on cette mode chez vous jusqu'à l'extravagance, comme on fait ici ? Il a été en délibération si on changerait l'habillement de la nation, et si l'on prendrait celui de Henri III : la crainte d'occasionner trop de dépense a fait abandonner cette idée ; les bals de la cour sont magnifiques et charmants : ce sont des quadrilles de quatre, de huit, de seize, qui représentent des nations différentes, ou des personnages du temps passé ; les habits

sont magnifiques : ce sont les plus jolies femmes et les meilleures danseuses qui les composent : il y entre du pantomime ; on représente des scènes. On prétend qu'à l'arrivée de l'archiduc, qu'on attend le mois prochain, il y aura un bal sur le grand théâtre, et qu'on exécutera un ballet de trente-deux personnes. La reine, toute la famille royale, y auront leurs rôles. J'exhorte fort vos parents de rester pour voir ce spectacle : ils hésitent à s'y déterminer ; mais ils iront du moins de lundi en huit à Versailles pour le bal : il y aura un quadrille de seize qui représentera des Scandinaves.

Dimanche.

J'attends machinalement le facteur tous les mercredis et dimanches, ne comptant pas souvent recevoir des lettres ; aujourd'hui il n'y en a pour personne, et voilà trois dimanches de suite qu'il retarde d'un jour, et que, par conséquent, celles qu'on reçoit le lundi, on n'y peut répondre que le jeudi d'après. Toutes ces observations vous font hausser les épaules, vous paraissent bien puériles. Quand on est occupé de grandes affaires, de tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde, on méprise bien ceux qui s'occupent de pareilles

bagatelles. Mais daignez vous souvenir que je passe mes jours dans un tonneau, il est mon gîte, et La Fontaine dit : *Que faire dans un gîte, à moins que l'on n'y songe.* Et à quoi voulez-vous que je songe? à la cour, aux ministres? aux disputes? aux procès? Je ne puis point éparpiller mon intérêt, et je suis comme cet homme à qui une personne racontait toutes ses affaires : *Savez-vous, Monsieur,* lui dit-il, *que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde?*

Après ce préambule, je vous dirai que madame de Mirepoix est payée ; je lui portai l'autre jour six rouleaux et sept louis dans une petite bourse de cuir que je commençai de lui présenter comme une restitution dont j'étais chargée ; les six rouleaux suivirent de près, et la surprirent extrêmement ; elle ne se rappela point d'où ils pouvaient venir ; alors je lui donnai l'extrait de votre lettre et le décompte du banquier Panchaud ; elle me parla beaucoup de sa reconnaissance, et me dit qu'elle vous écrirait incessamment (3) ; je n'en réponds pas. Cette maréchale serait plus à plaindre qu'elle

(3) C'était une ancienne dette due à la maréchale de Mirepoix par M. Taaffe, et que M. Walpole obtint pour elle des exécuteurs testamentaires.

n'est, si elle avait un autre caractère ; mais les bagatelles l'occupent et l'amusent ; de plus, elle a une grande famille, elle donne à souper tous les dimanches, et met de l'affectation à avoir beaucoup de monde : il y a communément dix-huit ou vingt personnes, presque tous neveux et nièces, cousins et cousines. Je suis passablement bien avec elle. Quand on veut bien vivre avec les différents partis, on vit en paix ; mais il en résulte un peu d'indifférence ; j'excepte de cette règle la grand'maman, avec qui je suis unie plus tendrement que jamais.

Sa belle-sœur a été assez incommodée tous ces jours-ci ; elle se porte mieux présentement. Je crois qu'elle vous plairait, elle est extrêmement animée, elle cause à merveille, on est à son aise avec elle, et, pendant le temps qu'on la voit, on l'aime beaucoup. Ce que je vous dis est si vrai, que la grand'maman pense de même. Voilà déjà un mois complet de leur séjour ici ; leur projet est toujours de s'en retourner au mois d'avril.

LETTRE CCXI.

Vendredi 9 février, à sept heures du matin.

Je ne commettrai pas la même faute qu'au départ des Fitzroy ; je vous écris par vos parents, qui partiront dans trois ou quatre heures. Cependant je n'ai rien à vous apprendre qu'ils ne puissent vous dire eux-mêmes, ils ont vu et entendu tout ce que je sais ; tout est tranquille ici, on n'aperçoit aucunes intrigues formées ; on affiche l'amour du bien public. Le Maurepas possède en paix le premier crédit ; la seule personne (*la reine*) qui pourrait le lui disputer et l'enlever, est occupée de bals, de coiffures, de plumes, etc. Le Turgot professe la vertu ; il veut faire régner la liberté, établir l'égalité, et pratiquer l'humanité. C'est le règne de la philosophie ; on fait revivre en faveur des philosophes des charges qu'on avait supprimées ; d'Alembert, Condorcet, l'abbé le Bossu, sont, dit-on, directeurs de la navigation de terre, c'est-à-dire, des canaux, avec chacun deux mille écus d'appointement ; je ne doute pas que la demoiselle de Lespinasse n'ait quelque petite *paraguante ;* nous ne voyons encore que des augmentations de dépense, ce

qui ne produira pas de diminution d'impôts. Mais on paye bien jusqu'à présent les pensions et les rentes ; peu m'importe le reste !

Je vois le départ de vos compatriotes avec le plus grand chagrin ; je suis convaincue qu'il n'y a point de plus honnêtes gens, et je n'en connais point de plus aimables. Votre cousin est la vertu et la bonté même ; sa milady, la plus douce, la plus obligeante, la plus noble et la plus polie ; les deux jeunes dames sont charmantes. J'étais si contente de leur société, que j'aurai bien de la peine à m'en passer ; je vais me croire toute seule, car personne ne me les remplacera ; et puis, je l'avoue, je trouvais du plaisir d'être avec des gens qui vous aiment et que vous aimez. J'ai cependant eu un grand chagrin à leur occasion, je n'ai pu parvenir à leur faire faire connaissance avec la grand'maman ; elle n'a jamais voulu se relâcher du parti qu'elle, son mari et madame de Gramont ont pris, de ne recevoir aucun étranger. J'étais pourtant parvenue à lui faire consentir, il y a trois ou quatre jours, que je lui amenerais votre cousin et milady ; je leur en fis la proposition ; ils trouvèrent qu'elle arrivait trop tard, ils ne voulurent pas en profiter : je n'ai pu les en blâmer. Je dis leur

refus à la grand'maman, en lui disant que je ne les condamnais pas; je lui fis naître des remords; elle craignit de vous avoir manqué, elle me fit promettre que je l'excuserais le mieux qu'il me serait possible; tout ce que je puis vous dire pour sa justification, c'est que sa déférence pour son mari est extrême; elle serait au désespoir d'être mal avec vous, et si vous étiez ici, vous seriez certainement excepté de la règle générale; vous seriez de nos petits soupers, et sa porte vous serait toujours ouverte.

Madame de la Vallière n'a point voulu faire connaissance avec vos parents; je les lui avais annoncés avant leur arrivée; elle me dit qu'elle ne voulait plus faire de connaissances nouvelles, qu'elle ne voyait que trop de monde; vous croyez bien que je n'insistai pas: pour le reste de mes amis, j'en ai été plus contente, tous se sont empressés pour eux. Enfin, j'espère qu'ils sont satisfaits de leur séjour.

Je désire qu'ils vous disent du bien de moi, et d'être souvent le sujet de vos conversations.

LETTRE CCXII.

Dimanche 12 février 1775.

Vous auriez long-temps de quoi allumer votre feu, surtout si vous joigniez à ce que j'avais de vous (1) ce que vous avez de moi, et rien ne serait plus juste; mais je m'en rapporte à votre prudence, je ne suivrai pas l'exemple de méfiance que vous me donnez.

Il y eut hier un courrier; c'était le jour de l'échéance; il ne m'apporta rien : c'est peut-être un effet du hasard, ainsi je ne vous en demande point la raison. Votre cousin et vos dames partirent vendredi à deux heures après-midi; le milord (2) les accompagna; ils devaient coucher à Compiègne, et je ne doute pas qu'ils n'y aient passé la journée d'hier; le milord reviendra à Paris, et ils iront coucher à St-Quentin. Je leur ai prédit qu'ils ne seraient point à Londres avant samedi ou dimanche. Je les regrette beaucoup; ils sont

(1) D'après le désir pressant que M. Walpole avait témoigné à madame du Deffand, elle lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes les lettres qu'elle avait reçues de lui jusqu'alors.

(2) Le lord Stormont.

d'une charmante société ; j'ai à me louer de leurs attentions, et, si vous y avez eu part (comme je n'en doute point), vous ne sauriez trop les en remercier. Je n'ai point réussi à faire pour eux tout ce que j'aurais désiré ; j'aurais voulu que le grand-papa et la grand'-maman eussent fait connaissance avec eux, et les eussent distingués des autres étrangers ; mais je n'en ai pas eu le pouvoir; j'aurais cru les commettre, si j'avais plus insisté. Il n'y a rien de nouveau ici depuis leur départ, que l'arrivée de l'archiduc (3) ; ce fut mardi dernier ; il coucha à la Meute ; le lendemain il fut à Versailles ; il vint vendredi, après souper, à Paris, chez M. de Mercy (4) ; il y passera, toutes les semaines, le vendredi, le samedi et le dimanche ; hier il eut un dîner de trente-cinq personnes; les maréchaux de France y étaient invités, tous les ambassadeurs que nous avons eus à Vienne, et les grandes charges de la cour. Il y aura un semblable dîner aujourd'hui, où sont invités ceux qui ne le furent

(3) L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Joseph II et de la reine de France. Il fut élu depuis coadjuteur de l'électeur de Cologne.

(4) Le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche à Paris.

pas hier. Demain il y aura à la cour un ballet superbe ; je tâcherai de m'instruire des détails, pour en remplir ma première lettre.

Voici une petite histoire pour celle-ci.

N'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Villette (5)? C'est un marquis, un bel-esprit, un homme de bonne fortune, un personnage de comédie.

Il écrivit, l'autre jour, un billet à mademoiselle Raucourt ; elle le reçut avec empressement, persuadée qu'elle y trouverait des protestations, des offres, etc. Point du tout, ce n'était que des injures atroces. Elle, sans s'émouvoir, dit au porteur d'attendre sa réponse; elle rentra dans sa chambre, prit le petit balai d'auprès de sa cheminée, le dépouilla, le réduisit à un simple bâton, et puis l'enveloppa d'un papier, après y avoir écrit ces vers qu'on

---

(5) Il était fils de M. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et un de ce grand nombre de comtes, marquis, etc., etc., qui, sous l'ancien gouvernement de France, après avoir gagné beaucoup d'argent par le commerce ou par la perception des taxes, avaient acheté des terres avec des titres, dont ils se décoraient dans la société, quoique de pareils titres de noblesse ne leur donnassent ni le rang ni les priviléges qui y sont attachés, qu'autant qu'ils étaient confirmés par le roi.

avait faits autrefois pour mettre au bas d'une petite statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

On conte une autre histoire; elle n'est ni vraie, ni vraisemblable; ce n'est qu'une méchanceté. On prétend que madame de Saint-Vincens (6), qui a un grand procès avec M. de Richelieu, fut chez le lieutenant-criminel, qui la reçut avec les plus grands témoignages

---

(6) La présidente de Saint-Vincens, née Vence de Villeneuve, était, par sa naissance, une arrière petite-fille de madame de Sévigné, et se trouvait alliée à quelques-unes des premières familles de France. Elle était mariée à un président à mortier du parlement d'Aix, dont elle se sépara pour cause d'inconduite, et se retira dans un couvent de la province de Rouergue. Le duc de Richelieu l'en retira sans le consentement de ses parents, et la conduisit à Paris. — Le honteux procès dont il est question ci-dessus fait croire qu'il y a eu faux d'un ou peut-être même des deux côtés. Le duc de Richelieu accusait madame de Saint-Vincens d'avoir fabriqué et négocié des billets sous son nom pour le montant de deux cent quarante mille francs. Elle répondit qu'il lui avait donné ces billets, quoiqu'il sût bien qu'ils étaient faux, et faits par ses ordres. Elle l'accusa aussi de la plus vile subornation

d'affection, la priant de ne le point considérer comme son juge, mais de le regarder comme son ami, de lui avouer la vérité, et de lui confier de qui étaient les billets qu'elle disait être de M. de Richelieu. Cette dame parut persuadée, et lui confia qu'ils n'étaient point du maréchal de Richelieu, mais d'un nommé Vignerot. Le magistrat n'eut rien de plus pressé que d'aller apprendre au maréchal cette rétractation; vous jugez le plaisir qu'il en reçut. Votre cousin a peut-être le mémoire de cette grande affaire. Si vous lisez tous ceux qu'il

---

de témoins, et du plus atroce abus de pouvoir arbitraire, en obtenant une lettre-de-cachet pour la faire renfermer, sans avoir été entendue, à la Bastille, où un tribunal illégal d'officiers de la police lui faisait éprouver toutes sortes de vexations.

On ne saurait se former une idée exacte, non-seulement de la jurisprudence en France, et de la manière dont s'exerçait, dans ce temps, la justice criminelle; mais aussi de l'influence inévitable que cette vicieuse administration avait sur la bonne foi et l'honnêteté de toute la masse du peuple, si l'on n'a pas jeté les yeux sur le grand nombre de causes remarquables qui occupèrent les tribunaux de France, pendant les quinze dernières années de leur existence, sous l'ancien gouvernement, depuis celle du comte de Morangiés, en 1773, jusqu'à celle du cardinal de Rohan, en 1788.

emporte, vous aurez de quoi vous ennuyer long-temps. Mais vous ne pouvez pas vous dispenser de lire ceux de M. de Guines; j'aurai soin de vous en envoyer la suite.

J'oubliais de vous dire que l'archiduc soupe ce soir chez M. le duc de Choiseul, avec cinquante ou soixante personnes; il soupa hier chez les du Châtelet. Tous les grands personnages lui donneront des festins tour-à-tour.

Dites mille choses pour moi au général, à milady, à madame Damer, à milady Henriette, et même à la petite nièce (7).

LETTRE CCXIII.

Paris, mardi 21 février 1775.

Je préviens la poste, peut-être ne m'apportera-t-elle point de lettres, et ce n'est pas une raison pour moi de ne vous pas écrire. Je vous félicite sur le plaisir que vous aurez eu de revoir vos amis (1). Savez-vous qu'ils augmentent

---

(7) Mademoiselle Caroline Campbell, fille du feu lord Guillaume Campbell. Elle mourut en 1788.

(1) Le général Conway et sa famille.

de beaucoup ma vanité ? Je suis fort glorieuse de ce que vous m'avez crue digne d'être leur associé ; ils devaient vous rendre plus difficile ; je sens tout le prix de votre indulgence. Ce ne sera que dimanche que j'apprendrai les détails de votre entrevue ; je me flatte qu'il y aura eu quelques minutes pour moi ; des questions de votre part, des récits de la leur. Vous aurez connu avec étonnement que j'ai fait quelques progrès dans la prudence. Ils vous auront dit s'ils m'ont trouvée métaphysicienne et romanesque : vous pouvez vous applaudir d'être le seul qui ayez fait cette découverte ; mais la crainte de vous y confirmer me gêne terriblement ; je n'ose pas me permettre de vous parler de moi, et c'est pourtant, je l'avoue, la chose qui m'intéresse le plus et que je sais le mieux. J'aimerais à vous dire les remarques que je fais, les jugements que je porte, mes grands chagrins, mes petits contentements, enfin, pouvoir du moins causer avec vous comme je faisais avec mon pauvre ami Pontdeveyle. Mais vous êtes épineux, difficile, et qui pis est, vous vous ennuyez de tout.

Si, en effet, vous venez ici, il faudra faire un code entre nous, où nous n'omettrons aucune des règles qu'il faudra observer dans notre

correspondance. En attendant, je vais vous parler de tout ce qui se passe.

D'abord le mariage de M. de Coigny (2) avec mademoiselle de Conflans (3), il se fait aujourd'hui. Ah ! voilà toutes mes nouvelles finies.

Ma lettre est interrompue par la vôtre ; je ne l'attendais que demain, et elle arrive aujourd'hui.

Vous vous êtes fort trompé dans vos calculs sur l'arrivée de vos parents, je leur avais prédit qu'ils ne seraient à Londres que le samedi ou le dimanche ; mais, par la lettre que le général m'écrivit de Calais le 22, j'ai jugé qu'ils pourraient être à Londres le vendredi 24. Je saurai dimanche si je me suis trompée.

Je vous prie de m'envoyer votre épilogue (4); l'ambassadeur, que j'ai vu trois fois depuis le départ de vos parents, m'a dit qu'il se chargeait de leur envoyer tout ce qui paraîtra de nou-

---

(2) Le marquis de Coigny, fils du duc de Coigny par son premier mariage.

(3) Fille du marquis de Conflans, et petite-fille du maréchal d'Armentières.

(4) L'Épilogue que M. Walpole avait fait pour la tragédie de *Bragance*, de M. Jephson, et qu'il avait annoncé à madame du Deffand de la manière suivante :

veau. Ah ! je le crois fort épris ; j'en ressens le contre-coup ; il a autant d'empressement pour moi actuellement, qu'il avait de dédain auparavant ; je suis contente de l'effet, mais encore plus satisfaite de la cause ; cette jeune milady est charmante. J'aurais un grand plaisir de la revoir ; il en pourra résulter d'autres bons effets ; mais c'est de quoi il m'est interdit de parler.

« Actuellement je ne suis occupé que d'une tragédie nou-
» velle qu'on va donner, et à laquelle je m'intéresse beau-
» coup. Le sujet est tiré de la révolution de Portugal en
» faveur des Bragance. Elle est supérieurement écrite, le
» langage beau, la poésie charmante. Cependant j'ai peur ;
» l'événement est connu et heureux, par conséquent
» moins intéressant. De plus, l'auteur me paraît peu fait
» aux ressorts du théâtre, et s'entend plus aux images de
» la poésie qu'aux caractères ; ce qui fait qu'il y a des
» longueurs, et l'intérêt n'est pas soutenu. On m'a per-
» suadé de lui faire un épilogue dont je ne suis nullement
» content. Vous savez que c'est notre usage immanquable
» de commencer et finir une pièce par des prologues et
» des épilogues. Ordinairement ces derniers morceaux
» sont non-seulement gais, mais gaillards ; usage ridicule
» de faire rire ceux qu'on vient d'attrister, et que je n'ai
» pas voulu pratiquer ; de sorte que mes vers ne sont que
» maussades. »

Mercredi 22.

Je viens de lire le Mémoire de Tort (5), il est d'une audace qui en impose ; mais il me semble qu'il ne prouve rien, quoiqu'il donne de violents soupçons. Je n'aime point toutes ces lettres brûlées. Nous verrons ce que M. de Guines répondra. L'ambassadeur enverra tout au général (*Conway*); ce serait un double emploi de vous les envoyer. Je n'ai pu me résoudre à lire les Mémoires de M. de Richelieu, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne m'intéresse point ; j'aime assez M. de Guines, je lui trouve de la douceur, il a l'air de la franchise, et c'est une vertu rare dans le pays que j'habite.

---

(5) Dans la cause du comte de Guines, dont il a été parlé dans la précédente lettre.

M. Tort avait été secrétaire du comte de Guines pendant sa mission à Londres, et l'accusait de l'avoir chargé de jouer dans les fonds publics d'Angleterre au profit et bénéfice de lui comte de Guines. De son côté, M. de Guines accusait Tort d'avoir distrait de l'argent et des papiers, d'avoir fait la contrebande, et communiqué indiscrètement un Mémoire concernant la marine, ainsi que d'autres de ses dépêches.

Je vois rarement la grand'maman, j'y vais tous les lundis ; la dernière fois il y avait quarante personnes. Je ne me mets point à table, on me sert ce que je veux à une petite table, et j'ai toujours la compagnie de trois ou quatre personnes, tantôt les uns, tantôt les autres ; je ne m'y amuse guère, mais ce genre d'ennui m'est plus supportable que la solitude. Cinq jours de la semaine leur maison est ouverte, il y a grande cohue et grande liberté. Dans une pièce on joue au billard, dans d'autres on va causer ou lire, ou jouer au trictrac, et dans la galerie des tables pour différents jeux, le macao, le wisk, le tresset, etc. Les vendredis et les samedis, le grand-papa et la grand'maman soupent dehors, souvent ensemble ; mais quelquefois la grand'maman soupe chez elle avec le grand abbé, et il y a quelques jours que le grand-papa fit la partie carrée. Il y fut très-aimable, il eut le cœur sur les lèvres ; j'étais du dernier bien avec lui, il y resta jusqu'à une heure et demie ; sa sœur (6) était malade, je l'y menai, et j'y restai avec lui jusqu'à près de trois heures, et je le ramenai chez lui ; cela ne ressemble-t-il pas à la grande intimité ? Eh

(6) La duchesse de Gramont.

bien, cela ne me prouve rien. Il n'en est pas de même de la grand'maman ; elle *sait* qu'elle m'aime ; vous souvenez-vous que je lui écrivis il y a long-temps (7)? Toutes ses vertus lui tiennent lieu de sentiment, elle n'a pas un défaut, et, à force de s'être corrigée, de s'être domptée, elle s'est faite ce qu'elle est en dépit de la nature dont elle ne suit plus aucun mouvement. Sa sœur est tout le contraire ; l'une est respectée, l'autre est recherchée. Je trouve que la grand'maman a beaucoup plus d'esprit, et l'autre plus d'agrément ; et, de tout ce qu'on rencontre, on ne trouve rien à quoi on puisse s'attacher. Ah ! mon Dieu, si je continuais, que je vous ennuierais !

J'espère que nous aurons quelques relations des fêtes, et que je pourrai vous les envoyer ; car, pour vous en faire le récit, cela m'est impossible.

Ne me laissez point oublier de votre cousin ni de milady ; je la trouve charmante, et je n'oublierai jamais toutes ses bontés.

---

(7) Madame du Deffand avait dit à madame de Choiseul : « Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le » *sentez* pas. »

LETTRE CCXIV.

Lundi 27 février 1775.

Vos parents ont grand tort : je leur pardonnais leur empressement à vous aller trouver ; mais je trouve très-mauvais qu'ils ne vous ayent pas donné le temps qu'ils passent loin de vous. Quel plaisir trouvent-ils à visiter la Flandre ? Ne valait-il pas mieux rester pour voir nos fêtes ? les bals de Versailles ; celui d'avant-hier chez madame de Cossé (1), où la reine est venue avec ses beaux-frères ; la fête qu'il y aura aujourd'hui, que Monsieur donne à la reine, à la grande écurie : elle doit être superbe. Je compte qu'on en imprimera la description, ce qui épargnera la peine de la raconter : tout cela méritait leur curiosité.

L'ambassadeur soupa mercredi chez moi : il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne les avoir pas suivis jusqu'à Calais. Je ne sais pas ce qu'il pensera de leur course en Flandre. Il vint hier chez moi ; il ne me trouva pas : j'étais à la comédie de Beaumarchais, qu'on repré-

(1) La fille du duc de Nivernois, mariée au duc de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris.

sentait pour la seconde fois : à la première, elle fut sifflée ; pour hier, elle eut un succès extravagant ; elle fut portée aux nues ; elle fut applaudie à tout rompre, et rien ne peut être plus ridicule. Cette pièce est détestable : vos parents regrettaient beaucoup de n'avoir pu l'entendre ; ils peuvent s'en consoler. Comment va le goût en Angleterre ? Pour ici, il est entièrement perdu ; et, grâces à nos philosophes qui raisonnent sur tout, nous n'avons plus le sens commun ; et, s'il n'y avait pas les ouvrages du siècle de Louis XIV, plusieurs de ceux de votre pays, et les traductions des anciens, il faudrait renoncer à la lecture. Ce Beaumarchais, dont les Mémoires sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du Barbier de Séville.

Le grand-papa va ce soir à Versailles, à la fête de Monsieur. Il donna hier une fête chez lui à toutes les femmes et valets de chambre de ceux qui ont été à Chanteloup ; il y avait plus de quatre cents personnes : l'appartement fut éclairé comme pour les maîtres ; le repas splendide, à trois services ; des vins de toutes sortes : mes gens m'en firent le récit hier au soir. J'irai souper ce soir avec la grand'maman et sa belle-sœur : nous serons très-petite com-

pagnie. Je dois leur donner un ou deux petits soupers avant leur départ, qui sera le 9 d'avril. Le grand-papa reviendra le 1er de juin : il assistera au sacre, et restera en tout un mois à ce voyage, et ne reviendra qu'à Noël avec la grand'maman, qui restera constamment à Chanteloup jusqu'à ce temps-là.

L'archiduc part jeudi prochain. La visite qu'il a rendue ici paraît l'avoir plus fatigué qu'amusé : elle a produit de grandes tracasseries à la cour. Vous savez qu'il y était incognito : nos princes ont prétendu qu'il leur devait rendre la première visite; la reine ne l'a pas jugé à propos, et leur a marqué son mécontentement, en ne les invitant point à aucune fête. M. le duc d'Orléans est à Saint-Assise, chez madame de Montesson, et le prince de Condé à Chantilly. Voilà ma gazette ainsi que les quatre pages finies.

LETTRE CCXV.

Mercredi 1er mars 1775.

Je suis fort aise de l'arrivée de vos parents, et fort satisfaite du bien qu'ils vous ont dit de moi : comme ils vous aiment beaucoup, je juge qu'ils ont cru vous faire plaisir.

Je reçois une lettre de votre cousin (1) en même temps que la vôtre. Il ne me parle point de celle qu'il a dû trouver de moi en arrivant, qui était en réponse à celle qu'il m'avait écrite de Calais : elle était, s'il m'en souvient, de quatre pages, et à l'adresse qu'il a laissée à Viard en partant : informez-vous, je vous supplie, s'il l'a reçue.

Il est vrai que je vous trouve un homme fort singulier. Vous avez grande raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point ; le vôtre m'est incompréhensible : je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude, et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde sur la société particulière. Je conviens que la société ne satisfait guère ; mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera ; et je crois vous avoir déjà dit que je regardais l'amitié comme le grand œuvre. On ne fait jamais de l'or ; mais on trouve quelques productions qui ont quelque valeur, et qui laissent quelques espérances ; vous me serviriez de preuve : je n'ai point trouvé en vous ce que j'aurais désiré ; mais j'ai trouvé

(1) Le général Conway.

ce qui vaut encore mieux que tout ce que je connais, et dont les protestations d'indifférence ressemblent plus à l'amitié que les protestations d'attachement de tous ceux qui m'environnent. Je ne serai point surprise du refroidissement de vos parents, auquel vous me préparez; j'ai trouvé en vous un exemple qui ne peut me permettre de m'étonner de rien. Comment avez-vous pu douter que je n'acquiescerais pas à vos volontés? Je suis ravie de vous avoir tranquillisé. Je sais très bon gré à milady (2) des bons offices qu'elle m'a rendus : il n'est pas douteux que je ne désire de vous revoir ; mais la joie que j'en aurai ne sera pas sans inquiétude. Je prévois que vous vous ennuierez beaucoup ; et l'ennui est comme la gelée, qui fait mourir toutes les plantes. J'ai cru remarquer, après chaque voyage, une grande diminution, je n'oserais pas dire dans vos sentiments, mais dans l'opinion que vous aviez de moi. Cependant je serais fausse avec vous et avec moi-même, si je disais que je ne désire pas infiniment de vous revoir.

Je n'écrirai point aujourd'hui au général :

---

(2) Lady Ailesbury, en engageant M. Walpole de faire une autre visite à Paris.

dites-lui, ainsi qu'à milady et à mad. Damer, qu'ils m'ont laissé de véritables regrets. Vous m'inquiétez sur l'état de madame Damer : n'oubliez pas, en m'écrivant, de me donner de ses nouvelles.

Ne me sachez point mauvais gré de ne vous point faire le récit de nos dernières fêtes ; je m'ennuie si fort d'en entendre parler, que je ne puis me résoudre à les raconter.

LETTRE CCXVI.

Vendredi 10 mars 1775.

Votre dernière lettre est pleine de raison. Je suis persuadée de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur : vous vous faites violence pour y contribuer ; mais vous me la faites un peu trop sentir : vos lettres vous coûtent, et votre voyage vous coûtera bien davantage. Je prévois avec beaucoup de chagrin le peu d'amusement que vous trouverez ici ; si j'avais plus de générosité, je vous prierais de vous en dispenser, mais j'avoue que je désire de vous voir encore une fois ; je veux que vous jugiez par vous-même du changement que je crois qu'il y a en moi, pour nous épargner à tout jamais l'ennui d'en parler. Où prenez-vous que je ne suis

occupée que de mes parents, et que je m'afflige d'avoir peu de particulier avec eux? Ah ! je voudrais n'avoir que ce chagrin-là. J'ai fait presque toutes les semaines un souper particulier avec la grand'maman et le grand abbé; j'en ferai un ce soir, et croyez qu'excepté une seule personne, je pourrais dire à tous mes amis : Je *sais* que je vous aime, mais.....

Vous avez raison quand vous me dites que l'âge et l'expérience n'ont rien produit en moi, de bien s'entend; car l'âge m'a défigurée, et l'expérience m'a dégoûtée du monde, sans me rendre la société moins nécessaire; elle me l'est plus que jamais, et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre ami Pontdeveyle; il m'écoutait et me répondait, j'étais ce qu'il aimait le mieux; je lui étais nécessaire, et, si tout le monde m'avait abandonnée, il me serait resté fidèle; il avait une certaine connaissance du monde, qui, sans être bien profonde, suffisait dans bien des circonstances; trop de pénétration nuit quelquefois; il y a du danger à trop approfondir, il faut le plus souvent s'en tenir aux surfaces, et se contenter d'y conformer les siennes. Je ne sais pas si j'explique ma pensée; quand je veux raffiner, je m'exprime mal, mais vous savez aider à la lettre.

Votre ambassadeur part au plus tard mercredi pour Londres; je le crois fort épris, nous jugerons à son retour si je me trompe; s'il revient seul, tout sera dit. Il vous portera peut-être cette lettre, cela dépendra du jour de son départ. Je vous enverrai sûrement par lui le dernier Mémoire de M. de Guines qui ne paraît pas encore. Si vous étiez curieux de la collection entière de ce procès, je vous en enverrais toutes les pièces; il y en aura pour le moins quatorze ou quinze. Je crois que ce pauvre M. de Guines est le plus malheureux de tous les hommes. Je vous quitte, et je vous reprendrai quand je pourrai.

Samedi, à 3 heures après midi.

Le Mémoire de M. de Guines ne paraît point encore; on m'avait dit, comme chose certaine, qu'on consentait à faire imprimer ses dépêches: elles prouveraient qu'il n'aurait pas pu perdre s'il avait joué, parce qu'il n'aurait pu parier pour la guerre, sachant la paix; mais on me dit hier que cette grâce ne lui était point encore accordée, et qu'on doutait qu'il l'obtînt.

Je voulais vous envoyer une nouvelle brochure de Voltaire, mais votre ambassadeur dit

que l'on reçoit à Londres, par Genève, tous ses ouvrages avant qu'ils arrivent à Paris. Je ne me souviens pas de ce que vous m'avez envoyé dont vous me remerciez; je n'ai plus de mémoire, ainsi il faut que vous me pardonniez des rabachages.

Connaissez-vous les Lettres de Bolingbroke sur l'utilité de l'Histoire? elles ont paru en 1752. Je les avais sans avoir été tentée de les lire; mandez-moi ce que vous en pensez. Il y a un autre petit volume de lui, qui est une lettre au chevalier Windham, qui contient tout ce qu'il a fait depuis 1710 jusqu'à 1716; cela me rappelle ma jeunesse; il est question de tous gens que j'ai connus. Vous avez raison d'aimer les noms propres, ils mettent de l'intérêt. Je dois entendre mardi, chez les Necker, une tragédie qu'on dit être fort touchante; le sujet est la disgrâce du prince Menzikoff (1) et sa mort en Sibérie; je vous en rendrai compte. Je me méfie des éloges, j'y suis trop souvent attrapée. L'Iphigénie et l'Orphée de M. Gluck, le Barbier de Séville de M. de Beaumarchais, m'avaient été extrêmement vantés; on m'a

(1) Le *Menzikoff*, tragédie de la Harpe.

forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort.

Madame de Mirepoix est très-contente de votre lettre. L'argent que vous lui avez envoyé ne lui en a pas rapporté d'autre; elle l'a joué et perdu; sa sœur Bouflers, joueuse éternelle, partira le mois prochain pour la Lorraine avec son prince (2); ils ne reviendront que dans l'automne.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, cela m'assure un peu de compagnie; je reverrai l'évêque de Mirepoix; il prétend vous aimer beaucoup, et il est très-reconnaissant et très-flatté de ce que je lui ai dit de votre part; vous ne vous souvenez peut-être pas de m'en avoir donné la commission.

Dimanche, à 5 heures du soir.

J'eus hier la visite du grand-papa; j'avais du monde chez moi, des allemands, des évêques; il fut de fort bonne conversation; il rapporta l'affaire de M. de Guines comme aurait pu faire l'avocat général. Le roi a consenti que l'on communiquât aux juges les dépêches qui peu-

(2) Le prince de Beaufremont.

vent prouver en faveur de M. de Guines. Son Mémoire ne paraît point encore ; il voulait attendre que le second de Tort parût, et celui-ci ne veut point le donner que M. de Guines n'ait donné le sien. Tout le monde s'intéresse à cette affaire, les uns par amitié, et les autres par curiosité.

Le procès de M. de Richelieu fait un effet tout différent ; il est si ridicule, qu'on ne s'en occupe que pour s'en moquer. Madame de St.-Vincens l'attaque pour rapt de séduction et subornation de témoins : elle avait quarante ans quand elle prétend avoir été séduite, et lui soixante-quinze ans quand il l'a séduite ! Ses meilleurs amis ne peuvent s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

La grand'maman soupa chez moi avec le grand abbé ; en me mettant à table, je trouvai sur mon assiette quantité de choses ; je ne savais ce que ce pouvait être ; c'étaient six coquetiers d'argent et un d'or, les plus jolis du monde. Ce présent ne m'a point plu ; premièrement, parce que c'était un présent, et secondement, parce qu'il n'est bon à rien. Notre soirée se passa fort doucement ; la grand'maman est la vertu personnifiée. La vertu a étouffé en elle la nature ; je ne sais si elle en est plus

heureuse, mais elle en est certainement moins gaie et moins naturelle.

Remarquez, je vous prie, que cette lettre vous sera rendue par l'ambassadeur, et que je ne parlerais pas si librement, si elle était confiée à la poste.

Je ne sais si c'est la vieillesse qui me donne de l'humeur, et qui me rend difficile.

Mardi.

J'eus hier le tête-à-tête que je vous avais annoncé (3); il ne fut pas gai, mais il fut intéressant, et m'aurait appris, si je ne l'avais pas su, qu'il y a des situations plus fâcheuses que la mienne. J'allai ensuite rendre une visite à l'hôtel de Choiseul. Ce n'est point là encore où l'on doit trouver le bonheur. Pour moi, je crois qu'il s'est retiré à Strawberry-Hill. Croyez-vous en effet le quitter pour quelques moments? Je ne saurais me persuader que vous exécutiez le projet que vous faites. Vous avez manqué le temps où il vous aurait été agréable. Milord Stormont est persuadé que vos parents reviendront ici, qu'ils s'y sont beaucoup plu; et pour lui, loin de s'y déplaire, il se flatte d'y

(3) Avec madame de Jonsac.

rester fort long-temps, et je ne doute pas que cela ne soit, s'il ramène sa milady (4).

Je n'appris rien hier de nouveau. Je suis honteuse de la longueur de cette lettre et de son insipidité.

LETTRE CCXVII.

Mardi 4 avril 1775.

Je courus hier un fort grand danger : entre sept et huit heures du matin le feu prit à la cheminée de mon antichambre avec une telle furie, que les flammes sortirent jusqu'au milieu de la chambre, et montèrent jusqu'aux bras de la cheminée, brûlèrent les cordons des sonnettes; et, si la cheminée s'était crevée, il est très-vraisemblable que non-seulement mon appartement, mais tout le corps-de-logis aurait été brûlé. Heureusement la cheminée est de brique; et le prompt secours qu'on apporta fit que le danger dura peu, et n'a même causé aucun dommage; les maçons qui travaillent dans la cour furent d'un grand secours, et les pompiers qui ne tardèrent pas à arriver mirent fin à ce terrible accident; le pauvre Viard en

(4) Lady Harriet Stanhope.

a un peu souffert, il a eu un bras un peu brûlé, et une partie de sa redingote. Ce fut au moment que je m'éveillai que l'accident arriva ; je me levai bien vite, et descendis chez mademoiselle Sanadon. Mes gens étaient dans la plus grande terreur; et, ce qui vous surprendra, c'est que je ne fûs point effrayée ; ce ne fut point par courage, mais par insensibilité. Je ne puis pas me rendre raison à moi-même de cette disposition ; le danger me paraissait évident, je disais même qu'il fallait mettre en sûreté tout ce qu'on pourrait sauver ; je pensais un peu au parti que je prendrais, et, dans ce moment-là, tout me paraissait égal. Rendez-moi raison de cela, si vous pouvez ; pour moi, je l'attribue à ce changement que je vous ai annoncé que vous trouveriez en moi, qui est bien plus l'effet de mon âge que de mes réflexions. J'avais été toute la veille dans un grand affaissement.

Les lettres de M. d'Aiguillon, dont le recueil a pour titre : *Correspondance de M. le duc d'Aiguillon, au sujet de l'affaire de M. le comte de Guines et du sieur Tort, et autres intéressés pendant les années* 1771, 2, 3, 4 *et* 5, est la plus ennuyeuse chose du monde. J'en ai lu soixante-cinq pages, il y en a deux cent vingt-trois. Jusqu'à cette page on ne peut en rien

conclure ; je vous enverrai cette brochure avec les autres pièces du procès, mais j'attendrai une occasion. Je trouve le pauvre M. de Guines bien à plaindre.

Je suis bien de votre avis, je ne sais pas comment il se peut trouver des juges, parce qu'il me paraît impossible de s'assurer de la vérité ; on ne voit que des masques, on n'entend que des mensonges ; il est étonnant qu'on soit attaché à la vie ; je doute qu'il y ait aucun individu (si ce n'est mon petit chien) pour qui elle soit heureuse ; encore voudrait-il se marier, et l'on ne lui donne point de femme.

Je vous ai mandé que je perdrais mes parents (1) le lundi de Pâques ; cet accident est prévu ; et, puisque je soutiens avec tant de fermeté ceux qui ne le sont pas, je serai fâchée de celui-ci, sans en être accablée.

Il pleut ici des épigrammes sur nos nouveaux maréchaux ; on dit que le roi ne fera pas ses Pâques, parce *qu'il a fait les sept péchés capitaux ;* ce sont les sept maréchaux. Je ne crois pas en devoir faire l'attribution ou distribution (2) par la poste, et vous

---

(1) Le duc et la duchesse de Choiseul.

(2) Voici cette distribution : Le duc d'Harcourt, *la*

ne les connaissez pas assez pour pouvoir la faire.

Mercredi.

J'ai presque lu entièrement la correspondance ; je trouve qu'elle n'ajoute rien aux Mémoires de M. de Guines, si ce n'est qu'il est bien évident qu'il n'était pas protégé par le ministère. Les lettres de M. de Guines sont du même style que ses Mémoires, c'est-à-dire, parfaitement bien écrites.

Le vice-chancelier, père du chancelier (3), mourut hier matin, et le marquis de Pontchartrain est très-malade.

On croit que M. du Muy a la pierre. Je

Paresse ; le duc de Noailles, *l'Avarice ;* le comte de Nicolaï, *la Gourmandise* ; le duc de Fitz-James, *l'Envie ;* le comte de Noailles, *l'Orgueil ;* le comte du Muy, *la Colère ;* le duc de Duras, *la Luxure.*

(3) Meaupou, malgré son exil et sa disgrâce, restait revêtu du titre de chancelier, charge qui est inaliénable en France, si ce n'est par démission volontaire, à laquelle il ne voulut jamais consentir. Depuis l'époque du retour, à Paris, de l'ancien parlement, que Maupeou avait détruit, M. de Miroménil, garde des sceaux, avait présidé, comme chancelier ; mais Maupeou conserva le titre jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu qu'en 1791.

soupai hier à l'hôtel de Choiseul ; il y avait cinquante-six personnes. Je ne me mets point à table, je soupe dans une petite pièce séparée avec ceux qui ne soupent point. Je donnerai à souper samedi au grand-papa, à la grand'maman, à madame de Gramont, à l'archevêque de Toulouse, et à M. de Guines.

LETTRE CCXVIII.

Samedi 8 avril 1775.

Je crains que vous ne vous portiez pas trop bien ; la lettre que je reçois a le ton faible ; je crois que vous êtes pâle, un peu triste, cela est-il vrai ? Est-ce que la vie que vous menez vous convient ? Dîner à six heures du soir est une heure bien indue. Que prenez-vous donc entre votre lever et ce repas ? Souper à minuit ; c'est tout au plus cinq heures après le dîner. Vous coucher à deux heures, c'est un dérèglement que cet arrangement-là. Songez donc combien le régime vous est nécessaire, et combien vous êtes faible et délicat. Au nom de Dieu, ne soyez plus malade ; je n'ai plus assez de force pour soutenir l'inquiétude.

Qu'est-ce que vous entendez quand vous me dites que j'ai plus d'esprit pour me défendre

que pour attaquer? Je ne me souviens jamais, en vous écrivant, de ce que je vous ai écrit, et cela vous est prouvé par mes rabachages. Ma mémoire s'en va grand train. Ah ! c'est une belle chose que de vieillir ! quand vous en serez là, vous vous souviendrez de moi, j'en suis sûre.

Milady Henriette est bien dégoûtée, si elle ne veut point du milord; on dit qu'il a une très-belle figure, il a certainement de l'esprit, de la douceur, de la politesse; il a été très-bon mari; il faut qu'il y ait quelque raison à ce refus; vous ne vous souciez pas de le savoir, ni moi non plus.

Vous avez bien raison, en m'associant à l'aversion que vous avez pour les grandeurs; je ne trouve d'état heureux que de n'être ni grand ni petit, mais d'avoir de la fortune, c'est-à-dire, un revenu assez considérable pour n'avoir jamais besoin de personne, pour être bien logé, bien servi, pour souper tous les jours chez soi en bonne compagnie, et mener tous les jours la même vie. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau; et, sans la maudite crainte que j'ai de m'ennuyer, je ne sortirais jamais de chez moi; mais souper seule, ou tête à tête avec la Sanadon, me paraît affreux. Souvent les

soupers que je vais faire ailleurs ne valent guère mieux, mais la variété est bonne en toute chose, jusqu'à changer de sorte d'ennui.

Dimanche.

Mon souper s'est très-bien passé (1) : il y a eu de la gaîté, de l'accord, même assez d'amitié; les parents et le grand abbé partirent les premiers ; la sœur et M. de Guines restèrent une heure de plus ; la sœur me traite à merveille. Le Guines est très-aimable, il a un courage inoui, et il en a grand besoin. Je ne sais comment se terminera son procès, son ennemi est bien dangereux. On attend le dernier Mémoire de Tort ces jours-ci; il y répondra, et tout sera dit, et vraisemblablement il sera jugé dans le mois de mai.

Je vous demande pardon de ce que je vous mande peu de nouvelles, mais je ne sais pas conter, et puis je ne saurais me persuader que vous puissiez vous intéresser à ce qui se passe ici, c'est-à-dire, aux bagatelles.

On disait hier au soir madame de Maurepas très-malade ; ce n'est pas une bagatelle que

(1) Le souper dont il est question à la fin de la précédente lettre.

cela, mais une chose très-importante (2). Adieu.

LETTRE CCXIX.

Dimanche 7 mai 1775.

Je ne sais si vous aurez entendu parler de nos troubles, nous avons eu la semaine passée des émeutes, l'une mardi, à Versailles, l'autre mercredi, à Paris; et, quoique le pain ne fût pas plus cher que dans les semaines précédentes, le peuple s'est attroupé, a voulu qu'on lui donnât le pain à deux sous; ils ont pillé les boulangers : on a été mécontent de la police, on a trouvé qu'elle avait molli; en conséquence, on a changé les magistrats : on a donné la place de lieutenant de police, qu'avait M. le Noir, à un nommé Albert, protégé par le contrôleur-général; celui-ci prend un grand crédit, et il paraît qu'il sera bientôt le plus puissant. On avait pris de si grandes précautions pour les marchés d'hier, qu'il n'y a eu aucun mouvement. — M. le maréchal de Biron a le commandement des troupes qui sont dans Paris et dans sès environs; M. de Poyanne a le com-

(2) On pensait qu'elle avait une grande influence sur son mari.

mandement sous lui. Comme il y a eu des émeutes dans plusieurs provinces, on n'est point assuré que la fermentation soit entièrement calmée. Cette aventure ne m'a pas causé la plus petite émotion; vous voyez que je ne crains ni le fer ni le feu; c'est un beau changement que l'apathie dans laquelle je suis tombée; je ne suis plus susceptible de craintes, mais je ne le suis pas davantage d'espérance; je ne sais pourquoi on a fait une vertu de celle-ci; elle peut en être une dans le pays des chimères. A l'égard de la crainte, elle est, dit-on, le commencement de la sagesse; cela peut être, je sais que l'une et l'autre sont des mouvements de l'âme fort involontaires.

Je pense, comme vous, sur l'éloge de Marc Aurèle (1). L'intérêt que je prends à M. de Guines m'a soutenue contre l'ennui des quinze ou seize Mémoires qu'il a fallu lire; il sera jugé incessamment.

---

(1) Par M. Thomas. — L'éditeur regrette de ne pouvoir donner l'opinion de M. Walpole sur cet éloge, ou quelques autres extraits de ses lettres. On a vu que madame du Deffand lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes celles qu'elle avait reçues jusqu'au mois de février 1775. Toutes ces lettres existent encore; mais celles qui sont postérieures à cette date ont été brûlées

Vous avez reçu, ou vous ne tarderez pas à recevoir un livre qui est fort bien fait, mais qui demande beaucoup d'application (2). Je n'ai point entendu parler de la duchesse de Kingston. On m'a dit que milord Holderness devait s'établir à Auteuil dans la maison de l'Idole.

Je suis très-étonnée de la répugnance de la milady pour le milord; cela n'avait point paru ici, tout au contraire : serait-il vrai ce que j'ai ouï dire, qu'elle a un ancien goût pour l'ancien ami (3) de notre ami? Cela me surprendrait, car il ne m'a pas paru aimable.

---

par madame du Deffand, suivant le désir de M. Walpole; de sorte qu'il ne reste de lui d'autres lettres que celles qu'il lui a adressées pendant la dernière année de la vie de madame du Deffand, et qui furent religieusement rendues après sa mort.

(2) L'ouvrage de M. Necker, *sur la législation et le commerce des grains*.

(3) Le duc actuel de Q.....

LETTRE CCXX.

Mercredi 17 mai 1775.

Rien n'est si choquant que vos éternelles excuses sur l'insipidité de vos lettres; pourquoi seraient-elles insipides? les lettres d'un ami peuvent-elles l'être? C'est la contrainte, la gêne, la complaisance, qui produisent l'insipidité; d'ailleurs vous écrivez parfaitement bien, et, malgré votre mauvais français, personne ne rend mieux ses pensées, et vous pensez beaucoup.

Nous n'avons plus que quinze jours à attendre le jugement du procès de M. de Guines; dans son dernier Mémoire (que vous devriez demander à milord Stormont) il fait voir qu'il n'avait pas eu tort de vouloir que la correspondance parût.

Il m'est arrivé deux neveux (1) qui amènent leurs enfants au nombre de trois; ils seront dans une pension près de l'Enfant-Jésus; de plus, je vais avoir chez moi le petit Viard; voilà bien de la marmaille, et je ne l'aime guère; je pourrais vous raconter les séances de

(1) Les fils de son frère, le comte de Vichy.

l'Académie, vous en envoyer les discours ; mais qu'est-ce que tout cela vous fait?

Avez-vous lu le livre de M. Necker? Dites-m'en votre avis et celui de votre public ; il a fait un grand effet dans le nôtre; excepté la secte économiste, tout le monde en est content. Le second tome de la Maison de Bourbon ne paraît point encore. J'essayerai de lire ce Voyage de Sicile (2), mais je doute qu'il m'amuse. A qui donnez-vous à diner? Je suis sûre que vous écrivez beaucoup; quel ouvrage faites-vous? quel sujet traitez-vous? Les éloges sont ici à la mode; à chaque séance publique d'Académie, d'Alembert en lit un; lundi dernier, jour de la réception du maréchal de Duras, il lut celui de Bossuet, évêque de Meaux; il y a placé celui de M. de Toulouse (3), qui fut si pathétique, qu'il tira des larmes du loué vif, et de tous ses adorateurs. La louange est aujourd'hui fort à la mode, les talents présents n'en méritent guère.

Je relis les Mémoires de Sully, je les supporte ; je lis aussi l'Ordre du St.-Esprit ; les anecdotes me plaisent assez, mais elles sont si

---

(2) Le voyage de Brydone en Sicile et à Malte.

(3) L'archevêque de Toulouse, son neveu.

abondantes, que l'une fait oublier l'autre; on a bien de la peine à passer son temps; les morts et les vivants sont bien insipides.

LETTRE CCXXI.

Paris, samedi 20 mai 1775.

Votre poste a fait une grande diligence; la lettre que je reçois est du 16.

Je compte donner cette lettre-ci au colonel St.-Paul; il la mettra dans le paquet de votre ambassadeur. J'y joindrai des épigrammes, des chansons dont il faudra vous expliquer le sujet et l'occasion.

Je ne comprends pas bien comment toutes nos nouvelles peuvent vous intéresser. Celles de vos bals ne m'intéresseraient point; et je n'ai nul regret que vous ne puissiez pas m'en parler.

Je fais aujourd'hui un tour de force, le même que je fis il y a huit jours; je vais souper à Versailles avec les deux maréchales et madame de Lauzun. Vous me trouvez bien ridicule, mais j'aime fort M. de Beauvau; il est de quartier, et pour le voir il faut l'aller chercher; d'ailleurs je ne crains ni les veilles ni la voiture, je ne crains au monde que l'ennui, tout

ce qui peut l'écarter me convient ; je n'ai point le bonheur de me suffire à moi-même ; peu de lectures m'amusent, et les réflexions m'attristent infiniment. Je ne suis point un certain père de la Tour, qui n'était jamais plus heureux (disait-il) que lors qu'il jouissait de lui-même. Il s'en faut bien que je lui ressemble ; il n'y a rien que je ne préfère à une pareille jouissance. Je ne suis point née gaie, le passé ne me rappelle que des chagrins et des malheurs ; l'avenir ne me promet rien d'agréable ; et je ne puis supporter le présent qu'en cherchant à me distraire.

J'ai lu quelques chapitres de M. Necker, j'ai trouvé que c'était un casse-tête ; il a produit un grand effet ; nos économistes en sont atterrés, et nos ministres, qui sont à la tête de ce parti, sont furieux contre lui ; mais il n'a rien à craindre, il a donné son livre avec privilége et approbation : on pouvait le supprimer, on n'en a rien fait, on n'est point en droit de s'en plaindre. Ce M. Necker est un fort honnête homme ; il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. Je ne sais s'il vous plairait, je crois qu'oui, à beaucoup d'égards ; dans la société il est fort naturel et fort gai, beaucoup de fran-

chise, il parle peu, est souvent distrait ; je soupe une fois la semaine à sa campagne, qui est à St.-Ouen ; sa femme a de l'esprit et du mérite ; sa société ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point ; c'est un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi ; elle et son mari sont fort amis de milord Stormont.

La personne avec qui je vis le plus, de tout ce que vous connaissez, c'est la maréchale de Luxembourg ; si je croyais à l'amitié, je dirais qu'elle en a pour moi, il ne se passe guère de jours sans qu'elle ne me vienne voir. M. de Beauvau en use de même, ils sont l'un et l'autre ce que l'on appelle des amis, et, sans l'incrédulité dans laquelle je suis tombée, je compterais sur eux.

Dimanche.

J'ai fait mon voyage, je n'en suis point fatiguée. Vous trouverez ci-joint l'arrêt (1) qui supprime le dernier mémoire de M. de Guines.

---

(1) C'était un arrêt du conseil d'état du roi, supprimant le Mémoire de M. de Guines, qu'on supposait inculper le duc d'Aiguillon. Le roi fut bientôt engagé, par l'influence de la reine, à révoquer cet arrêt, ou du moins à en annuller l'effet par une lettre à la cour du Châtelet. La disgrâce et

On dit qu'il ne lui fera nul tort pour le jugement de son procès; j'en doute, ainsi que de son retour en Angleterre.

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire: je recevrai, dit-il, incessamment de nouveaux vers; s'ils arrivent avant le départ de cette lettre, je vous les enverrai.

Si vous n'avez pas le mémoire condamné (2); et que vous en soyez curieux, je vous l'enverrai.

---

l'exil du duc d'Aiguillon en furent la suite immédiate. Ce seigneur s'était rendu odieux à la reine, par sa liaison intime avec madame du Barry, et la protection qu'elle lui accordait. On se persuada qu'il avait été dans ses bonnes grâces long-temps avant la mort de Louis XV.

(2) Il avait pour titre : *Mémoire sur la nature, l'origine et les progrès de l'affaire pour M. le comte de Guines, ambassadeur du roi, contre le nommé Tort, ci-devant son secrétaire.*

FABLE

Trouvée dans un vieux recueil, dont on fait l'application au moment présent (3).

Un limousin, très-grand réformateur,
D'un bon haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Qu'il ne fallait que retrancher le paître
Aux animaux confiés à son soin.
Aux étrangers il ouvre la prairie;
Du ratelier faisant ôter le foin,
En débarrasse l'écurie.
Le lendemain, les chevaux affamés
Tiraient la langue et dressaient les oreilles.
On court à l'homme, il répond : A merveille,
Ils y seront bientôt accoutumés;
Laissez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain langueur et défaillance,
Et l'économe, en les voyant périr,
Dit : Ils allaient se faire à l'abstinence,
Mais on leur a conseillé de mourir,
Exprès pour nuire à mon expérience.

(3) Madame du Deffand a oublié de donner l'explication qu'elle avait promise des épigrammes suivantes. Elles furent toutes faites à l'occasion des désordres causés à Paris et à Versailles, par les ennemis des projets patriotiques du sage Turgot, relativement au commerce intérieur et à l'exportation des grains.

SUR M. LE MARÉCHAL DE BIRON,

Chargé du commandement des troupes qu'on a fait venir pour la révolte.

AIR *de Joconde.*

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des Halles;
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine;
Général, digne de Turgot,
Tu te fais Jean Farine.

SUR M. DE MAUREPAS,

Qui fut à l'Opéra le premier jour de la révolte qui arriva à Versailles.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur le comte, on vous demande,
L'on dit qu'on se révoltera.
Dites au peuple qu'il attende,
Il faut que j'aille à l'Opéra.

LE COMPLOT DÉCOUVERT.

Quel séditieux, ou quel fou
Soulève ainsi toute la France ;
Est-ce le chancelier Maupeou ?
Est-ce l'église, est-ce finance ?
Est-ce Choiseul, ou d'Aiguillon ?
Est-ce encore l'abbé Terray ? Non.
Je vous le dis en confidence,
Le seul auteur de ce complot,
Mes amis, c'est monsieur Turgot.

LETTRE CCXXII.

Dimanche 28 mai 1775.

Vous croyez que mon amitié pour mon chien *est forcée ;* pourquoi cela ? et qui est-ce qui m'y force ; serait-ce pour être votre singe ? Oh ! non je n'imite personne ; mais je ne vous parlerai plus de mon petit chien.

Madame la princesse de Conti (1) mourut hier à huit heures du matin ; on en prend le deuil demain pour onze jours. Le roi part le lendemain de la Pentecôte ; il ira coucher à Compiègne, où il passera deux jours ; il en partira le 8 ; il couchera à un endroit qu'on

(1) Fille du duc d'Orléans.

appelle Finnes, et se rendra le 9 à Rheims, où il restera jusqu'au 16; il retournera à Compiègne, et sera le 19 à Versailles. Rien n'est si beau que la couronne, il y a pour seize millions de pierreries; tout le monde l'a été voir. Il y aura une terrible cohue à Rheims, je ne regrette point de n'y point être; je n'ai point ce genre de curiosité, mon tonneau est mon Strawberry-Hill; je ne me plais autant nulle part, mais je veux qu'il y ait à côté quelques chaises remplies. On me dit hier que milord Stormont ne viendrait point au sacre; on attendait ces jours-ci le Caraccioli; je n'ai point ouï dire qu'il fût arrivé.

Interruption. Lundi matin.

Madame la princesse de Conti laisse tout son bien à partager selon les coutumes (2); on dit que M. le prince de Conti aura cent mille livres de rente; M. le duc de Chartres aura cinq cent mille francs; et madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, en aura autant. La maison de

(2) C'est-à-dire, selon la coutume ordinaire de Paris, en cas de succession. Le droit coutumier en France était au droit écrit ce que la coutume est aux actes du parlement en Angleterre.

Paris était assurée de son vivant à M. le comte de la Marche, son petit-fils; elle ne fait aucuns présents à personne. On dit que M. de Guines sera jugé vendredi ou samedi : depuis l'arrêt qui supprimait son dernier Mémoire, le roi lui a fait écrire, par M. de Vergennes, qu'il ne prétendait pas l'empêcher d'en faire usage auprès de ses juges; M. le garde des sceaux a écrit aux juges qu'ils pouvaient y avoir égard. Je vous manderai vraisemblablement, lundi, le jugement de ce procès, qui m'aurait bien ennuyée si je n'y étais pas un peu intéressée.

LETTRE CCXXIII.

Dimanche 11 juin 1775.

Oui, la reine a été au sacre, avec Madame, mesdames Clotilde et Elisabeth. C'est aujourd'hui que la cérémonie s'est faite; nous aurons une liste des morts et des mourants, car il est impossible que qui que ce soit n'ait succombé à cette fatigue. Paris est désert dans ce moment-ci; j'aurais dû prendre ce temps pour aller à Roissy. Les Caraman ont marié leur fille aînée à un M. le comte de la Fare dont ils sont extrêmement contents.

Madame de Gramont part mardi pour aller

aux eaux de Bourbonne, madame de Tessé (1) l'accompagnera; elles passeront par Cirey, chez les du Châtelet; elles y arriveront jeudi, et M. de Choiseul s'y rendra de Rheims, et, après y avoir séjourné quelques jours, il en partira avec sa sœur, et passera une quinzaine de jours avec elle à Bourbonne; il retournera ensuite à Chanteloup. La grand'maman y est présentement toute seule; l'abbé est ici, il y restera jusqu'au départ de son neveu pour Vienne, où il va être secrétaire d'ambassade; il l'a été en Suède avec succès (2).

J'attends mon évêque de Mirepoix dans quinze jours; j'aurai dans ce temps-là des évêques à foison, et une partie de mes diplomatiques. Je voudrais que votre ambassadeur fût du nombre, mais M. de St.-Paul n'a pas l'air de l'attendre sitôt.

Je saurai par votre première lettre des nouvelles de notre ambassadeur (3). Que dites-

(1) La marquise de Tessé, fille du maréchal de Noailles.

(2) Le même M. Barthélemy, qui fut ensuite plusieurs années sécrétaire d'ambassade à Londres, durant la mission du marquis de la Luzerne, et qui est aujourd'hui membre du Sénat conservateur.

(3) Le comte de Guines, alors retourné en Angleterre.

vous de la conclusion de son affaire? comment trouvez-vous la sentence (4)? Je vous ai envoyé par lui les brochures que vous demandiez.

Envoyez-moi les vers de M. Fitz-Patrick et ceux de Charles Fox.

LETTRE CCXXIV.

Paris, dimanche 25 juin 1775.

Vous me confirmez ce que disent les gazettes sur votre Amérique; je ne suis pas politique, vous avez raison, mais je m'intéresse à milord North, je ne sais pas pourquoi; mais je m'imagine que c'est un honnête homme, et je serais fâchée qu'il quittât le ministère. Cette fête sur l'eau doit être fort belle (1). Le pauvre milord Stormont est donc éconduit (2)? Puis-

(4) Cette sentence, qui condamne Tort « à faire répa-» ration d'honneur audit comte de Guines, en présence » de douze personnes au choix dudit comte de Guines, » dont sera dressé acte : ledit Tort condamné en outre » à 3oo liv. de dommages-intérêts envers ledit comte de » Guines, etc., etc., » était néanmoins si amphibologique dans d'autres points, que les deux parties jugèrent également convenable d'en appeler.

(1) Fête donnée sur la Tamise.

(2) Elle pense refusé par lady Harriet Stanhope.

que cela est, renvoyez-le-nous, il sera très-bien reçu ici, et en particulier par moi. L'ambassadeur de Naples est de retour, plus de troupe italienne que jamais (3). Le grand abbé est encore ici; il ne nous quittera que dans douze ou quinze jours.

L'évêque de Mirepoix est arrivé, dont je suis fort aise; il a l'air de m'aimer un peu. J'ai deux soupers dans la semaine, le mercredi et le jeudi. Le mercredi, j'ai les maréchales, les princesses, les duchesses, marquises, comtesses, les diplomatiques, les évêques, etc. N'allez pas croire que cela fasse quarante personnes, mais quelquefois il y en a quinze ou seize. Les jeudis, cela est différent, c'est le grand abbé, un certain président de Cotte, l'évêque de Mirepoix, quelquefois celui d'Arras, M. Necker, et de temps en temps quelques autres : mon unique occupation est de m'assurer de la compagnie pour passer la soirée, soit en l'attirant chez moi, soit en l'allant chercher chez les autres; il ne m'arrive presque jamais de la passer seule, mais c'est par les soins que je prends pour l'éviter.

---

(3) Elle veut dire plus bouffon dans ses manières et sa conversation que jamais.

Toutes réflexions faites, je vous l'avouerai, je trouve que je vis trop long-temps.

P. S. J'avais fini là, je me le suis reproché, et je rouvre ma lettre pour vous dire que je ne hais pas tant la vie que j'en ai l'air; il y a tels événements et circonstances qui me feraient désirer qu'elle se prolongeât encore quelque temps.

Je fais traduire les vers de Charles Fox par deux personnes. Je serai curieuse de savoir laquelle aura le mieux réussi; je ne vous les nommerai qu'après que vous m'en aurez dit votre avis.

LETTRE CCXXV.

Paris, samedi 1er juillet 1775.

Je ne suis point surprise de votre irrésolution, et je le serai infiniment si vous vous déterminez à venir ici. L'espace de quatre ans n'a pas été suffisant pour vous vieillir, mais plus que suffisant pour effacer des traces peu profondes, et dont vos singulières interprétations avaient fort avancé l'ouvrage.

Vous dites qu'il n'y a que moi qui ne vieillis point; vous vous trompez très-fort en me tirant

de la classe des décrépites, j'en ai tous les apanages; du dégoût pour tous les amusements et un fond d'ennui contre lequel je ne trouve nulle ressource; aucun plaisir ne me tente, je ne me plais que dans mon tonneau, mais la compagnie m'est nécessaire, surtout dans la soirée; toute lecture m'ennuie; l'histoire, parce que je n'ai point de curiosité; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie me paraît fade, ou que la peinture des passions m'attriste. Enfin, je vous dirai la vérité quand je vous assurerai que ce qui me fait supporter mon état, c'est la certitude qu'il ne durera pas longtemps. Je tâche par mes réflexions d'adoucir ma situation, mais les réflexions me sont contraires, parce qu'elles me font attribuer à moi-même tous les chagrins que j'éprouve; et, dans les mécontentements que j'ai de tout ce qui m'environne, je suis plus mécontente de moi que de qui que ce soit. Voilà la peinture de mon âme, elle est interrompue par une visite.

Dimanche 2.

Je ne désavoue rien de ce que j'ai écrit hier; je me flatte que vous n'en serez point choqué; il est juste qu'il me soit permis de parler quelquefois de moi, et de dire la vérité; je n'abuserai point de cette liberté; vous pouvez vous flatter d'avoir réussi à mon éducation; il est fâcheux que vous n'ayez pu l'entreprendre plus tôt.

Je suis parfaitement disposée à vous rendre ma société et ma conversation très-faciles, et je n'aurai nul effort à me faire; je souhaite seulement que vous puissiez prendre quelque intérêt à mille et mille choses que je serai en état de vous raconter, et que je ne puis ni n'ai pu vous écrire. Ce n'est pas votre indifférence particulière qui seule me fait prévoir votre ennui, c'est celle que vous avez pour toutes choses. Cependant, en y réfléchissant, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une sorte de plaisir pour vous de sentir celui que j'aurai à vous revoir; d'ailleurs, vous trouverez l'évêque de Mirepoix ici, quelque temps que vous puissiez prendre pour y venir; il y restera jusqu'à la fin de novembre; et puis, ne m'avez-vous pas dit que M. de Richmond devait venir? pourquoi ne

vous arrangeriez-vous pas à faire votre voyage avec lui ?

Ah ! j'allais oublier de vous envoyer la traduction que j'ai fait faire des vers de Charles Fox (1) ; ils n'ont pas eu un grand succès, et je trouve que vous les admirez un peu trop ; marquez-moi laquelle des deux traductions vous trouvez la meilleure ; je vous dirai après de qui elle est.

Par madame la C.

« Quand la plus charmante expression est » jointe à des traits formés par le pinceau le » plus délicat de la nature ; quand la rougeur » naturelle de la pudeur et des souris sans » art expriment la douceur et le sentiment qui » résident dans le cœur ; quand dans les ma- » nières enchanteresses on ne trouve pas le » moindre défaut, et que l'âme tient tout ce

(1) Les vers adressés à madame Crewe. L'éditeur a pensé ne pas devoir donner ces deux traductions. Celle qu'on insère ici est la plus littérale et la plus élégante. Il est presque impossible de rendre des vers anglais dans de la prose française ; cependant il faut convenir, avec madame du Deffand, que les *disjecti membra poetæ* se reconnaissent à peine ici.

» que le visage avait promis, la philosophie,
» la raison, l'indifférence même ne doivent
» se trouver que des boucliers bien faibles pour
» nous garantir de l'amour.

» Dites-moi donc, enchanteresse mysté-
» rieuse, ô dites-moi par quel art étonnant,
» ou par quel sortilége, mon cœur se trouve
» si bien fortifié, qu'une fois dans ma vie je
» suis sage, et que, sans devenir fou, je con-
» temple les yeux d'Amourette : que mes désirs,
» qui jusqu'à présent n'ont jamais connu de
» bornes, sont ici bornés par l'amitié, et ne
» demandent rien de plus. Est-ce la raison?
» non : toute ma vie démentirait cela; car qui
» est aussi brouillé que la raison et moi? Est-ce
» l'ambition qui remplit chaque crevasse de
» mon cœur, et ne laisse aucune place à un
» sentiment plus doux? Ah! non, car tout le
» monde doit être d'accord de ceci, qu'une
» seule folie n'a jamais été suffisante pour moi.
» Mon âme est-elle trop fortement occupée
» de ses malheurs, ou relâchée par le plaisir,
» ou dégoûtée par les variétés? car en cela
» seul le plaisir et la douleur se ressemblent,
» l'un et l'autre relâchent les ressorts des nerfs
» qu'ils ont efforcés. D'avoir senti chaque revers
» que la fortune peut donner, d'avoir goûté

» chaque félicité que le plus heureux puisse
» connaître, a toujours été le destin singulier
» de ma vie, où l'angoisse et la joie ont tou-
» jours été en combat. Mais, quoique bien
» versé dans les extrêmes du plaisir et de la
» douleur, je ne suis que trop capable de les
» ressentir encore. Si donc, pour cette seule
» fois dans ma vie je suis libre, et que j'échappe
» à un piége qui pourrait prendre de plus
» sages que moi, c'est que la beauté seule ne
» charme qu'imparfaitement, car l'éclat peut
» éblouir, mais c'est la tendresse qui échauffe.
» Comme, l'hiver, on peut avec plaisir admirer
» le soleil, mais non sentir sa force quoiqu'on
» loue sa splendeur, ainsi la beauté a de justes
» droits sur notre admiration; mais l'amour,
» l'amour seul peut enflammer nos cœurs. »

LETTRE CCXXVI.

Dimanche 9 juillet 1775.

Votre lettre du 3, à laquelle je vais répondre, m'imprime un respect qui glace mes sens, cependant j'en suis contente. Vous me dites que vous êtes sûr que je ne compte sur personne autant que sur vous; j'en conclus que cela doit être, et je n'ai jamais rien desiré pardelà.

Nous avons ici des nouvelles qui ne seront pas surprenantes pour vous, mais qui le sont un peu pour nous. M. le duc de la Vrillière donne sa démission; M. de Malesherbes lui succède dans toutes ses places. Voilà notre gouvernement rempli par les philosophes; c'est le règne de la vertu, du désintéressement, de l'amour du bien public et de la liberté. On annonce beaucoup d'économie et d'exactitude à payer ce qui est dû. Depuis le cardinal de Fleury il y a eu bien des gouvernements différents; il faut espérer que celui-ci sera un des meilleurs. Enfin, s'il est vrai que vous veniez ici, vous trouverez bien des changements; d'abord dans Saint-Joseph, je ne parle que du local; l'ancien bâtiment où j'avais un petit

logement, a été abattu, et l'on a bâti à la place trois maisons complètes. Les modes ne vous surprendront pas, puisqu'elles ont déjà été portées chez vous : vous devez les avoir trouvées bien surprenantes; je ne comprends rien au récit qu'on m'en fait. Les spectacles ne se sont pas perfectionnés, à ce que j'en entends dire; l'extraordinaire et le baroque dominent en tout genre. Je m'embarrasse peu de tous ces changements; pourvu que vous ne changiez point pour moi, peu m'importe du reste !

Voici l'extrait du compliment que M. Gaillard, directeur de l'Académie française, fit au roi, ces jours passés, à l'occasion de son sacre :

« Les deux plus funestes ennemis de la reli-
» gion (après l'impiété qui l'outrage), sont
» l'intolérance qui la ferait haïr, et la superstи-
» tion qui la ferait mépriser.

» Un roi doit à ses peuples la justice, et des
» juges dignes de la rendre, et des ministres
» nommés par la voix publique. »

LETTRE CCXXVII.

Paris, samedi 5 août 1775.

Vous dispensez donc vos parents de m'écrire, en leur disant qu'ils font assez pour moi en vous envoyant? Quelle présomption! quelle vanité! Quoi! vous croyez que je fais plus de cas de vous que d'une lettre d'eux! la politesse m'oblige à vous le laisser croire : je souscrirai à tout ce que vous me prescrivez.

Je crois, Dieu me pardonne, que je m'intéresse plus à votre Amérique que vous. Vous vous imaginez ne vous soucier de rien, et c'est de quoi je doute; il faudra bien, quand vous serez ici, que vous vous souciiez de quelque chose, car je vous jure que je ne me soucierai de rien pour vous, c'est-à-dire, de vous faire faire une chose plutôt qu'une autre; vous serez totalement libre de toutes vos pensées, paroles et actions; vous ne me verrez pas un souhait, un désir qui puisse contredire vos pensées et vos volontés; je saurai que M. Walpole est à Paris, il saura que je demeure à St.-Joseph, il sera maître d'y arriver, d'y rester, de s'en aller, tout comme il lui plaira; et, comme je passe de

très-mauvaises nuits, que je me lève fort tard, il sera pour moi comme s'il était à Strawberry-Hill jusque sur les quatre heures.

Je pourrai avoir encore une de vos lettres, mais pas en réponse à celle-ci, du moins je l'espère.

Dimanche.

Je soupai hier au soir à St.-Ouen chez les Necker; j'y menai la maréchale de Luxembourg, l'évêque de Mirepoix et la Sanadona; j'y trouvai l'Idole et sa belle-fille. Tout cela soupera chez moi mercredi prochain; j'aurai peut-être seize ou dix-sept personnes; le lendemain neuf ou dix. J'ai besoin de m'étourdir cette semaine. Je soupe ce soir chez madame de Mirepoix. Elle sera fort aise de vous revoir. Madame de Luxembourg prétend aussi vous aimer beaucoup. Les Necker et la dame de Marchais sont brouillés. Je ne sais si ces nouvelles connaissances vous plairont; le Necker a beaucoup d'esprit; il ne s'éloigne pas de vous ressembler à quelques égards. La dame Marchais vous fera manger de très-bonnes pêches; son ami (1), qui est directeur des bâtiments,

(1) Le comte de la Billarderie d'Angivillers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, etc.

lui fournit toutes sortes de fruits en abondance : elle m'en fait une très-grande part. Je me fais un plaisir du jugement que vous porterez de quantité de personnes que vous n'avez jamais vues; je crois que nous serons fort d'accord.

Peut-être ne vous ennuierez-vous pas autant que je le crains.

LETTRE CCXXVIII.

Jeudi, six heures.

Adieu (1), ce mot est bien triste; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez pour elle; donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi puisque vous vous y intéressez.

---

(1) M. Walpole était arrivé à Paris le 19 août, et quitta cette ville le 12 octobre, le jour que cette lettre fut écrite.

LETTRE CCXXIX.

Lundi 23 octobre 1775.

Quinze heures en mer, une nuit sans vous coucher, voilà ce dont j'ai été l'occasion; des marques de votre souvenir dans tous les lieux où vous vous êtes arrêté, voilà ce que je ne puis assez reconnaître.

Enfin vous êtes arrivé en bonne santé, vous jouissez du plaisir de revoir vos amis. Ne perdez point le souvenir de ceux que vous avez quittés, ni les espérances que vous leur avez données.

Ma santé se fortifie tous les jours; je vis du plus grand régime; je prends tous les jours le petit bouillon en votre mémoire; je ne suis pas absolument quitte de mes étourdissements, ni de certaines vapeurs noires; il me semble que tout ce qui s'est passé depuis le 19 d'août soit un rêve dont le souvenir ne peut s'effacer, et qui fait regretter que ce soit un songe. Le Craufurd partira, à ce qu'il dit, dans le cours de cette semaine; il se porte mieux.

Les Beauvau sont à Fontainebleau; les maréchales vont au Raincy aujourd'hui. Celle de Luxembourg en reviendra samedi; nous irons

souper à Saint-Ouen. J'y fus avec elle samedi dernier : c'était ma seconde sortie ; j'avais soupé le mardi au Carrousel. Je soupai hier chez madame de la Reynière (1), à qui je dis que vous la trouviez la plus belle femme de France; en conséquence elle vous croit l'homme du plus grand mérite; elle est au désespoir de votre départ, et elle ne doute pas que, si vous revenez jamais ici, sa maison ne soit celle qui vous conviendra le mieux; je l'ai bien laissée dans cette persuasion.

Point de ministre de la guerre; on reviendra de Fontainebleau le 16. Voilà l'article qui me regarde et celui de mon pays coulé à fond. Adieu.

---

(1) Madame de la Reynière, née Jarente, nièce de l'évêque d'Orléans, était d'une famille noble de Provence. Elle épousa M. de la Reynière, l'un des fermiers généraux, et administrateur général des postes. Madame de la Reynière a survécu à la révolution, et vit encore, en 1812.

LETTRE CCXXX.

Mercredi 25 octobre 1775.

Il n'y a point de courrier, ce qui me déconcerte. Je comptais apprendre aujourd'hui des détails de ce que vous auriez fait, de ce que vous auriez vu.

Le petit Craufurd doit partir, mais je préfère de vous écrire par la poste ; sa tête est bien mal rangée, et ne se rangera jamais; c'est dommage, car il est aimable ; mais je suis bien persuadée, ainsi que vous, qu'il ne peut y avoir de liaisons solides qu'entre les gens raisonnables.

Je soupai hier chez l'Idole ; le prince de Conti y vint manger sa soupe sans se mettre à table; il alla se coucher tout de suite; il me paraît bien malade.

Le duc d'Orléans se porte mieux.

La nouvelle d'hier était que M. de Saint-Germain était ministre de la guerre ; il est Franc-Comtois. Il avait commencé par être lieutenant de milice, était parvenu à être lieutenant général (1) ; des dégoûts prétendus ou

(1) Le comte de Saint-Germain était né en Alsace. Il

vrais l'avaient fait quitter notre service ; il était entré dans celui de Danemarck ; des banqueroutes, jointes au changement du ministère, l'en avaient fait sortir et revenir en France, où, par des représentations, des sollicitations, il avait obtenu une pension de douze mille francs ; je saurai ce soir si la nouvelle est véritable.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de Caraman, de Fontainebleau, qui m'apprend la nomination de M. de St.-Germain. Peut-être

---

avait déjà acquis une grande réputation militaire, lorsqu'à l'affaire de Corbach, en 1760, où il commandait le corps de réserve, il sauva véritablement l'armée en soutenant l'arrière-garde, et en facilitant au corps entier sa retraite sur Cassel. Il se crut cependant maltraité par le maréchal de Broglio, qui commandait en chef, et demanda sa retraite du service de France, pour entrer dans celui de Danemarck. Il quitta le service de Danemarck en 1774, et retourna en Alsace, sa patrie. Ayant converti en une somme d'argent la pension que lui faisait le roi de Danemarck, il eut le malheur de tout perdre par la faillite du banquier de Hambourg, à qui il avait confié sa fortune. Les officiers du régiment de Royal Alsace, ses compatriotes, autant touchés de son sort que convaincus de son mérite, formèrent sur-le-champ entre eux une souscription pour lui faire une pension. Le comte du Muy, alors ministre de la guerre, en ayant été informé,

vous écrirai-je demain par M. Craufurd; sinon, adieu jusqu'à dimanche.

Je me porte bien.

Jeudi, à six heures du matin.

Je ne sais rien de nouveau de M. de Saint-Germain, sinon qu'il a soixante-cinq ans, qu'il est estimé des troupes; on le dit fort dévot. On croit que M. de Malesherbes a infiniment influé dans ce choix.

Il y a aujourd'hui quinze jours que vous êtes parti, ce sont deux semaines de moins sur ma vie; je consentirais à en retrancher bien d'autres.

Adieu, il faut faire mettre ma lettre à la poste.

---

déclara qu'une telle souscription n'était point admissible; mais que le roi assurait à M. de Saint-Germain une pension de 10,000 fr., et le rétablissait dans son ancien grade à son service.

C'est dans ces circonstances favorables, qu'à la mort du comte du Muy, Louis XVI appela le comte de Saint-Germain d'un obscur village d'Alsace, à la tête du ministère de la guerre. La conduite du comte de Saint-Germain, dans sa nouvelle position, les réformes qu'il fit, et la discipline qu'il chercha à introduire dans le service, ont été généralement reconnus pour être d'un officier intelligent, et parfaitement instruit dans sa profession.

LETTRE CCXXXI.

Paris, dimanche 29 octobre 1775.

Enfin, voilà de vos nouvelles ; vous savez actuellement que j'ai reçu tous vos billets, et cette lettre-ci sera le cinquième volume de mon journal. Ce ne sera pas le dégoût que je trouverai à l'écrire qui en empêchera la continuation, mais la disette de faits et une sorte de crainte de vous fatiguer. Notre chose publique ne vous intéresse guère, et la mienne particulière vous déplaît, vous me l'avez dit ; mais cependant cela ne m'arrêtera pas, et je vous parlerai de moi avec confiance, quand ce sera de ma santé et de ce que je fais ; en supprimant ce que je pense, ce que je sens, et les détails domestiques, vous ne me gronderez point. J'ai reçu depuis votre départ une lettre pleine d'amitié de votre cousin (1) ; j'y ai répondu ; j'ai fort envie d'apprendre que vous les avez vus.

Je vous ai mandé la nomination de M. de St.-Germain. Si j'étais diserte comme madame de Sévigné, je vous ferais de beaux récits. Je

(1) Le général Conway.

prise que l'on allait exécuter, qui était d'enlever le roi, et de l'enfermer dans la Tour. Je vous laisse à juger si, dans un pays tel que le nôtre, cette nouvelle doit paraître absurde; je crois que vous me la trouverez moi-même en daignant la répéter, et en osant vous la raconter; mais, quand on s'est permis une sottise, il ne coûte plus rien d'y en ajouter une autre. Je me suis donc rappelé que, pendant votre séjour ici, je vous avais raconté que j'avais rêvé qu'il y avait une conjuration en Angleterre; ce rêve m'est revenu dans l'esprit. Moquez-vous de moi, et s'il y a, non pas une conjuration, mais quelque chose qui ait donné occasion à cette prétendue nouvelle, mandez-le-moi (1).

J'aurai ce soir les Grenville (2), et peut-être M. St.-Paul; c'est ce qui me fait vous écrire dans ce moment, parce qu'ils pourront peut-être me fournir une occasion de vous faire tenir cette lettre.

Notre ministre de la guerre a beaucoup de

---

(1) Il a été impossible à l'éditeur de rien découvrir qui ait pu donner lieu à ce bruit étrange.

(2) M. Henri Grenville, père du feu comte Temple; madame Grenville, et sa fille aujourd'hui comtesse Stanhope.

succès ; cela ne vous fait pas grand'chose, ni à moi non plus. Je m'étonne quelquefois de l'inutilité de ma vie, et du peu de différence qu'il y a entre moi et Tonton (3). Je crois qu'il n'y a que M. Gudin qui soit dans l'enchantement de son existence ; pour moi, je suis bien éloignée d'y trouver du plaisir, je ne sais qu'en faire ; cependant il n'est pas naturel, ou, pour mieux dire, il n'est pas raisonnable de ne pas savoir employer le temps, surtout quand il en reste bien peu. Vous savez en faire usage, vous avez des goûts en abondance qui vous tiennent lieu d'occupations.

Vendredi.

Nous fûmes hier treize à souper. Les Grenville avaient reçu des lettres, et nous avons aujourd'hui notre gazette qui confirme ce que je ne croyais qu'un faux bruit. J'attends dimanche avec impatience, j'espère que vous m'apprendrez ce que je dois croire et penser de tout ceci.

Samedi.

Je passai hier la soirée avec madame de Marchais. Vous aurez vos graines de lis au

(3) Son chien.

retour de Fontainebleau. Ne voudriez-vous point avoir son portrait, vêtue comme elle était hier, en polonaise, galonnée d'argent, toute prête à danser sur la corde ? Oh ! c'est une bonne femme, mais bien ridicule, et l'on en est amoureux ; cela est ineffable ! Je la mettrais sur un écran comme on y met l'Afrique et l'Amérique, et au bas de sa figure, *esquisse du goût du règne de Louis XVI.* Elle continue à me donner les plus belles poires et les plus beaux raisins ; mais, comme je n'y tâte pas, cela diminue mes scrupules du peu de goût que j'ai pour elle. Mais savez-vous ce que j'aime encore bien moins qu'elle ? C'est madame de Scudéri (4), c'est une femme odieuse ; je crois vous avoir déjà écrit qu'elle quêtait l'amitié comme une quêteuse de paroisse. Je me meurs de peur que mes lettres qui vous ont tant choqué ne ressemblent aux siennes ; si cela est, brûlez-les toutes, et qu'il n'en reste aucun vestige.

---

(4) Dans une lettre qu'on ne publie point, parce qu'elle ne contient rien d'intéressant d'ailleurs, madame du Deffand dit : « Ne sachant que lire, j'ai repris les lettres de » Bussy. »

LETTRE CCXXXIII.

Vendredi 10 novembre 1775.

Coutt (1) arriva hier à neuf heures du soir, et je reçus votre lettre du 28 en sortant de table.

Vous avez donc cru, pendant quelques moments, que j'avais négligé de vous écrire? Mais après, vous vous êtes bien moqué de vous-même, et vous vous êtes bien dit que vous n'aviez pas telle chose à craindre avec moi, mais bien le contraire.

Notre gazette d'aujourd'hui parle de votre cousin général Conway; il paraît en grande intelligence avec milord Shelburn; il me semble qu'ils ne se conviennent guère; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'informer de votre chose publique, et des choses particulières intéressantes pour vous et les vôtres. Notre ministère à nous autres est tout écloppé; le Maurepas est revenu à Paris pour un rhumatisme goutteux; le Turgot devait y revenir pour une franche goutte; mais on m'a dit ce matin qu'il resterait à Fontainebleau jusqu'au

(1) Le frère de sa femme de chambre.

départ du roi ; on prétend qu'il a trois grands projets auxquels il veut travailler sans relâche.

Samedi.

Je fus hier toute la journée dans mon lit; je vis peu de monde; milady Henriette (2), qui ne parle point ; les Grenville soupèrent chez moi ; ce sont de bonnes gens, mais pas fort agréables ; le mari est pesant, la femme causeuse. J'avais les deux maréchales, madame de Boisgelin et l'évêque de Mirepoix. Je donnai votre sucre candi, dont on vous remercie, ainsi que l'évêque, de son tricot.

Dimanche à deux heures.

Je ne vous questionnerai point, puisque vous me le défendez ; mais trouvez le moyen de m'apprendre ce qui vous intéresse. Vous savez que le Maurepas et le Turgot ont la goutte ; l'un est parti pour Fontainebleau, l'autre en partira ; ce qui fait dire à M. de Bièvre que nos ministres *s'en vont goutte à goutte.*

---

(2) Lady Harriet Stanhope, alors à Paris avec son père, le comte d'Harrington.

LETTRE CCXXXIV.

Dimanche 19 novembre 1775.

Faites attention à la date de mes lettres, et vous verrez que je réponds sur-le-champ aux vôtres.

Dans la lettre à laquelle vous avez répondu le 13, et que je reçois aujourd'hui, je vous avais parlé d'un rêve que je n'avais point fait, c'était pour vous faire entendre ce que je ne voulais pas vous dire plus clairement; mais vous avez la tête remplie de trop de choses pour que les unes n'effacent point les autres.

Vous me faites grand'peur; mais je n'ai ouï dire à personne que nous protégerons l'Amérique; je ne le crois pas, mais je suis bien ignorante, ainsi cela ne prouve rien. Je ne puis vous mander que des nouvelles de société; il est bien vraisemblable qu'à Londres on ne se soucie guère de ce qui se passe à Paris. Qu'est-ce que cela vous fera de savoir que je soupai hier chez madame de Caraman, qui est de retour de Roissy; que j'aurai ce soir madame de Gramont, les Beauvau, des diplomatiques, des évêques, et une comédienne, nommée madame Suin, que M. de Beauvau veut me faire

entendre ; que demain je souperai chez madame de Mirepoix, qui doit revenir de Ste.-Assise ; que j'y mourrai peut-être de froid ?

Le chevalier de Bouflers est ici ; je trouve qu'il a pris de l'esprit de province ; il fronde, et a l'air de mépriser ce qu'il désirerait, auquel il ne parvient pas ; il a plus de talent que de discernement, de tour et de finesse que de justesse ; en vérité, à l'examen il y a peu d'esprits dont on soit, et dont on puisse être parfaitement content.

Les Necker vont revenir à Paris. Votre ambassadeur me recherche assez ; c'est des diplomatiques celui qui me plaît le plus. Le Caraccioli est un braillard ; et pour les Allemands, ils ne me plaisent guère.

Si j'étais avec vous, je vous conterais mille bagatelles, mais la peine de les écrire, et le peu d'attention que vous y apporteriez, me les font supprimer.

L'on m'avait dit que votre neveu l'altesse royale était hors d'affaire, mais j'attendais votre lettre pour le croire ; je vous en fais mon compliment, et j'en suis ravie.

Je ne saurais trouver un certain plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que c'est un temps perdu pour vous que celui que vous

donnez à me lire ; chez vous le dégoût est tout à côté des mouvements de la plus grande sensibilité. On est comme on est, on n'est pas plus maître des sentiments qu'on a, des impressions qu'on reçoit, que de tousser, d'éternuer, etc. Ainsi on a tort de rien exiger de personne, on n'en peut obtenir que des *semblants*. Tout ce que je désire, c'est de vous revoir. Adieu.

LETTRE CCXXXV.

Mardi 12 décembre, à deux heures.

Je suppose que ce que je vous ai écrit hier (1) doit vous causer quelques inquiétudes sur ma santé, et que vous ne serez point fâché d'apprendre de mes nouvelles. Je n'eus point de fièvre hier, je ne me levai qu'à huit heures du soir ; je me trouvai plus de force que les jours précédents ; je fis fermer ma porte hier toute la journée, excepté à deux ou trois personnes ; vous devinez bien que c'était M. de Beauvau et madame de Luxembourg. J'en userai de même aujourd'hui ; demain je continuerai ce bulletin.

(1) Cette lettre ne paraît point.

A cinq heures.

Je le reprends plus tôt que je ne croyais, mais c'est la surprise de ce que je viens de recevoir qui en est cause ; j'ai madame d'Olonne (2) entre les mains ; vous voilà au comble de la joie ; mais modérez-la, en apprenant que ses galants ne la payaient pas plus cher de son vivant que vous ne la payez après sa mort ; elle vous coûte trois mille deux cents livres. Est-il possible que vous ayez donné un pouvoir aussi illimité à votre brocanteur ? C'est M. le prince de Conti, a-t-il dit, qui a si extravagamment poussé ce bijou. Ce M. Basan s'offrait de vous le faire tenir par un Anglais, dont il prétend être sûr, qui partira vendredi ; mais je n'ai pas voulu contrevenir en rien à ce que vous avez prescrit. Mandez-moi à qui vous voulez que je le remette ; voulez-vous que ce soit au courrier de l'ambassadeur ?

Ah ! mon ami, je vois que tous les hommes sont fous, et que celui qu'on croit le plus sage a son coin comme les autres.

La poste, qui n'avait rien à m'apporter de

(2) La belle miniature de madame d'Olonne, par Petitot. Elle se trouve aujourd'hui dans la collection de Strawberry-Hill.

vous, arrive dans ce moment, ce qui est un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Je reçois une lettre de Craufurd, toute pleine de vous, c'est-à-dire, de sa jalousie contre vous; ce badinage remplit toute sa lettre, à l'exception de la nouvelle, que M. Foley a obtenu le consentement de son père pour épouser milady Henriette Stanhope.

C'est en prenant mon thé que je vous écris; la toux m'interrompt, mon secrétaire est d'échos; toute la maison a la grippe, je ne sais combien cela durera. C'est votre maudite ville de Londres qui nous a envoyé cette peste par ses courriers les brouillards; tout le monde est atteint de ce mal, il n'a encore tué personne (3).

LETTRE CCXXXVI.

Mardi 26 décembre 1775.

J'ai manqué à la règle des huit jours, en voici la raison; votre courrier manqua dimanche, c'était, comme vous savez, la veille de Noël; je devais avoir le soir tout Chanteloup,

---

(3) Cette maladie avait aussi généralement régné à Londres, sous le nom d'*influenza*.

ce qui faisait un grand fracas dans mon ménage ; mes secrétaires étaient occupés, et, n'ayant point reçu de lettre, je me dispensai d'en écrire. Je connais votre indulgence ; d'ailleurs vous ne deviez plus être en peine de ma santé ; vous deviez savoir qu'elle était assez bonne, elle est encore meilleure aujourd'hui ; j'ai parfaitement bien dormi cette nuit, et je n'ai d'incommodité que mon baptistaire ; celle-là est sans remède, il ne peut y avoir que des palliatifs, et le plus souverain de tous, c'est... Vous savez quel il est.

Je vous félicite du plus profond de mon cœur de l'espérance que vous avez de revoir votre ami (1), car je persisterai jusqu'à la mort dans l'erreur de croire qu'il n'y a de bonheur dans la vie, que d'aimer et d'être avec ce que l'on aime.

Ma soirée de dimanche se passa fort bien ; je donnai à madame de Luxembourg ses étrennes, c'était un immense chapelet de parfilage. Le chevalier de Bouflers m'avait fait un couplet ; c'est la traduction de l'*Ave Maria*. Le voici :

---

(1) Le général Conway., au retour de son gouvernement de Jersey.

Sur l'air : *De tous les capucins du monde.*

Je vous salue, ô mon amie !
De grâces vous êtes remplie !
Le Dieu du goût est avec vous ;
Ce lieu retentit de louange
Pour vous, et votre enfant (2) si doux.
Adieu — je parle comme un ange.

Tout cela réussit fort bien. Le souper était grand et fort bon; nous n'étions que quatorze, nous aurions dû être dix-huit ou dix-neuf, mais la grippe fut l'excuse de plusieurs. Comme vous aimez les noms propres, et que vous voulez que je croye que ce que je fais et ce que je vois, vous intéresse, voici la liste de ma compagnie :

M. et madame de Choiseul; M. et madame de Beauvau; mesdames de Luxembourg et de Gramont; l'archevêque de Toulouse et son frère M. de Brienne; M. de Stainville; l'évêque de Rhodez (3); l'abbé Barthélemy; le président de Cotte; mademoiselle Sanadon et

(2) La duchesse de Lauzun.

(3) M. Champion de Cicé, garde des sceaux de Louis XVI, archevêque de Bordeaux.

moi. Je me couchai à quatre heures, parce que mesdames de Gramont et de Beauvau restèrent jusqu'à trois heures et demie. Ne me grondez point sur le dérèglement de ma conduite; il n'y a que deux choses dangereuses pour moi, les indigestions et l'ennui; les veilles ne me font point de mal; je dors si mal dans la nuit, qu'il n'importe à quelle heure je me couche; souvent je ne m'endors qu'à dix ou onze heures du matin; il y a mille ans que je vis comme cela, ce n'est plus la peine de changer.

Les Brienne viennent d'acheter l'hôtel de madame la princesse de Conti, cinq cent cinquante mille livres. J'en suis bien aise; mais cependant, comme ils passent huit mois à Brienne, je ne jouirai guère de leur voisinage. C'est assez parler de moi, venons à vous.

Vous ne m'avez point articulé que vous ayez reçu les ognons de lis; cependant je le suppose, puisque vous avez écrit à madame de Marchais, et que vous l'appelez *Flore;* je ne l'ai point vue depuis ce temps-là, je soupçonne quelque refroidissement; il y a plusieurs jours qu'elle cesse d'être Pomone pour moi, je croyais que le jour de mon souper elle

m'accablerait de fruits, et elle ne m'envoya rien.

Votre duchesse de Kingston me paraît une impudente; elle ne peut pas être punie, à ce qu'on m'a dit, autrement que par le déshonneur; et ce n'est rien pour elle.

Je confierai à M. de St.-Paul votre madame d'Olonne, il vous la rendra lui-même dans le courant du mois prochain.

L'éloge de Richardson (4), dont vous êtes curieux, ne se trouve que dans les Variétés littéraires, qui sont en quatre volumes; si vous ne les avez pas, et que vous en soyez curieux, M. de St.-Paul pourra vous les porter; vous aurez le temps, avant son départ, de m'apprendre ce que vous pouvez désirer.

Mercredi.

La dame Marchais est redevenue Pomone : les poires, les pommes et les raisins sont arrivés en abondance; elle est malade depuis trois semaines, et ne vient point à Paris.

On ne parle ici que des nouveaux arrangements dans le militaire; vous en serez instruit par les gazettes, et sans doute M. de Guines reçoit les ordonnances. Les Mousquetaires

(4) Par Diderot.

sont détruits ; les Gendarmes de la garde, et les Chevau-légers sont réduits à cinquante ; on se scandalise de la préférence qu'on leur a accordée, on l'attribue à la déférence du ministre pour M. de Maurepas dont, comme vous savez, M. d'Aiguillon est le neveu (5). La reine dit à M. de St. Germain : Vous avez conservé ces deux troupes, apparemment pour accompagner le roi aux lits de justice? Non, Madame, mais au *Te Deum*.

On voulait que ce ministre demandât le gouvernement de Blaye, vacant par la mort du duc de Lorges. Le roi, a-t-il dit, a trop de dédommagements à faire, pour qu'il doive penser à accorder des grâces. Enfin, que vous dirai-je, ce ministre donne très-bonne opinion de lui ? c'est dommage qu'il ait faibli sur les Chevau-légers ; nous verrons bientôt quelle conduite il aura pour la Gendarmerie, les Carabiniers, les Invalides et l'Ecole militaire.

---

(5) Le duc d'Aiguillon était capitaine-lieutenant commandant des Chevau-légers.

LETTRE CCXXXVII.

Paris, mercredi 3 janvier 1776.

L'ÉVÊQUE (1) prétend qu'il vous avait donné sa commission par écrit ; qu'elle consistait en trois habits de tricot, noir, violet et rouge, chacun composé de six pièces, ce qui faisait en tout dix-huit pièces ; qu'il les voulait de laine, et il pensait que le tout, suivant ceux que l'on reçoit ici, lui coûterait dix louis ; qu'au lieu de cela le mémoire du marchand monte à onze cent cinquante-sept livres dix-neuf sous ; ce qui fait, par rapport au prix qu'il voulait y mettre, neuf cent dix livres de plus. Au lieu de dix-huit pièces, il y en a trente-et-une, dont six pour un pantalon auquel l'évêque n'a jamais pensé ; et six pour des culottes, séparés des habits. Que faire à cela ? ce serait de faire reprendre au marchand toutes ses fournitures, si cela se pouvait. Si le marchand ne le veut pas, l'évêque en passera par-là ; il les payera, il serait fâché de vous causer le plus petit embarras. Il part dimanche 7 pour son diocèse, il ne reviendra

(1) L'évêque de Mirepoix, l'abbé de Cambon.

certainement pas avant la fin du mois de décembre 1776.

Je suis on ne peut pas plus fâchée d'avoir été, pour ainsi dire, l'occasion des soins que vous vous êtes donnés, et de leur mauvaise réussite. Oh! j'en réitère le serment, je ne me chargerai des commissions de personne, et vous ne recevrez par moi nulle importunité; je n'ai point à me reprocher de m'être mêlée de la commission de l'évêque, elle a été de vous à lui, sans que j'en aye eu la moindre connaissance. En voici bien long sur cet article qui m'ennuie à la mort.

Le comte de Broglio est de retour de Metz; toutes mes connaissances sont rassemblées, je vois plus de monde et j'ai plus de soupers que je ne veux. Ce n'est point une extrême dissipation qu'il me faut; je voudrais que mes journées fussent remplies, mais par la même société et les mêmes occupations; j'ai souvent la pensée de me mettre dans un couvent; ce serait, je l'avoue, une manière d'être enterrée vive. J'aime Pompon (2) et

(2) Pompon, fils de son secrétaire Viard, âgé de quatre ans, à qui elle avait permis de vivre avec son père dans sa maison.

Tonton (3); l'ingénuité de l'un, l'excessif amour de l'autre me satisfont peut-être plus que tout ce que je trouve d'ailleurs.

J'ai lu Londres (4); je l'avais sans le savoir; il m'a assez plu; j'avais lu autrefois Burnet avec plaisir, je l'ai voulu relire, il m'a ennuyée. On se trompe bien en écrivant l'histoire de son temps; un demi-siècle passé après les événements les rend bien peu intéressants, il n'y a guère que les lettres, et quelques mémoires écrits par ceux dont ils contiennent l'histoire, qui puissent m'amuser. Burnet ne jouait pas un assez grand rôle dans les faits qu'il nous raconte; les portraits me plaisent assez, mais les Anglicans et les Presbytériens sont fastidieux; il n'a pas le défaut, je l'avoue, de faire étalage du bel-esprit; et c'est ce qui domine dans tous les livres que l'on fait actuellement, et c'est ce qui me les rend insupportables.

Savez-vous que ce M. le Texier, qui vous charme et qui m'a charmée aussi, n'est pas bien dans ce pays-ci, et qu'on a blâmé M. de

---

(3) Le chien dont il déjà été parlé.

(4) *Londres.* C'est un Voyage à Londres, en 3 vol in-8°. par M. Grosley, avocat de Troyes en Champagne.

Guines de l'avoir reçu chez lui? On ne parle à présent que de M. de St.-Germain; il a l'estime publique, quoiqu'il fasse le malheur de beaucoup de particuliers.

Je me refuse à vous raconter toutes les petites nouvelles de société, il me paraît impossible qu'elles puissent vous intéresser; elles me semblent si froides, à moi qui y joue un rôle, que je ne saurais croire qu'elles puissent vous amuser.

Je ne vois plus les Grenville, je les ai laissés là; je ne comprends pas ce qu'ils font à Paris, et qu'est ce qui les a pu déterminer à quitter Nancy, où ils avaient de la société, pour venir dans un lieu où ils ne connaissent personne.

LETTRE CCXXXVIII.

Dimanche 25 février 1776.

Vous aurez été étonné, en recevant madame d'Olonne, que je ne l'aye pas accompagnée d'une lettre; mais j'ai des temps de stérilité; j'étais dans cet état au départ de M. St.-Paul; je crois que mes insomnies y contribuent; elles attaquent la mémoire; je m'aperçois sensiblement de l'affaiblissement de ma tête;

mais à quoi bon en parler? on s'en apercevra assez sans que j'en avertisse. Vous avez raison, j'ai tort d'annoncer des projets de retraite, ils ne peuvent rien faire à personne, c'est vouloir forcer ceux à qui je les communique, à les combattre; c'est vouloir occuper de soi. Vous êtes souverainement raisonnable, tous vos conseils sont bons, et partent d'un intérêt véritable et bien entendu; il est malheureux que l'Océan nous sépare, tout autre genre de distance serait surmontable; mais à quoi servent les regrets?

Vous voilà donc quitte de la goutte! Puisque vous ne pouvez pas vous en délivrer, je la trouverais mieux placée dans cette saison-ci que dans le mois de septembre ou d'octobre; ne le pensez-vous pas? Je suis persuadée que vous observez le régime convenable; je suis ravie que vous soyez à Londres; j'estime fort votre Strawberry-Hill, mais l'air n'y est-il pas fort humide, et la retraite ne vous rend-elle pas un peu sauvage?

Le temps s'avance à grands pas où toutes mes connaissances et mes amis abandonneront Paris; les Choiseul pour Chanteloup, les Beauvau le 1er avril pour leur quartier; les Broglio iront à Metz, les Caraman à Roissy;

il ne me restera que madame de la Vallière. D'où vient suis-je sujette à l'ennui ? D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui m'amuse, et un si petit nombre de gens qui me plaisent? C'est peut-être parce que je manque de raison et de bon sens ; mais dépend-il de moi d'en avoir davantage? Je vois très-clairement que c'est une sottise de se plaindre, parce que cela ne remédie à rien. Quand je pense à la retraite, je sens bien que l'ennui m'y suivrait et deviendrait peut-être plus grand ; mais il y aurait de moins une certaine honte et humiliation qu'on éprouve au milieu du monde, et que l'on n'éprouve pas quand on est environné de gens qui ne sont pas plus heureux que nous. Enfin on n'est point maître de ses pensées et de ses sentiments ; on l'est jusqu'à un certain point de sa conduite et de ses actions, on peut l'être de ses paroles ; mais il est fâcheux de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense et de n'oser ouvrir son âme à personne ; et je conviens que cela est nécessaire, parce que, tout bien examiné, on doit être persuadé qu'on n'a point d'amis, *vous excepté*, et ce n'est point un compliment. Mais de quelle ressource pouvez-vous m'être ? Ne faudrait-il pas autant être dévote? Cela vaudrait mieux.

Mais voilà encore ce qui ne dépend pas de soi.

Je suis véritablement fâchée de ne vous avoir pas écrit par M. de St.-Paul ; ce qui m'en console, c'est que ce que je vous aurais mandé ne vous aurait pas beaucoup intéressé ; je ne suis point comme était madame de Sévigné qui parlait de tout avec chaleur, parce qu'elle s'intéressait à tout; si j'ai quelque vivacité dans la conversation, dans les disputes, elle est passagère, et je retombe promptement dans la froideur et l'indifférence. Cette façon d'être tient aux organes, ils sont en moi très-faibles.

Nous attendons, mardi ou mercredi, M. de Guines (1); son arrivée produira des sujets de conversation. Nous n'en manquons pas présentement ; MM. de St.-Germain et Turgot en fournissent d'amples matières ; il y a des subdivisions à l'infini dans chaque parti ; les encyclopédistes, les économistes forment des religions avec différentes sectes. C'est ici pour le moins comme chez vous, et je suis certainement beaucoup plus neutre que vous ne

(1) Revenant d'Angleterre.

sauriez l'être. M. le prince de Conti ne manque aucune séance au parlement, et il se porte beaucoup mieux ; cette occupation lui était nécessaire.

Je vous mandais, dans ma dernière lettre, combien j'étais contente de madame la maréchale de Luxembourg, je n'en dirais pas autant aujourd'hui ; les jours avec elle se succèdent, mais ne se ressemblent pas ; peut-être demain cela ira-t-il bien. Je soupe ce soir tête à tête avec la maréchale de Mirepoix ; c'est un petit réchauffé qui ne sera pas suivi de beaucoup de chaleur. La grand'maman est tout ce que je connais de plus parfait, son départ me sera fort sensible. Je suis fort contente de son mari; s'ils n'allaient qu'à vingt lieues de Paris, ce serait un grand bonheur pour moi, mais soixante et tant rendent le voyage impossible.

Avez - vous lu les Anecdotes sur la vie de madame du Barry ? Presque tous les faits sont vrais.

Parlez de moi à M. Conway, je parle beaucoup de lui avec milord Stormont. Je ne vois point la milady Barrymore (2). Je sais qu'elle ne

---

(2) Lady Émilie Stanhope, fille du feu comte d'Harrington, et mère du comte actuel de Barrymore.

parle point encore de son départ; j'ignore avec qui elle vit.

Je voudrais bien vivre avec vous.

LETTRE CCXXXIX.

Dimanche 3 mars 1776,
à 2 heures après midi.

Je préviens l'arrivée du facteur; s'il m'apporte une lettre, j'y répondrai, et s'il ne m'en apporte pas, je ne prétends pas me dispenser de vous écrire.

M. de Guines arriva avant-hier à minuit, il avait essuyé un passage affreux; sa voiture cassa, versa et roua un de ses gens; il fut hier matin à Versailles; nous verrons ce qui arrivera. Il n'a point encore de successeur. Ce temps-ci est curieux; on peut parier presque sur tout, le pour, ou le contre. On fait des édits, on en refuse l'enregistrement; on fait des remontrances, qu'en résultera-t-il? Retirera-t-on les édits? Y aura-t-il un lit de justice? Les paris sont ouverts.

Il y eut jeudi à l'Académie la réception de l'archevêque d'Aix (1), pour remplacer l'abbé

(1) M. de Boisgelin.

de Voisenon (2). Hier M. Colardeau (3) fut élu à la place de M. de St.-Aignan (4). Je crois que vous êtes peu curieux de toutes les belles harangues qui s'en suivront. Voici une épigramme que je leur préfère :

Quelqu'un, dit-on, a peint Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Cela ferait un vrai calvaire,
S'il n'y manquait le bon larron.

Ce temps-ci produit une infinité de bons mots; je me reproche de ne les pas retenir pour vous les mander, mais je perds la mémoire ; les

---

(2) Un abbé plus connu par son talent à composer des opéras comiques, que par des sermons. Voici son épitaphe fait par Voltaire :

Ici gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu :
A sa Muse vive et gentille
Je ne prétends pas dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

(3) Auteur de quelques pièces de théâtre, et de quelques beaux morceaux de poésie. Il mourut, fort regretté, peu de semaines après la date de cette lettre, et avant d'être reçu à l'Académie française.

(4) Le duc de Saint-Aignan, qui était parvenu à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

insomnies en sont cause; de plus, depuis quatre jours j'ai un rhume de cerveau qui m'offusque la tête ; je suis comme la chanson de M. Chauvelin, *j'écoute sans entendre, je regarde sans voir.* Ah ! je ne regarde pas !

Etes-vous parfaitement guéri de votre goutte? Je commence à craindre de n'avoir pas de vos nouvelles aujourd'hui. Vous aurez dû recevoir, mardi ou mercredi, votre madame d'Olonne ; je ne le saurai que dans huit jours. Je commence à être embarrassée quand je vous écris ; que puis-je vous mander qui vous intéresse? Rien, ce me semble. Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier ; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc., et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connaît peut-être pas chez vous), qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle,* parce qu'elle ne se fane jamais. Ceci est l'emblème de mon âme, dont il résulte une grande privation de pensées et d'imagination, mais où il reste une grande constance d'estime et d'attachement.

On disait ces jours passés qu'il paraissait un nouveau volume des Lettres de madame de Sévigné; vous croyez bien que j'étais bien pressée de l'avoir; mais c'était une nouvelle édition du neuvième tome, qui commence par des lettres du cardinal de Retz, de M. de la Rochefoucault, et où il y en a plusieurs de madame de la Fayette, quelques-unes de madame de Grignan, d'autres de madame de Sévigné, et beaucoup de madame de Coulanges dont l'esprit ne me plaît point du tout; on y découvre de la vanité, des airs, nul sentiment, enfin tous les défauts que l'on rencontre dans le grand nombre des gens avec lesquels on vit. Relisez ce volume. Madame de la Fayette avait des vapeurs; je me trouve beaucoup de conformité avec elle. Le style de M. de la Rochefoucault me plaît. Pour celui de madame de Sévigné, il est unique, et d'un agrément qui ne ressemble à rien.

Je vous envoie de nouveaux vers de Voltaire (5), ils ont ici de grands succès; je les trouve bien, mais je n'en suis pas charmée.

Mais à propos, je le suis de votre lettre à

---

(5) Ces vers intitulés : *Le Temps présent*, sont imprimés dans les OEuvres.

madame de la Vallière, elle est très-jolie, elle la montre à tout le monde. J'ai un tonneau établi chez elle que la grand'maman a fait venir de Chanteloup ; c'est un indice que je n'y retournerai pas; mais je m'afflige de ce que leur départ s'avance à grands pas ; je ne sais pas si ces gens-là m'aiment, mais ils me sont bénévoles, on ne peut guère rien espérer de mieux.

Le facteur n'arrive point, l'heure se passe ; il est vraisemblable que je n'aurai rien à ajouter.

A quatre heures.

Voilà le facteur. Votre lettre n'exige pas beaucoup de réponse. J'ai tort de vous avoir annoncé que j'écrirais par M. de Saint-Paul ; quand je veux parler nouvelles, ma plume me tombe des mains ; premièrement, parce que je ne sais pas raconter, et puis que ce que je raconterais ne m'intéresse point ; et, ce qui est encore bien plus certain, c'est l'assurance où je suis que ce que je pourrais vous mander ne vous intéresserait point du tout : tout ce qui s'est passé devant vos yeux pendant vos séjours ici ne vous a pas fait plus d'impression que la lanterne magique. Les choses qui pourraient peut-être vous intéresser sont celles dont je

suis le moins instruite, et qui exigeraient le plus de connaissances et de vérité; et, dans ce temps-ci, le faux et le vrai se débitent également, et ce que je crains le plus, c'est de dire des faussetés. Je comprends que les détails de société doivent devenir en l'absence, comme étaient pour vous mes détails domestiques, c'est-à-dire, ennuyeux. Que faut-il donc faire, ne pouvant parler ni des autres ni de soi? faire des gazettes? Je n'en ai plus le talent. Ce qui me fâche, c'est que votre goutte ne soit pas entièrement dissipée. Vous avez bien tort, si vous croyez que je ne vous plains pas, et que je fasse comparaison de l'insomnie aux douleurs; ah! mon Dieu non, j'en sens la différence.

LETTRE CCXL.

Lundi 4 mars 1776.

Je veux réparer le tort que j'ai eu de ne vous pas écrire par M. de St.-Paul. Il partira jeudi un certain baron suédois, envoyé du roi de Suède, qui vous rendra cette lettre; je n'ai pu retenir son nom (1), mais il n'importe. Je vous

(1) Le baron de Nolken.

ai mandé l'arrivée de M. de Guines, vendredi à minuit; le lendemain, samedi, il fut à Versailles, il a vu le roi, et lui remit une lettre; le roi rougit, ne lui fit pas mauvaise mine, et ne lui parla pas; il était dans la foule des courtisans; on n'infère rien de cette première entrevue. La cour était nombreuse, il y avait les députés du parlement qui venaient demander au roi quel jour il assignerait pour répondre aux remontrances (2) qu'ils lui apportaient; le roi, avec un visage sévère, leur dit qu'il voulait la grande députation, et qu'il leur assignerait le jour.

Tout le monde est persuadé qu'il y aura un lit de justice; le comte de Broglio a parié contre moi qu'il n'y en aurait point.

L'on m'apporte dans le moment les harangues de l'Académie; comme elles ne vous coûteront point de port, je vous les enverrai.

L'épigramme que je vous ai envoyée, que je croyais nouvelle, est ancienne.

Je ne vous ai point dit que ce fut chez l'Idole que M. de Guines débarqua en arrivant; elle avait un grand souper, où étaient son prince

---

(2) Les remontrances du parlement de Paris contre les prétendues réformes de M. Turgot.

(*de Conti*), M. et madame de Beauvau, M. le duc de Choiseul, madame de Gramont, madame de Luxembourg, madame de Lauzun, madame d'Usson, le marquis de Laval, l'archevêque de Toulouse, et plusieurs autres ; ce dernier ne se porte point bien, sa poitrine, son ambition ne sont point en bon état ; il est ami de Turgot, du moins en apparence ; mais peut-il y avoir de l'amitié entre les ambitieux ? On ne sait ce que tout ceci deviendra : il paraît impossible que le Turgot ne succombe, il ne sait ce qu'il fait (3) ; le Maurepas est la faiblesse même ; le Saint-Germain, dont on avait bonne opinion, indépendamment qu'il est assez malade, ne soutient pas l'idée qu'on avait de lui ; le choix qu'il a fait de M. de Montbarey pour être, en quelque sorte, son adjoint,

---

(3) Ceux qui désirent avoir une juste idée de ce grand homme d'état, sur qui madame du Deffand s'était formé de si fausses idées, peuvent consulter sa Vie, par M. de Condorcet, où l'on trouve non-seulement un récit des événements de sa courte et vertueuse existence, mais aussi un exposé de ses projets, de ses principes et de sa façon de penser, tant comme homme d'état, que comme philosophe et métaphysicien. Voyez aussi l'édition que M. Dupont de Nemours vient de publier, des Œuvres de M. Turgot.

marque peu de discernement; c'est un homme très-borné, d'une naissance très-médiocre, et sans aucun mérite distingué; nous n'avons personne qui ait le sens commun.

Mardi 5.

J'ai envoyé chercher toutes les ordonnances de M. de Saint-Germain, moins pour vous, à qui elles ne feront rien, que pour M. Conway, qui ne sera peut-être pas fâché de les voir.

Je n'ai rien appris de nouveau hier. J'ai lu les harangues; c'est bien abuser de la parole.

Je donne à souper ce soir à madame de Roncherolles (4) et à M. Francès, lesquels sont très-*turgotins*, c'est ainsi qu'on les appelle, car *tistes* les rendrait trop fameux, cela leur donnerait l'air d'une secte; à eux n'appartient pas tant d'honneur. Adieu jusqu'à demain.

Mercredi 6.

Il y a eu hier bien des *on dit*, qui sont sans vérité, et même sans vraisemblance. On dit qu'on propose au chancelier Meaupou, pour qu'il donne sa démission, un million, et de faire son fils aîné duc et pair; la place de chan-

(4) La fille de M. Amelot, ministre de l'intérieur.

celier serait pour M. de Malesherbes; cela est absurde.

On dit qu'on veut supprimer deux places de gentilshommes de la chambre, et deux de capitaines des gardes ; autre absurdité. Le roi n'a point encore dit quel jour il signifierait sa volonté, et les paris subsistent. Je commence à croire que je pourrais bien perdre, et que le parlement cédera ; ce qui est de certain, c'est que le Turgot ne cédera pas, il n'y a pas d'homme plus entreprenant, plus entêté, plus présomptueux ; son associé, Malesherbes, va comme on le pousse. On dit de nos trois ministres : le Turgot ne doute de rien, le Malesherbes doute de tout, et le Maurepas se moque de tout, et chacun pense qu'un tel gouvernement ne peut subsister. Venons aux faits vrais.

Il y a eu avant-hier un duel entre le prince de Salm (5) et un M. de Lanjamet (6), officier dans le régiment du Roi. L'affaire se conte

---

(5) Le prince Frédéric de Salm.

(6) M. de Lanjamet était le fils cadet d'une bonne famille de Bretagne.

N. B. Le récit que fait madame du Deffand de ce duel paraît très-inexact. (*Note de l'Editeur français.*)

différemment ; mais, comme il y a un grand nombre de témoins, on ne tardera pas à en savoir la vérité. La querelle fut occasionnée par le jeu : Lanjamet était le débiteur ; il était convenu de payer à un terme qui n'était point expiré ; il sut que le prince tenait de fort mauvais propos, il chercha de l'argent et s'acquitta ; et, rencontrant le prince dans les Tuileries, il le traita très-mal ; ils sortirent pour s'aller battre sur le rempart, où il y avait beaucoup de monde. M. de Salm fut suivi de deux hommes, dont l'un, dit-on, était son valet-de-chambre, et l'autre un maître en fait d'armes. Lanjamet lui demanda pourquoi ces gens-là le suivaient ; le prince, sans lui répondre, tira son épée ; on prétend que celui-ci avait un gros manchon devant lui ; Lanjamet lui proposa de se déshabiller ; l'autre, sans répondre, alla sur lui ; on prétend que la pointe de l'épée de Lanjamet trouva de la résistance ; ce qui est de sûr, c'est que Lanjamet tomba, et que le prince l'aurait tué par terre, si Lanjamet ne s'était saisi de son épée, et ne l'eût cassée ; on prétend que le maître en fait d'armes, quand il vit Lanjamet par terre, criait au prince : Plongez votre épée. Lanjamet, se relevant, fut

sur le prince qui n'avait plus d'épée, et le poursuivit; il était comme un enragé; le prince a eu quelques légères blessures. Une madame de Créqui, amie de la princesse de Salm, fut lui rendre visite, ne sachant rien de l'aventure de son fils; sa mère lui dit qu'il était incommodé, elle demanda à le voir; on lui fit quelques difficultés, elle insista, le prince était dans son lit; elle lui demanda pourquoi on avait fait difficulté de la laisser entrer: C'est, dit-il, qu'il y a des tableaux fort obscènes dans ma chambre; bon, dit-elle, qu'est-ce que cela fait, je suis si vieille; je sais que ce sont les impuissants qui aiment les peintures malhonnêtes, et que ce sont les poltrons qui veulent toujours se battre. Elle ne savait rien de l'aventure, ce qui a rendu ce propos plaisant.

J'ai fait copier hier des vers que j'ai trouvés jolis, et que je vous envoie; c'est une invitation à dîner que fit Voltaire à Destouches après la représentation de sa pièce du Glorieux.

INVITATION A DÎNER.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être;

Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive tant souhaité;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

M. le prince de Conti se porte beaucoup mieux : il se distingua dans l'affaire du parlement, et le mouvement qu'elle donne à son sang lui a fait plus de bien que le régime et les remèdes.

Sachez-moi gré de cette lettre; plus elle est détestable, plus vous me devez de reconnaissance.

LETTRE CCXLI.

Paris, dimanche 17 mars 1776.

J'ai chez moi mes neveux (1); ils sont dans mon antichambre, j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser, et comme Viard les menera promener, je veux prévenir l'arrivée du facteur, pour n'avoir qu'un mot à ajouter à la réponse que j'aurai à vous faire, et qu'on les emmène; j'espère recevoir de vos nouvelles; votre santé n'était pas assez raffermie pour que je sois entièrement exempte d'inquiétude.

(1) Les petits-fils de son frère, le comte de Vichy.

Il parut hier cinq édits et six ordonnances. Lundi nous aurons la relation du lit de justice (2); si vous en êtes curieux, mandez-le-moi; je vous enverrai tous ces fatras par la première occasion.

M. et madame Necker se préparent à un voyage en Angleterre; ils partiront la semaine de Pâques, et ils assurent qu'ils seront ici de retour à la fin de mai; si vous voulez faire venir quelque chose d'ici, mandez-le-moi.

Peut-être votre ambassadeur ira-t-il aussi faire un tour à Londres, il en a grande envie. J'ai eu la visite de milady Dunmore (3); elle m'a rappelé qu'elle m'avait vue plusieurs fois pendant le séjour que fit ici M. le duc de Richmond, je ne m'en souvenais guère. M. Colardeau a été élu à l'Académie pour remplacer M. de St.-Aignan; on dit qu'il mourra avant sa réception. Fréron est mort; on a donné le privilége de sa feuille à sa veuve. Nous aurons incessamment un roman, commencé par

---

(2) Qui avait eté tenu pour l'enregistrement des édits portant suppression de la corvée dans la construction et l'entretien des grandes routes, et abolition des jurandes et maîtrises, ou des priviléges des six corps de la ville de Paris.

(3) La comtesse douairière de Dunmore.

madame de Tencin, et fini par madame Elie de Beaumont; elle me vint voir l'autre jour, et elle m'a promis le premier exemplaire; s'il paraît avant le départ de M. Necker, il vous le portera.

M. de Guines, depuis son arrivée ici, n'a point quitté Versailles ; il n'a pas encore pu obtenir d'audience, cela n'est pas un trop bon signe.

Nous sommes en plein jubilé, je ne m'en aperçois pas beaucoup.

Je fus jeudi dernier à la comédie chez madame de Montesson ; la pièce était de sa composition, elle a pour titre *la Femme sincère.* Ce n'est pourtant pas une pièce de caractère, c'est une femme qui fait un aveu à son mari dans le genre de la princesse de Clèves. Ce spectacle n'a pas réveillé en moi le goût de cet amusement. Je ne lis plus que des romans, je viens de lire les *Malheurs de l'Amour,* par madame de Tencin, qui est bien écrit, mais qui n'inspire que de la tristesse, et un autre qu'on appelle *Ernestine*, par madame Riccoboni, qui m'a fait beaucoup de plaisir ; lisez-le, je vous en prie ; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Je n'ai pas de quoi vous entretenir jusqu'à l'arrivée du facteur, je vais l'attendre.

Le voilà arrivé ; vous n'êtes point quitte de votre goutte ; ces retours m'inquiètent, et je n'aime point du tout qu'elle grimpe si haut.

Vous me donnez des louanges dont je suis bien indigne, vous me jugez mal sur tous les points. Je ne suis point difficile, je m'accommoderais de l'esprit de tout le monde, si tout le monde n'était pas ridicule. Je pense comme Despréaux :

Chacun pris en son air est agréable en soi.

Il n'y a que l'affectation, la prétention et le ridicule qui me choquent, et l'on ne trouve que cela. Je m'aperçois très-sensiblement que je perds petit à petit toutes les facultés de l'esprit ; la mémoire, l'application, la facilité de l'expression, tout cela me manque au besoin. Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point, et je le sais par moi-même, je n'exige point des autres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai point pour eux ; ce qui s'oppose à mon bonheur, c'est un ennui qui ressemble au ver solitaire, et qui consomme tout ce qui pourrait me rendre heureuse. Cette comparaison exigerait une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette pensée.

Il paraît des lettres sur les Chinois, à la suite

desquelles on a mis les lettres du chevalier de Bouflers, avec une épître à Voltaire, et la réponse qu'on a déjà vue ; j'ai relu la réponse avec plaisir. On demandait l'autre jour à quelqu'un s'il avait lu les seize volumes de l'abbé de Condillac, sur l'éducation. Ah ! mon Dieu non, dit-il, *je m'en tiens au dix-septième.* Vous comprenez quel il est, c'est le prince (4).

Ne dites point de mal de votre lettre à madame de la Vallière, je l'ai lue une seconde fois, et je vous assure qu'elle est très-jolie.

Si votre édition du neuvième tome de madame de Sévigné n'est pas plus ancienne que 1731, c'est la même que la mienne. Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges, je n'ai point de style ; mais, si l'on voulait absolument m'en supposer, il aurait plus de rapport à celui de madame de la Fayette qu'à celui de madame de Sévigné.

---

(4) Le duc de Parme, de qui l'abbé de Condillac avait été le précepteur.

LETTRE CCXLII.

Jeudi 21 mars 1776.

Je vous plains de l'envie qui me prend de vous écrire. Je me suis fait relire votre dernière lettre; si ce n'est pas un chef-d'œuvre de bon français, c'en est un d'un excellent anglais. Aux louanges près que vous m'y donnez, tout le reste est très-vrai, très-approfondi, et d'un esprit très-éclairé; mais quel profit en puis-je faire? Avons-nous du pouvoir sur nous-mêmes? Si cela était, tous les gens d'esprit seraient heureux. Je commence par vous, et je vous demande si vous êtes heureux? J'ai peine à le croire. Cependant il ne faut pas toujours juger des autres par soi-même. Moi, par exemple, quand mon âme est sans sentiment, je suis sans idées, sans goût, sans pensées, je tombe dans le néant, que j'appelle ennui. S'il suffisait du raisonnement et de la réflexion pour se rendre heureux, on verrait tout le contraire de ce qu'on voit; car tous les jours, en examinant le monde, je vois que ce sont les sots qui sont les plus contents des autres et d'eux-mêmes, et qui savent le mieux se suffire. Vous vous êtes tant moqué de moi sur le cas que je faisais

de l'amitié, qu'à la fin vous m'avez persuadée; mais, en détruisant mes illusions, je ne sais rien mettre à la place; c'est, je crois, un bonheur de prendre pour or les feuilles de chêne. J'ai ri de la récapitulation que vous me faites de tous mes bonheurs; celui d'une longue vie, par exemple; vous saurez peut-être un jour ce qu'il en faut penser. A l'égard de la considération dont je jouis, de l'estime qu'on a pour moi, des empressements qu'on me marque, je dis, comme Aman dans Esther :

> De cet amas d'honneurs la douceur passagère
> Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère,
> Mais Mardochée . etc.

En fait de connaissances, de liaisons et d'amis, ce n'est pas le nombre qui satisfait. Voilà ce qu'il m'a pris envie de vous dire aujourd'hui; vous voilà quitte de moi pour ce moment.

Je vais faire copier une lettre de Voltaire, qu'il a envoyée à M. de Malesherbes (1), où vous verrez qu'il soutient bien son caractère; c'est

---

(1) Cette lettre était adressée à M. de Boncerf, auteur du livre intitulé : *Les Inconvénients des Droits féodaux.* Elle est imprimée dans l'édition des OEuvres de Voltaire, de Beaumarchais, tome LXIII, page 200. M. Boncerf était premier commis de M. Turgot.

à propos d'un arrêt du parlement, qui a condamné au feu un livre intitulé : *Contre les Droits féodaux* (2).

Samedi 23.

Il paraît deux volumes de votre Shakespear, on dit qu'il y en aura seize : le premier contient une épître à notre roi, l'institution et la description du jubilé en l'honneur de Shakespear, et l'histoire de sa vie écrite très-longuement et très-ennuyeusement ; je n'ai encore rien lu de la traduction de ses pièces. La

---

(2) C'est la brochure dont il a été parlé plus haut. Elle était destinée à disposer les esprits de la classe moyenne du peuple pour une partie des projets libéraux et patriotiques de M. Turgot ; elle fut condamnée, d'une commune voix, par le parlement de Paris, comme « injurieuse aux lois et coutumes de la France, aux » droits sacrés et inaliénables de la couronne, et au droit » des propriétés des particuliers, comme tendant à » ébranler toute la constitution de la monarchie, en sou- » levant tous les vassaux contre leurs seigneurs et contre » le roi même, en leur présentant tous les droits féo- » daux et domaniaux comme autant d'usurpations, de » vexations et de violences, également odieuses et ridi- » cules, et en leur suggérant les prétendus moyens de » les abolir, qui sont aussi contraires au respect dû au » roi et à ses ministres, qu'à la tranquillité du royaume. »

première est Othello, dont l'abbé Barthélemy est très-content; mais tous les jours je me confirme à ne m'en rapporter au jugement de personne, non pas que je croye avoir plus de goût; mais du moins je ne juge que d'après moi, que par l'impression que je reçois, et jamais par des règles que je ne sais point.

J'imagine que votre ambassadeur accompagnera les Necker dans leur petit voyage; j'aurai quelque regret de leur absence; je soupe avec eux deux fois la semaine, le lundi chez eux, le jeudi chez moi. Je trouve de l'esprit à votre ambassadeur, beaucoup de politesse et de noblesse; c'est de nos diplomatiques celui qui vaut le mieux sans nulle comparaison; vous vous connaissez peu l'un et l'autre; mais ce qui doit vous prévenir en sa faveur, c'est l'amitié qu'il a pour votre cousin. Je crois que le Caraccioli crèvera bientôt; il a une abondance de flegmes, de paroles, qui le suffoquent. On n'est point fâché de le connaître, de le rencontrer, de l'avoir chez soi, mais cependant il fatigue, il assomme. Il a d'abord été fort épris de madame de Beauvau, et elle de lui, mais cela est fort refroidi. L'objet de sa vénération, c'est d'Alembert et mademoiselle de

Lespinasse, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi.

Le départ des Choiseul avance à grands pas, ce sera le mardi de Pâques; je les verrai jusqu'à ce jour-là le plus souvent qu'il me sera possible; quand toutes mes connaissances seront dispersées, je me dévouerai à la solitude et au tête-à-tête de ma compagne qui, tout au plus, est tant soit peu au-dessus du rien; il m'arrive même quelquefois de la croire au-dessous.

Jouissez du bonheur de vous savoir passer de tout, contemplez votre madame d'Olonne, ou faites..... je ne sais pas quoi, car je ne saurais avoir aucune idée de vos amusements; depuis que je suis aveugle, je n'en connais qu'un genre, et c'est la société; quand elle est bonne, c'est tant mieux; mais je préfère la médiocre et même la mauvaise, à être réduite à moi-même.

A propos, ne croyez pas que, si vous étiez Français, ou moi Anglaise, je serais plus ou moins contente de vous; ce n'est pas la différence des nations qui nuit à notre bonne intelligence, les mœurs et les usages n'y font rien. Bonjour, à demain.

Dimanche à midi.

J'ai commencé Othello, j'en suis enchantée. L'abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve Shakespear supérieur à tout, et qu'il vous prie de n'écouter que le Dieu, et de ne faire aucune attention à l'homme; il trouve, ainsi que moi, que tout ce que les traducteurs (car ils sont trois) (3) disent de leurs chefs est du dernier plat. Je ne sais si leur traduction est fidèle, mais il me semble que Shakespear n'a pu mieux dire. Il est étonnant que ces trois traducteurs n'ayent pas mieux écrit tout ce qui précède leur traduction. J'ai impatience de savoir si vous serez content; je prévois que je le serai infiniment; mais en vieillissant je m'aperçois que je redoute d'être remuée par des choses trop tragiques.

On dit que le procès de M. de Richelieu et de madame de St.-Vincens (4) sera jugé jeudi prochain.

M. de Guines est toujours à Versailles, sans qu'on pense à s'expliquer avec lui; cet homme est complètement malheureux.

---

(3) Le comte de Catuelan; M. le Tourneur, et M. S.....

(4) Voyez la note de la lettre CCXII.

LETTRE CCXLIII.

Dimanche 31 mars 1776.

Votre lettre du 26 arriva hier, un jour plus tôt qu'à l'ordinaire ; c'est une bonne fortune, mais c'est une bien mauvaise nouvelle que la lenteur de votre rétablissement ; ne peut-on pas l'attribuer au retour du froid? Après quelques jours assez beaux, la gelée est revenue ; depuis six ou sept jours, il a fallu rallumer le feu, s'habiller plus chaudement ; les rhumes sont revenus, ce peut fort bien être ce qui retarde votre parfaite guérison. Vous irez donc incessamment sur le bord de la mer ; vous ressouvenez-vous d'un vers de Despréaux, dans son ode à Louis XIV, sur le passage du Rhin ?

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

N'en pourrais-je pas faire une application ? mais non, toute plainte est bannie.

Votre lettre est très-bonne, elle m'a fait plaisir.

Les Necker partiront la semaine de Pâques ; ils vous rendront une visite à Strawberry-Hill, et puis vous en serez quitte ; leur projet est

de ne voir personne. Je ne saurais bien dire quel est l'objet de leur voyage, de leur curiosité ; ne pourrait-ce point être quelques affaires ? Ils ne verront point Newmarket. Le procès de la duchesse de Kingston, vos spectacles, Garrick surtout, sont leurs principaux objets ; ils le disent ; j'espère bien qu'ils seront de retour à la fin de mai. Votre ambassadeur partira plus tôt qu'eux, il partira l'instant d'après le retour de M. de St.-Paul ; s'il veut se charger des pastilles, d'un roman nouveau, et de quelques ordonnances pour M. Conway, vous les recevrez bientôt, sinon vous les recevrez par les Necker.

Avant-hier vendredi, les princes, les pairs, et le parlement s'assemblèrent au Palais à dix heures du matin ; ils ne se séparèrent qu'à deux heures après minuit, c'était pour l'affaire de M. de Richelieu et de madame de St.-Vincens ; ils ont arrêté qu'on nommerait de nouveaux experts pour la vérification des billets, qu'on entendrait de nouveaux témoins, et la conclusion fut à un plus amplement informé, et le jugement remis après la St.-Martin, qui est la rentrée du parlement ; on a relâché tous les prisonniers ; j'attendis le retour de M. de Choiseul qui, dans toute la journée, n'avait

mangé que deux petits pâtés. La grand'maman, qui ce jour-là avait soupé au Palais-Royal, revint chez elle, à une heure, pour lui faire préparer un morceau à manger ; j'avais soupé avec l'abbé chez la Petite Sainte (1) ; nous vînmes à l'hôtel de Choiseul ; mesdames de Gramont et de Beauvau vinrent de leur côté attendre le grand-papa ; je ne rentrai qu'à quatre heures. Cette conduite vous effraye, mais elle ne me fait point de mal.

Je fis hier une connaissance nouvelle, de madame de Genlis (2) du Palais-Royal ; c'est

(1) La comtesse de Choiseul, née de Betz.

(2) La comtesse de Genlis, née Saint-Aubin, fille d'un gentilhomme peu fortuné de la Picardie. Elle épousa le comte de Genlis, le second des trois frères, dont le nom de famille était Brulart. Le comte de Genlis a servi dans la marine, aux Indes orientales, et fut ensuite attaché à la maison du duc de Chartres. Il fut membre des assemblées constituante et législative, et périt dans la révolution.

Madame de Genlis s'est fait un nom distingué dans le monde littéraire par un Traité sur l'Education, et par plusieurs romans intéressants, où les caractères, les mœurs, les usages et les petites intrigues de la société de Paris, sous l'ancien gouvernement, sont peints de main de maître. L'élégance de son style, et la prodigieuse fécondité de son imagination, ont fait goûter généralement tout ce qui est sorti de sa plume.

elle qui a désiré de me voir, et ce sont les la Reynière qui s'en sont mêlés ; elle a beaucoup de talent, est grande musicienne, a une assez belle voix, chante fort bien, et joue de la harpe divinement ; je crois qu'elle sera bientôt dame d'honneur de madame la duchesse de Chartres, elle est actuellement dame de compagnie ; madame de Blot (3) s'est retirée, et une petite madame de Polignac (4), qui la remplace, n'est qu'intermédiaire.

J'ai peine à croire que ces nouvelles vous intéressent.

Je viens de lire le roman de madame de Tencin (5) : si c'était son histoire véritable, on ne s'étonnerait pas qu'on l'eût écrit ; mais pour un ouvrage d'imagination, ce n'était pas en vérité la peine.

M. le duc de Chartres n'ira point à Newmarket ; il part pour Toulon, et madame la duchesse de Chartres avec lui.

---

(3) La sœur du comte d'Ennery.

(4) Madame de Polignac, née du Rumain.

(5) *Les Malheurs de l'Amour*. C'est un des romans qu'on a attribués depuis à son neveu, M. de Pontdeveyle.

LETTRE CCXLIV.

Lundi 8 avril 1776.

Le colonel de St.-Paul arriva avant-hier au soir ; il vint hier chez moi un moment après que j'en étais sortie pour aller chez madame de la Vallière. Il me laissa votre lettre ; je ne me la suis fait lire que ce matin. Je commence à y répondre, quoique dans l'intention d'attendre, s'il le faut, le départ de M. Necker : je m'informerai cependant s'il n'y aura pas d'occasion plus prochaine.

Si je n'en trouve point, j'aurai le temps de répondre à tout ce que contient la vôtre. Je ne veux cependant pas tarder de vous dire que, si je n'avais pour être heureuse qu'à combattre des visions, la besogne serait bien avancée : je crois être sûre de n'en avoir jamais eu ; mais aujourd'hui il ne reste pas d'apparence où l'on puisse se méprendre.

Vous vous trompez fort si vous croyez que je ne sois pas persuadée et fort touchée du mauvais état de votre santé. Dans les moments où je souffrais de ma chute, je pensais sans cesse que vos douleurs étaient cent fois plus insupportables que celles que j'éprouvais. Je

comprends l'effet qu'elles produisent dans votre âme, et je prévois, sans murmurer et sans m'en plaindre, tout ce qui en doit résulter. Ne me croyez point ni folle ni injuste; mais plaignez-moi d'avoir reçu de la nature un caractère contraire au bonheur, parce qu'il me rend dépendante de tout.

Mardi 9.

Nous n'avons de Shakespear qu'Othello, la Tempête, et Jules-César. J'aime infiniment mieux Othello que les deux autres. Il y a de beaux endroits dans Jules-César, mais aussi de plus mauvais, ce me semble. Pour la Tempête, je ne suis point touchée de ce genre. Les deux premiers volumes seront le Roi Léar, Coriolan, Timon; je ne sais plus quelle autre. Il vous sera facile d'avoir la traduction, si vous en êtes curieux; il y a déjà du temps qu'elle est à Londres.

Vous avez eu raison en pensant du bien du Malesherbes; tout annonçait en lui de la bonhomie: les mémoires, les représentations qu'on avait eus de lui tandis qu'il était premier président de la cour des aides, ne laissaient point douter de son esprit: on le croyait sans ambition. La première faute qu'il a faite, c'est d'accepter le ministère, pour lequel il n'a nul

talent ; mais ce qui lui fait un tort irréparable, c'est la bassesse qu'il a eue de se charger d'une commission qui n'était point de son département, en se chargeant de parler à la reine contre M. de Guines, pour lui faire perdre la protection qu'elle lui accorde : c'était l'affaire de M. de Vergennes, ou bien de M. de Maurepas ; mais ils lui ont voulu faire attacher le grelot ; il a eu la bassesse d'avoir cette complaisance pour eux : il a perdu l'estime publique, n'a point réussi auprès de la reine, et l'on ne doute pas qu'il ne se retire incessamment (1).

N'ayez nulle inquiétude sur ma conduite ; si vous doutez de ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence ; je suis très-simple et très-froide spectatrice ; je ne m'intéresse à

---

(1) Il avait insisté à demander sa retraite après la démission de son ami Turgot. Un jour que, dans une audience particulière du roi, il renouvelait ses instances à cet égard, le malheureux monarque, convaincu de sa propre faiblesse et de son incapacité, dit en soupirant : « Que vous êtes heureux ! que ne puis-je aussi quitter ma » place ! »

Le caractère pur et sans tache de Malesherbes ne saurait être entaché par le faux jour sous lequel madame du Deffand le présente ici. Voyez la note de la lettre CVIII.

personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence.

Les Choiseul doivent être partis ce matin; la grand'maman ne reviendra qu'au mois de décembre, le grand-papa reviendra pour la Pentecôte : je ne crois pas qu'il ait aucuns projets ambitieux; il lui faudrait tout ou rien. Il serait difficile de prévoir ce qui arrivera : ceci ne paraît pas avoir pris une consistance solide; mais qu'est-ce qu'on y substituera? La retraite ou la mort du Maurepas pourrait donner beau jeu à mon neveu (*l'archevêque de Toulouse*) : il est toujours ami ou soi-disant ami du Turgot; peut-être celui-ci se l'associerait-il pour se fortifier par ses lumières, dont il sentira tôt ou tard qu'il manque. Le Saint-Germain est entièrement soumis au Maurepas, qui a bien contrarié sa besogne; tous les changements qu'il a faits, quoique considérables, l'auraient été bien davantage s'il avait eu plein pouvoir : il a une sorte de considération dans le public; mais ce n'est pas un homme à prendre un certain ascendant, et à devenir le premier : d'ailleurs il a soixante-neuf ans, et une très-mauvaise santé. Voilà l'exposé, tant bien que mal, de toutes mes connaissances sur notre ministère; vous pour-

rez comprendre par la suite ce que je voudrai vous faire entendre par la poste.

Je ne vous parlerai plus de mes vapeurs, de mes ennuis; je vois que vous croyez que ce sont des insinuations que je vous fais. Oh! non, je ne prétends point vous en faire; toutes illusions sont cessées; je compte sur votre amitié, je prétends à votre estime, je la mérite à plusieurs égards, et mon plus grand désir est d'être assez raisonnable pour supporter ma situation.

Mercredi.

Le bruit continue que M. de Malesherbes se retire : on dit que M. de Sartine aura sa place, c'est-à-dire, le département de la cour et les provinces; que M. Turgot aura celui de la ville de Paris : M. Albert, qui en est lieutenant de police, placé par M. Turgot, et absolument de sa faciende, ne pourrait pas s'accorder avec M. de Sartine. On donnera la marine à M. de Clugny, intendant de Bordeaux. Voilà ce qui se dit, et dont peut-être il ne sera rien. Ce qui est certain, c'est que M. de Malesherbes a fait de grands pas de clerc.

Enfin, je vis hier M. de Saint-Paul : il m'a rendu un très-bon compte de votre état; il ne vous trouve point changé comme vous le dites.

Je comprends qu'après avoir infiniment souffert, il suffit, pour être parfaitement heureux, de ne plus souffrir. J'ai passé par cette épreuve; j'ai eu jadis des douleurs si grandes, qu'en trois jours de temps je devenais un squelette vert de pré, comme si l'on m'avait exhumée; passant de cet état à une grande faiblesse, le repos, la tranquillité me paraissaient le vrai bonheur; je n'avais nul désir, nul besoin d'occupation; mon âme était sans activité : qu'on me rende cet état, et je serai contente; mais malheureusement mon âme ne vieillit point comme mon corps; il lui faudrait de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de honte à l'état que j'éprouve; mais il y a bien de la sottise et de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi persuadée que je le suis qu'aucune personne au monde puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des peines et des plaisirs d'un autre.

J'aurai, je crois, beaucoup de monde à souper ce soir, entre autres l'ambassadrice de Sardaigne et son mari (2); je devais avoir madame de Mirepoix, mais elle me traite avec

(2) Le comte et la comtesse de Viry.

beaucoup de froideur et de dédain ; c'est de cette sorte qu'elle reconnaît l'attachement constant que je lui ai marqué. Vous avez beau dire, c'est un grand malheur de ne pouvoir estimer ni aimer personne ; je ne puis m'empêcher de me moquer de ceux qui me croyent beaucoup d'amis ; si j'en ai, le nombre est bien petit ; mais je suis encore plus fâchée de ne pouvoir plus aimer, que je ne le suis de ne pouvoir pas l'être ; mais brisons-là. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé de moi.

Jeudi.

Les Necker ne partent que samedi, ainsi me revoilà encore ; mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai plus rien de moi, c'est-à-dire, de mes pensées ; pour de mes actions, cela est différent.

J'eus hier au soir vingt-deux personnes, je ne m'y attendais pas ; madame de Mirepoix devait aller à la campagne, ainsi que madame de Boisgelin, et cinq ou six hommes : la partie manqua, on revint chez moi ; j'avais prié d'autres personnes pour les remplacer, et quelques autres m'envoyèrent demander à souper, ce qui fit ce nombre, mais il n'y en eut que douze qui se mirent à table.

Les bruits publics sont toujours les mêmes. Il faut que je vous dise un trait de la grand'-maman. Le samedi saint, qu'elle soupait chez moi avec son mari, sa belle-sœur, il y avait M. de Guines et le marquis de Laval ; vous connaissez le premier; le second est le meilleur homme du monde, de la plus grande simplicité; quelqu'un dit : Voilà deux hommes bien différents; oui, dit la grand'maman, l'un est agréable par les formes qu'il a, et l'autre par celles qu'il n'a pas.

J'aurai ce soir belle compagnie, mais moins nombreuse que celle d'hier ; comme vous aimez les noms propres, les voici : Madame de Gramont, M. et madame de Beauvau, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, madame de Cambis; le comte de Broglio, M. Necker, l'abbé Barthélemy, mademoiselle Sanadon, et peut-être M. de Guines.

Vendredi.

Je n'eus point hier mesdames de Beauvau et de Cambis, ni M. de Guines; à leur place j'eus les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, St.-Lambert, et le président de Cotte (3). Madame de Beauvau soupait chez le roi.

---

(3) Président de la cour des monnaies, remarquable

Plusieurs personnes parient pour des changements dans notre ministère avant la Pentecôte ; je ne pense rien sur cela.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes parfaitement rétabli. Je suis fort contente de vos analyses sur les pièces de Shakespear. Adieu ; vous voilà quitte de moi, il en est temps.

LETTRE CCXLV.

Dimanche 5 mai 1776.

PERMETTEZ-MOI de vous dire que votre critique ne vaut rien. La *tâche* est une expression cent fois plus énergique que le mot *occupation,* qui ne serait convenable que dans les choses de peu d'importance, et point du tout dans celles dont Othello vient de parler, et dont il est fortement occupé. *Tâche* en général veut dire occupation, mais forcée et pénible, et cette expression convient à la situation de l'âme d'Othello (1).

---

par sa grande chevelure blanche, toujours arrangée avec beaucoup de soin. Il était fort riche, très-recherché dans les sociétés de Paris, et généralement estimé.

(1) Dans la traduction française de l'Othello de Shakespear, les mots *Othello's occupation's o'er* sont traduits par, *La tâche d'Othello est finie.*

Je n'ai pas trouvé l'endroit de *pas du tout* (2), ainsi je ne sais point ce qu'on aurait pu y suppléer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette piéce me charme, et que les choses de mauvais goût qui peuvent y être ne me refroidissent *pas du tout, pas du tout.*

La façon des Necker ne me surprend point; ils ne savaient pas pourquoi ils faisaient ce voyage, leur séjour sera court; je vous suis très-obligée de vos attentions pour eux, ce sont d'honnêtes gens; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne; j'ai plus de goût pour eux que pour la Pomone (3), dont l'esprit et le caractère me paraissent un fantôme, mais qui n'est point effrayant, qui n'a que les formes de bonté, de générosité, mais qui, quoique sans fausseté, n'est qu'apparence. Cette définition vous

(2) Ni l'éditeur non plus.

(3) Madame de Marchais, née Laborde, épousa un premier valet-de-chambre du roi. Madame du Deffand lui donne les noms de *Pomone* et de *la Flore-Pomone*, à cause que, par sa liaison avec M. d'Angivillers, directeur des bâtiments, jardins, etc., du roi, elle pouvait, en tout temps, se procurer les meilleurs fruits et les plus belles fleurs, qu'elle répandait avec profusion parmi ses amis.

paraîtra un galimatias, mais je ne puis avoir aucune idée d'elle qui ait quelque réalité ; nous sommes très-bien ensemble, mais elle ne vient presque point ici ; elle est, par ses liaisons, entraînée dans l'intrigue et la politique. Il se prépare de grands changements, on nous les annonce prochains ; je vous en parlerai quand il sera temps, c'est-à-dire, quand ils seront arrivés ; ils m'intéressent on ne peut pas moins, quoiqu'il soit question d'une place considérable pour un de mes parents dont vous ne m'avez jamais entendu parler.

Je soupai hier chez l'ambassadrice de Sardaigne, qui me comble de caresses ; elle a de l'esprit, je la trouve aimable ; il y avait la maréchale de Mirepoix, l'Idole, les Cambis, Boisgelin, Lauzun ; la maréchale de Luxembourg ne sort point encore, quoiqu'elle soit guérie. Tous mes diplomatiques y étaient. Je vais ce soir chez madame d'Enville.

L'évêque de Mirepoix me recommande de vous parler de lui, il prétend vous aimer beaucoup. Le bon M. Dutens a traduit votre lettre à l'ambassadrice de Sardaigne pour me la faire voir, elle est très-jolie. Vous écrivez parfaitement bien ; malgré vos fautes de langage, vous rendez parfaitement vos pensées ; et, quand

vous êtes de bonne humeur, vous avez beaucoup d'esprit. Je suis désolée de votre mauvaise santé, et de ce qu'elle vous persuade que vous êtes un vieillard.

Je viens de relire cette lettre, je n'en suis point contente, parce que je sens que vous ne le serez point; je n'ai pas bien rendu ma pensée sur le mot *tâche*, mais c'en serait une trop difficile pour moi, si je cherchais à me mieux expliquer.

On dit que votre dame de Kingston (4) a été deux jours à Paris. Un Anglais a dit l'avoir vue; on prétend qu'elle aura soixante-dix mille livres de rente, indépendamment de deux ou trois millions qu'elle a fait passer à Rome.

LETTRE CCXLVI.

Paris, dimanche 12 mai 1776.

Je vous avais annoncé, dans ma dernière lettre, que je pourrais vous apprendre quelques événements dans celle qui la suivrait; je ne m'attendais pas qu'ils fussent aussi considérables; ceux que je prévoyais ne sont pas encore arrivés, mais vraisemblablement le

(4) La duchesse de Kingston.

seront dans peu de jours. Celui dont il s'agit aujourd'hui est le renvoi de M. Turgot ; son successeur est nommé, c'est M. de Clugny (1), qui avait été employé précédemment dans la marine, sous M. de Praslin. Je ne sais aucune circonstance ; mercredi vraisemblablement je pourrai en savoir ; ce que je sais très-clairement, c'est le triomphe de M. de Guines ; et j'espère que je pourrai vous envoyer la lettre que le roi lui a écrite avant-hier matin, dans laquelle il lui apprend qu'il le fait duc à brevet, en récompense de ses services, dont il est très-content ; M. le marquis de Noailles (2) est nommé ambassadeur chez vous.

Je suis tout étonnée, toute bouleversée, je ne sais de quel côté vient le vent ; vient-il de

(1) M. de Clugny avait été conseiller au parlement de Dijon ; il fut ensuite successivement intendant à Saint-Domingue, intendant de la marine durant le ministère du duc de Praslin, et intendant de Bordeaux ; places dans lesquelles il s'est fait plus remarquer par ses débauches que par ses talents et ses services.

(2) Le marquis de Noailles est le second fils du maréchal duc de Noailles, et frère du duc d'Ayen ; il a été ministre de France à Hambourg, ensuite ambassadeur en Angleterre, où il demeura jusqu'à la remise du rescript, en février 1778, annonçant le traité conclu entre la France et le congrès des États-Unis d'Amérique.

Touraine ou de Champagne (3)? je n'en sais rien. J'apprends dans l'instant que M. Amelot (4) a la place de M. Malesherbes, qui a donné sa démission, et que M. de Senac (5) est intendant de la guerre. Faites-moi le plaisir de dire, ou de faire savoir de ma part tout ce que je vous mande, à M. et madame Necker.

Je vous remercie des éclaircissements que vous me donnez sur madame de Bristol (6); vous me marquez que milord Bristol boira sa honte chez nous; sera-ce à Paris ou dans quelque autre province?

Mais voici un événement peu considérable, mais bien singulier. Il y a un mois que madame Viard trouva, sous le coussin d'une de mes bergères, une boîte toute neuve; le prix de sa valeur, soixante-douze livres, était dans

---

(3) Elle veut dire qu'elle ignore si c'est le duc de Choiseul, ou l'archevêque de Toulouse, qui doit être mis à la tête des affaires.

(4) M. Amelot était maître des requêtes, et avait été intendant de Bourgogne.

(5) M. Senac de Meilhan, fils du premier médecin de Louis XV, et qui avait été intendant de Valenciennes.

(6) La duchesse de Kingston.

le couvercle, il n'y a eu aucune personne de ma connaissance que je n'aye interrogée pour découvrir à qui elle appartenait ; personne ne la réclama, je ne voulais cependant pas en disposer ; enfin il y a quatre jours qu'étant à ma toilette, je me souvins tout d'un coup qu'elle devait être à vous, et que c'était la boîte que vous aviez perdue ; j'y fus confirmée par Viard, qui me dit qu'il se ressouvenait de la description que vous en aviez faite ; c'est certainement une restitution qu'on a voulu faire, parce que, la veille du jour qu'on l'a trouvée, on avait battu tous les coussins de mes fauteuils, et qu'on ne l'avait pas trouvée ; je vous l'enverrai par la première occasion.

Qu'est devenu le voyage du duc de Richmond? il n'est point encore arrivé ici : aurait-il commencé par aller à Aubigny ? J'ai la tête si occupée, si troublée de toutes les nouvelles du jour, et de toutes les réponses que je suis obligée de faire aux billets que je reçois, que je ne puis vous rien dire de plus. J'ajoute cependant que votre amour-propre est singulier, et certainement du bon genre ; il détruit en vous toute vanité, et ne produit qu'une grande modestie.

Je viens de recevoir une lettre de milord

Stormont, en réponse au compliment que je lui ai fait ; il m'écrit du jour de son mariage (7), qui a été le 5.

Je suis parfaitement avec madame de Marchais ; c'est la Pomone la plus fertile et la plus généreuse, la meilleure et la plus ridicule de toutes les femmes.

LETTRE CCXLVII.

Mercredi 15 mai.

Il y a aujourd'hui quatre ans que je partis pour Chanteloup ; vous fûtes bien en colère, avouez que vous le seriez bien moins aujourd'hui ; que n'en est-il de l'âme comme du corps, ou plutôt du corps comme de l'âme ? Pourquoi votre goutte ne s'affaiblit-elle pas, ainsi que les sentiments ? Je dirai, comme Voltaire a dit à l'occasion de ce que, dans la nature, la moitié des individus mange l'autre :

« Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien. »

M. de St.-Paul m'offrit hier de mettre ma lettre dans son paquet, si je voulais vous

---

(7) Avec mademoiselle Louise Cathcart, sœur du lord Cathcart actuel, et mère du comte de Mansfield.

écrire, et il m'assura qu'elle ne courrait aucun risque d'être ouverte dans aucun bureau. Je puis donc vous parler en toute liberté. Ressouvenez-vous de la guerre des Sabins contre les Romains, l'histoire s'en renouvelle aujourd'hui. Il ne reste plus, à mon avis, sur le champ de bataille que deux champions, une Sabine et un Romain (1); « s'il se peut pour être Romain » n'avoir rien d'humain. » Ceci est un peu énigmatique, mais je passe ma vie à deviner des énigmes, des charades, des logogryphes; je suis bien aise de vous exercer à votre tour. J'étais assez tentée de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai écrite au Toulouse; j'en étais contente, mais ç'aurait été une petite vanité, et vous ne l'aimez pas : vous avez raison, je trouve qu'elle fane, pour ainsi dire, tout ce qu'elle approche. Eh bien, vanité à part, je vais vous faire transcrire la lettre que je reçois du duc de Guines; vous vous conformerez à sa volonté, en ne donnant point de copie de celle qu'il a reçue du roi. Montrez-la à M. Necker, mais sans la lui donner.

---

(1) Elle veut dire la reine et M. de Maurepas.

Le 14 mai.

« Vous m'avez accoutumé à votre intérêt, » madame la marquise, dans tous les événe- » ments heureux ou malheureux de ma vie : il » en est arrivé que ceux-ci me l'ont paru moins, » et les autres davantage.

» Je n'ai donné aucune copie de la lettre du » roi; je l'ai transcrite dans quelques-unes que » j'ai écrites dans le premier moment, à mes » parents les plus proches, ou à mes amis les » plus intimes, en les priant de n'en point abu- » ser. Je vous dois trop de confiance, madame » la marquise, pour n'en pas user de même » et aux mêmes conditions. »

Versailles, 10 mai 1776.

Lorsque je vous ai fait dire, Monsieur, que le temps que j'avais réglé pour votre ambassade était fini, je vous ai fait marquer en même temps que je me réservais de vous accorder les grâces dont vous étiez susceptible. Je rends justice à votre conduite, et je vous accorde les honneurs du Louvre, avec la permission de porter le titre de duc. Je ne doute pas, Monsieur, que ces grâces ne servent à redoubler,

s'il est possible, le zèle que je vous connais pour mon service.

Vous pouvez montrer cette lettre.

« Je ne me flatte pas, Madame, de vous » faire ma cour vendredi, parce que je n'ai » point fait mes remercîments au roi; le chan- » gement de ministère en a différé le moment; » ce sera vraisemblablement à la fin de cette » semaine. »

En lisant à M. Necker la lettre du roi, recommandez-lui de ne dire à personne que je vous l'ai envoyée. Mandez-moi ce que vous saurez de ses projets pour son retour.

On dit que la Sabine a traité très-mal le Romain, qui lui demandait le retour de son neveu (2), en se faisant valoir d'avoir concouru

---

(2) Le duc d'Aiguillon était le neveu de M. de Maurepas. Ce fut cependant par l'intervention de la reine, que madame du Deffand désigne ici par le nom de *la Sabine*, que le duc d'Aiguillon fut, peu de temps après, rappelé de son exil. Madame du Deffand donne de cet événement les détails ci-après, dans une lettre du 20 mai, que nous ne donnons point, parce qu'elle ne contient d'ailleurs rien d'intéressant.

« La nouvelle d'hier est la permission envoyée à M. d'Ai- » guillon, d'aller partout où il voudra, excepté à la cour.

aux grâces accordées à M. de Guines. On doute que M. de Clugny accepte les finances. L'ambassadeur de Naples est hors de lui, il adore le Turgot. Il disait l'autre jour que, dans trois mois, on dirait la rage de son successeur. Je lui dis, trois mois ! cela est bien long, on n'a pas tant tardé pour M. Turgot.

Considérez ce que c'est que tout ceci. Que deviennent ce lit de justice, tous ces édits, tous ces beaux préambules ? Il faut de nécessité qu'il arrive de plus grands changements. Je

---

» Voici comme la grâce a été accordée. Madame de Cha-
» brillant était allée trouver son père (le duc d'Aiguillon) ;
» en arrivant, elle tomba malade d'une fièvre putride,
» et mourut. La reine, apprenant cet événement, fut sur-
» le-champ chez le roi, et le pria d'accorder à M. d'Ai-
» guillon la liberté d'aller partout où il voudrait, excepté
» à la cour ; elle lui demanda de réitérer la défense d'y
» paraître jamais sous quelque prétexte que ce pût être.
» Le roi y consentit ; elle ajouta qu'elle souhaitait qu'il
» lui fût permis, en annonçant à M. de Maurepas le
» retour de son neveu, et en l'apprenant à tout le monde,
» de déclarer la défense expresse qui lui était faite de ne
» jamais paraître à la cour. Cet événement a surpris ; il
» doit prouver la bonne intelligence de la reine avec le
» ministre. »

N. B. Le duc d'Aiguillon ne fut rappelé de son exil qu'en 1782, et n'eut jamais la permission de reparaître à la cour. (*Note de l'Éditeur français.*)

ne désespère pas que mes parents, vrais et adoptifs, ne paraissent tôt ou tard sur la scène, et que le Romain (3), avant six mois, ne retourne à sa charrue.

Nous attendons le grand-papa le 20 ou le 21; il reviendra pour la cérémonie de l'ordre (*du Saint-Esprit*), on verra quelle sera sa réception. Le vrai parent (*l'archevêque de Toulouse*) est à sa campagne, ne se portant pas trop bien, prenant du lait; il fera un petit voyage ici fort court, à la fin du mois prochain ou au milieu.

Je joins à cette lettre un petit billet cacheté, que vous n'ouvrirez qu'après avoir tâché de deviner de qui est le portrait que je vais vous transcrire, et quel en est l'auteur.

PORTRAIT DE MAD.***,

Par une de ses amies à qui elle avait demandé son portrait.

« Non, non, Madame, je ne ferai point » votre portrait; vous avez une manière d'être » si noble, si fine, si piquante, si délicate, si » séduisante; votre gentillesse et vos grâces

(3) M. de Maurepas.

» changent si souvent pour n'en être que plus » aimables, que l'on ne peut saisir aucun de » vos traits ni au physique ni au moral. »

Vous connaissez beaucoup ces deux personnes; faites quelques efforts pour les deviner, et puis, et puis, adieu.

Le portrait est de madame de Cambis. L'auteur est madame de la Vallière. N'en êtes-vous pas étonné, et ne le trouvez-vous pas fort joli?

LETTRE CCXLVIII.

22 mai 1776.

J'ai envie de vous écrire; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse; je ne sais pas trop pourquoi.

Mademoiselle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit; ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

24 mai.

J'ai été interrompue, je reprends aujourd'hui.

Le duc de Richmond arriva hier à midi, il vint chez moi à six heures; il m'apporta votre

joli présent, et une charmante petite boîte à thé de madame la duchesse de Richmond. Recevez mes remercîments, et chargez-vous auprès d'elle de ceux que je lui dois. J'ai été ravie de voir le duc. Vous avez raison, on se plaît avec lui, et c'est parce qu'il est sensible; il n'y a que ces gens-là avec qui l'on se plaît véritablement; il soupera demain chez moi, et lundi avec moi chez la duchesse du Carrousel (*de la Vallière*); sa fille (*la duchesse de Châtillon*), je crois, n'y sera pas; elle est dans une violente douleur, ainsi que le vilain bossu (1). Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte (2); il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt en effet on n'en parlera plus.

Je reçus hier une très-aimable lettre de M. Necker, il me parle beaucoup de vous; je ne sais si vous avoueriez tout ce qu'il m'en dit; il y a un article que je ne crois pas, mais qui est fait pour plaire, n'eût-il que le son.

---

(1) Le marquis d'Anlezy, de la famille de Damas.

(2) Mademoiselle de Lespinasse.

J'attends dimanche pour continuer, votre lettre m'en fournira le moyen.

Dimanche.

Cette lettre arriva hier. Je vous passe vos préventions sur les deux renvoyés (*MM. Turgot* et *Malesherbes*); ce sont d'honnêtes gens, je le crois; mais lisez la fable dixième du huitième livre de La Fontaine (3). Vos prédictions pourront arriver, mais il faudra qu'elles soient précédées d'un nouvel événement. Je ne m'intéresse pas plus que vous à la politique, mes souhaits se bornent à bien digérer, à bien dormir, et à ne point m'ennuyer.

Je suis fort aise du retour des Necker, ils débarqueront à Saint-Ouen; ils m'ont fait dire que ce serait samedi ou dimanche. Ils ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien; tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme; je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on

(3) *L'Ours et l'Amateur des jardins*, dont voici la morale :

« Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
» Mieux vaudrait un sage ennemi.

est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres (4).

Vous avez dû être surpris de l'auteur du portrait; elle en a fait un de notre Pomone, qui est une vraie enseigne à bière; je n'en ai pas pris copie; c'est tous les lieux communs de louanges, qui ressemblent à tous les brimborions dont la Pomone se pare.

C'est certainement votre boîte (5), et c'est une restitution occasionnée par le jubilé, ou les pâques; ce n'a été qu'au bout de plus d'un mois que j'ai deviné quelle pouvait être celle que vous aviez perdue; j'avais interrogé tout ce que j'avais vu, enfin je me souviens que ce pouvait être à vous; je vous la renverrai.

M. de Richmond, la duchesse de Leinster et M. Ogilvy soupèrent hier chez moi; aujourd'hui et demain, je souperai avec le duc chez madame de la Vallière; ce duc me plaît beaucoup, sa sœur me paraît aussi très-aimable. Je m'occuperai beaucoup d'eux tout le temps qu'ils seront ici.

J'eus avant-hier, vendredi, le grand-papa,

---

(4) Rien ne peut être plus juste ni mieux défini que ce que madame du Deffand dit ici de M. Necker.

(5) Voyez la lettre CCXLVI.

sa sœur, les Beauvau, la maréchale (*de Luxembourg*) et sa petite fille (*madame de Lauzun*), et plusieurs autres; j'aurai même compagnie jeudi prochain; et samedi, 1^er^ juin, le grand-papa partira pour Chanteloup, sa sœur (*mad. de Gramont*), pour Brienne (6); elle y restera cinq ou six jours; de là elle ira à Plombières, et ne reviendra à Paris qu'à la fin du mois d'août. Il n'y a point cette année de Compiègne (7), ce qui fera que je ne serai point entièrement isolée.

Si j'étais plus en train d'écrire, je pourrais vous dire mille petits riens; mais je n'ai ni le goût ni le talent de madame de Sévigné : elle trouverait aujourd'hui matière à huit pages.

---

(6) La terre de M. de Brienne de Loménie, frère de l'archevêque de Toulouse, près de Troyes en Champagne.

(7) C'est-à-dire, de voyage à Compiègne.

LETTRE CCXLIX.

Paris, mercredi 5 juin 1776.

Je commence mon journal que je continuerai jusqu'au départ du duc (*de Richmond*). Je lui ai lu vos réprimandes dont il a bien ri. Je ne doute pas qu'il ne me trouve une grande douceur ; c'est une qualité qui ne m'est pas trop naturelle, mais que vous m'avez rendue nécessaire. Je vous promets de ne vous plus jamais demander raison de ce que feront vos amis ; je fais serment de ne plus vous parler de votre ambassadeur ; s'il y a encore quelque article que je doive bannir, apprenez-le-moi promptement, pour que je puisse avoir, au moins une fois en ma vie, la satisfaction de vous écrire une lettre où vous n'avez rien trouvé qui vous choque ou vous déplaise.

M'est-il permis de vous dire ce que je pense de nos ministres renvoyés ? Le Malesherbes est un sot, bon homme, sans talent, mais modeste, qui n'avait accepté sa place que par faiblesse ; par lui-même il n'aurait fait ni bien ni mal ; il eût voulu le bien, mais il ne savait comment s'y prendre ; il aurait fait le mal qu'on lui aurait fait faire, faute de lumières et par sa

déférence pour ses amis ; la preuve qu'il en a donnée, a été de se charger de parler à la reine contre M. de Guines, ce qui n'aurait point été de son devoir, quand il aurait été persuadé que cet ambassadeur était coupable ; c'était l'affaire de M. de Vergennes, qui fut bien aise de ne se pas commettre, et le Turgot se servit de son ascendant sur ce pauvre homme pour lui faire faire cette sotte démarche ; il ne s'en repent pas, parce qu'il ne lui en a coûté que sa place, dont il est ravi d'être débarrassé.

Pour le Turgot, il n'en est pas de même. Il s'afflige, dit-il, non de sa disgrâce, mais de ce qu'il n'est plus en son pouvoir de rendre la France aussi heureuse qu'elle l'aurait été si ses beaux projets avaient réussi, et la vérité est qu'il aurait tout bouleversé. Sa première opération, qui fut sur les blés, pensa à les faire manquer dans Paris, y causa une révolte; depuis il a attaqué toutes les propriétés, il aurait ruiné le commerce, nommément celui de Lyon. Le fait est, que tout est renchéri depuis son administration; aucune de ses entreprises n'a eu l'apparence de devoir réussir; il avait les plus beaux systèmes du monde sans prévoir aucun moyen. Enfin, excepté les économistes et les encyclopédistes, tout le

monde (1) convient que c'est un fou, et aussi extravagant et présomptueux qu'il est possible de l'être; on est trop heureux d'en être défait. Qui est-ce qui lui succédera? je l'ignore, mais on ne peut pas avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun; et mieux vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité, c'est-à-dire, avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entreprend tout sans jamais prévoir comment il réussira; voilà comme est celui dont vous faites votre héros; de plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire; si vous le connaissiez, il vous serait insupportable; je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins (2); un tel personnage est très-dange-

---

(1) C'est-à-dire : « Tout ce peuple d'hommes, de tout » état, de tout rang, qui a pris la funeste habitude de » subsister aux dépens de la nation sans la servir, qui » vit d'une foule d'abus particuliers, et les regarde comme » autant de droits; tous ces hommes, effrayés, alarmés, » formaient une ligue puissante par leur nombre et par » l'éclat de leurs clameurs. » — Voyez la *Vie de M. Turgot*, par M. de Condorcet, page 134.

(2) On renvoie de nouveau le lecteur à la Vie de

reux dans un État comme le nôtre; il pourrait brouiller tout au point qu'on n'y trouvât que difficilement du remède. Il ne suffit pas, pour être un bon ministre, d'être désintéressé, ni de vouloir faire le bien, il faut le connaître. En voilà assez sur ce sot animal. Bien des gens croient que ce seront mes parents adoptifs et réels (*le duc de Choiseul et l'archevêque de Toulouse*) qui pourront succéder; si cela arrive, je n'en serai ni bien aise, ni fâchée. J'ai tort; j'en serai fâchée si cela nous procure la guerre; voilà le seul côté par où j'envisage notre chose publique, et c'est peut-être encore un intérêt de trop; car qu'est-ce que je puis avoir à y perdre ou à y gagner? Vous vous moqueriez de moi, de ce que je penserais que cela me dût faire quelque chose.

Lundi 24.

Vous voyez quelle interruption! Je me trouve assez embarrassée pour reprendre le fil de l'histoire. Je suis assez disposée à croire qu'il y a bien peu de choses qui intéressent, et que

---

Turgot, par Condorcet, pour la complète réfutation de cet étrange et faux exposé de la conduite et du caractère de cet homme d'État.

vous êtes peut-être l'homme du monde le plus indifférent, du moins vous voulez qu'on le pense; cependant je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé ici.

On a fait une division des troupes; vingt-deux lieutenants-généraux ont dans diverses provinces un nombre d'escadrons et de bataillons sous leur commandement, chaque lieutenant général a sous lui deux maréchaux de camp. La province d'Alsace, par exemple, est divisée en trois commandements; Strasbourg est la première division. M. de Beauvau a la troisième, qui est à Schelestat; M. de Maillebois a été nommé pour la province de Picardie : il en avait eu précédemment le commandement; on lui en donnait les appointements, mais on lui avait interdit toute autorité dans son emploi; M. de St.-Germain et M. de Maurepas qui le protégent extrêmement, ont obtenu qu'il exercerait aujourd'hui son emploi comme tous les autres lieutenants-généraux. Les maréchaux de France qui composent dans ce moment-ci le tribunal, sont au nombre de onze; six ont fait des représentations pour que ledit Maillebois ne fût point employé, alléguant qu'il était déshonoré, et devait être exclu de tout pouvoir et de tout

honneur militaire (3); ces six sont, MM. de Richelieu, de Biron, de Broglio, de Fitz-James, de Brissac et de Clermont-Tonnerre. Ceux qui sont pour lui, MM. de Noailles, d'Harcourt, de Soubise, Nicolaï et Duras. Le roi a ordonné qu'il voulait qu'il eût le commandement, et en conséquence il partira mercredi pour en prendre possession. Lieutenants-généraux, maréchaux de camp, aucuns ne seront à Paris le 1^er^ juillet; ce qui sera près de soixante-dix officiers généraux de moins dans Paris. J'eus la visite, hier, de madame la marquise de Polignac; je ne sais si vous la connaissez, c'est la sœur de madame de Monconseil (4); c'est une femme d'une vivacité singulière, et qui depuis trente ans a l'amitié la plus passionnée pour M. de Maillebois; il a bien exercé sa sensibilité, elle a été prête à mourir vingt fois de douleur de toutes ses aventures; hier elle était triomphante.

Le crédit de M. de Maurepas non-seulement se maintient, mais il se fortifie; il en

---

(3) Voyez le récit de sa disgrâce, et des raisons qui y ont donné lieu, dans une note d'une des précédentes lettres.

(4) Née Cursay, mère de la princesse d'Hénin.

jouira toute sa vie ; mais, comme il est trop vieux, il y a de la marge dans l'avenir ; mes parents, ou le cardinal de Bernis, sont dans la coulisse prêts à remplacer, ce sont les seuls pour le moment présent. La reine paraît fort tranquille et fort indifférente, et ce qu'elle a fait pour M. d'Aiguillon marque beaucoup d'égards pour M. de Maurepas. En voilà assez pour aujourd'hui.

Mardi 25.

Je viens de recevoir une lettre de Plombières de madame de Gramont, la plus cordiale, la plus familière, la plus confiante ; elle en a dû recevoir une de moi le même jour, nos lettres se sont croisées. J'en reçois souvent de Chanteloup, remplies de la plus tendre amitié ; on m'invite à y faire un second voyage ; bien des raisons me détournent d'y penser, dont la moindre est la fatigue du chemin, qu'il me serait difficile de supporter ; mais, s'il y avait un lieu sur terre où je pusse me séparer de moi-même, c'est-à-dire, me délivrer de toutes les idées tristes et vaporeuses qui offusquent ma tête, je ne balancerais pas à m'y acheminer, fût-ce au bout du monde ; mais, comme je me retrouverais partout, je reste dans mon tonneau ; j'écarte, autant que je le puis, toutes

les idées qui me tourmentent; et, convaincue de l'impossibilité d'être heureuse, je tâche de ne point penser, et de me détacher de tout; mais j'éprouve que cet état, qui ressemble si fort au néant, est le pire de tous.

Je croyais que M. de Richmond partirait dimanche, mais les affaires qui l'ont amené ici, et qui ont quelque apparence de réussite, le retiendront peut-être plus long-temps. Je fais la réflexion que ce n'était pas la peine de vous dire cela, puisque ce sera par lui que vous recevrez cette lettre, et que ce sera un article de celle que je vous écrirai dimanche.

Il y eut jeudi dernier une réception à l'Académie française (5): vous recevrez les discours

---

(5) Celle de la Harpe. Le récit suivant se trouvait dans la gazette de ce jour : « 21 juin. M. de la Harpe a » été reçu hier à l'Académie française, avec un concours » de monde prodigieux. Son discours fut fort long, fort » égoïste, fort emphatique, fort ridicule ; il a été suivi » d'une réplique de M. Marmontel, dans le même genre, » non moins bavarde et non moins impertinente..... » M. d'Alembert a terminé par l'éloge de M. de Sacy, » dans lequel il a fait venir celui de l'héroïne qu'il vient » de perdre, mademoiselle de Lespinasse, qu'il n'a eu » garde de nommer, mais dont tout le monde a senti » l'allusion. »

avec les *Mannequins* (6); vous serez étonné du genre de l'éloquence d'aujourd'hui. Je lisais Cicéron en même temps que ces beaux ouvrages, vous pouvez juger de ce que j'en puis penser.

Madame de Luxembourg partit hier pour l'Isle-Adam avec sa petite-fille, l'Idole et sa belle-fille; le prince est, dit-on, mourant. Le comte de Broglio partit hier pour Metz. M. de Beauvau partira lundi pour Schelestat, qui est le lieu de sa division. Je vois partir tout le monde sans m'en affliger beaucoup. Je ne sais d'où vient je vous rends compte de moi et de ce qui m'environne; vous me dites dans votre dernière lettre : *J'ai des amis, parce que ce sont des personnes que j'estime; mais je ne me soucie pas de tout ce qu'ils font dans l'absence.* J'ai donc tort, oui, et très-grand tort; mais ayez un peu d'indulgence, et soyez persuadé que je ne vous parle de moi que parce que je n'en puis parler à personne, et que ce m'est un petit soulagement qui m'aide à prendre patience. Ne pensez jamais que j'aye aucun dessein qui puisse vous regarder, je vous manderais les mêmes choses, si vous étiez à Rome.

---

(6) Brochure satirique contre M. Turgot et ses projets.

Je suis actuellement occupée des petites emplettes pour chez vous ; je vois que je n'ai nul goût, et je crains votre critique.

Lundi 1er juillet.

Comme M. de Richmond partira peut-être demain matin, je compte lui remettre, ce soir qu'il doit souper chez moi, et cette lettre, et celle pour M. de Conway, que je mets sous votre enveloppe.

Il n'y a rien ici de nouveau : les crédits subsistent tels qu'ils étaient, celui de la reine pour les grâces de la cour, celui du Maurepas pour l'administration. Plusieurs prétendent que le St.-Germain sera chassé, je n'en crois rien. Les spéculatifs prévoient la guerre, je ne le veux pas croire. Dites à M. de Richmond tout le bien que je vous ai dit de lui, le chagrin que j'ai de son départ, et mon impatience pour son retour.

Adieu ; avouez que je vous ai bien ennuyé.

Je ne vous ai point parlé de M. de Clugny, successeur de Turgot, mais c'est que je n'en entends rien dire.

LETTRE CCL.

Dimanche 9 juin 1776.

QUELLES sont donc les réflexions dont je vous accable, et que je préfère aux *riens* que vous regrettez tant? Il me semble que toutes mes lettres ne sont remplies que de *riens*, et que je ne vous entretiens guère de mes pensées et de mes réflexions; mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec le ton de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est de singulier, c'est que cela ne me déplaît pas, et que je vous en aime davantage; vous devez être fort content de l'éducation que vous avez faite de moi; si elle n'est pas parfaite, il ne s'en manque guère.

Nous savions ici toute l'histoire de la maison du prince de Galles, j'ai donné votre lettre à lire au duc de Richmond. Je comprends parfaitement votre amitié pour lui; je le trouve infiniment aimable; mais ce que je ne concevrai jamais, c'est la façon dont les Anglais s'aiment, en ne se voyant point, en ne se donnant point de leurs nouvelles; il faut qu'ils ayent quelques génies qui leur viennent communiquer leurs pensées, leurs sentiments, et

leur épargnent la peine de se parler et de s'écrire ; effectivement, une Française telle que moi doit leur paraître une espèce bien étrange. J'ai beaucoup de penchant pour le duc ; mais je me garde bien de l'aimer, c'est assez d'un Anglais tel que vous.

Vous jugez très-bien mes amis (1) ; la femme a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. Son mari, qui en a plus qu'elle, et qui est peut-être celui qui aujourd'hui en a le plus dans notre nation, vaut bien mieux qu'elle. Il est bien persuadé de sa supériorité, mais elle ne le rend ni suffisant ni pédant ; le défaut que je lui trouve, c'est qu'il n'est point de facile conversation : on ne se trouve point d'esprit avec lui. Il a cependant de la franchise, de la bonne humeur, de la douceur et de la bonté ; mais il est distrait et par conséquent stérile. Il dit qu'il vous aime beaucoup, et moi je lui dis que je n'en crois rien ; il se fâche, et je lui soutiens qu'il est trop distrait pour avoir pu démêler ce que vous valez. Eh bien ! je crois vous voir hausser les épaules, et vous impatienter ; vous me direz : Pourquoi, le croyant,

(1) M. et madame Necker.

m'écrire ces fadaises? Ah ! Monsieur, c'est qu'elles me viennent au bout de ma plume, et qu'il me plaît de vous dire tout ce que je pense.

J'espère que votre duc réussira à son affaire; il vit hier tous ceux de qui elle dépend, il en fut fort content. Je lui conseille d'en hâter la conclusion, parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait arriver; j'ai commencé une lettre du 5 de ce mois dont je le ferai porteur; je vous y parlerai la bouche ouverte; je ne sais pas ce que je vous dirai, mais ce sera tout ce que je saurai, tout ce que je penserai.

Je comprends, à l'énumération que vous me faites de vos occupations, que vous devez regretter le temps que vous perdez à m'écrire; vos journées sont bien remplies; je dois vous savoir beaucoup de gré des moments que vous me donnez, et d'autant plus que je sais par expérience ce qu'il en coûte pour écrire, car rien n'est si vrai que vous êtes le seul pour qui cela ne me coûte rien.

Je vous remercie d'avance de vos éventails; ma reconnaissance s'étend sur ce que vous faites pour mes amis, et je suis fort aise que vous traitiez bien madame de la Vallière; sa conduite avec moi est d'une égalité et d'une

facilité charmante. Sa fille, la duchesse de Châtillon, est dans la plus grande affliction de la demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules. Mon neveu (2), qui est ici, a voulu le voir, il prétend qu'il était en droit de l'exiger; il faut bien que cela fût, puisqu'on le lui a montré; elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy (3); elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert, du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes; et, s'il ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu Vichy, pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, et qu'ils lui ont volé une somme que sa mère avait mise en dépôt pour elle; elle a signé ledit testament,

JULIE D'ALBON.

---

(2) Le fils du comte de Vichy.

(3) Voyez la Vie de madame du Deffand, placée à la tête de ces Lettres. Mademoiselle de Lespinasse appelait M. de Vichy son neveu, comme étant le fils de la fille légitime de madame d'Albon, dont elle n'était que la fille naturelle.

Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que, pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

LETTRE CCLI.

Mardi, 18 juin 1776.

Je n'eus point de lettre samedi ni dimanche, et votre lettre du 10 ne m'a été rendue qu'hier en rentrant chez moi.

J'ai vu M. et madame Bingham (1); je les trouve aimables, la femme me paraît gaie et franche : quand nous nous connaîtrons, nous saurons si nous nous convenons. Elle m'a remis les éventails; je vous remercie du mien que je trouve joli, et d'invention nouvelle et commode. Madame de la Vallière m'a chargée de tous ses remercîments, elle est fort sensible aux marques de votre souvenir; c'est en vérité une très-bonne femme, et douée d'un caractère qui la rend très-sociable et très-heureuse; elle a mille attentions pour les Richmond, je crois qu'ils doivent être contents d'elle, de madame de Mirepoix et de madame de Cambis; je pourrais y ajouter madame de Luxem-

(1) Le feu comte et la comtesse douairière de Lucan.

bourg; mais, comme depuis dix jours elle est à Ste.-Assise, chez madame de Montesson, elle n'a pas pu continuer ses attentions. J'ai cédé la semaine passée mon mercredi à madame de Mirepoix qui voulait leur donner à souper. La duchesse de Leinster nous invita pour le lundi d'après, qui était hier; mais, en arrivant, nous apprîmes qu'elle était malade; je viens d'envoyer chez elle, elle a eu de la fièvre toute la nuit, et il lui est sorti une ébullition; c'est peut-être la rougeole. Le souper ne fut point à l'hôtel de Luynes où elle loge, mais à l'hôtel de Modène chez son fils milord Charles Fitz-Gerald. Le duc de Richmond, M. Ogilvy, son fils et sa fille, en firent les honneurs; nous étions seize : les Bingham, l'ambassadrice de Sardaigne, mesdames de Mirepoix, de Cambis, de Boisgelin; MM. de Monaco, de Beaune, mademoiselle Sanadon et moi, les quatre de la maison; il en manque deux, je ne les retrouve pas. J'y arrivai morte de fatigue; j'étais sortie de bonne heure, pour aller voir la Petite Sainte (2) qui partait aujourd'hui pour Chanteloup; je fis encore deux visites, je ne pouvais plus me soutenir. Je m'affaiblis terriblement;

(2) Madame de Choiseul, née de Betz.

si ce n'était que les jambes, je prendrais patience; mais la tête, la tête! cela est bien triste. Les idées de retraite me reviennent souvent, je voudrais un état fixe, que le jour, la veille et le lendemain fussent semblables; il vaudrait mieux, dans la vieillesse, être sourde qu'aveugle, la surdité est contraire à la société; mais, quand on n'y est plus propre, ce serait un petit inconvénient que d'être forcée à s'en passer, et d'avoir à la place des yeux pour pouvoir s'occuper dans la retraite. Mais à quoi servent ces réflexions? A vous ennuyer, à vous déplaire; je vous en demande pardon.

Le grand abbé part demain ou après demain pour Chanteloup; je viens d'écrire à la grand'-maman une assez plate lettre et qui m'a coûté. Je ne sais pas si tous les gens qui vieillissent sentent autant que moi la diminution de leurs forces corporelles et l'anéantissement de leur âme. Croyez, mon ami, que l'opinion qu'on a de moi ne subsiste plus que sur une réputation d'esprit très-mal fondée, que quelques personnes (dont vous êtes peut-être du nombre) ont imaginé de me donner; elle tombera bientôt et avec justice.

Ma lecture présente est la Vie de Cicéron, par Middleton, très-bien traduite par l'abbé

Prévost; je l'entremêle des lettres de Cicéron à Atticus en suivant les époques. Je trouve que l'esprit de Cicéron doit servir de mesure pour tous les autres; son style m'enchante. Je lui pardonne sa vanité en faveur de sa sincérité, et sa faiblesse, parce que, je puis vous l'avouer, en ce seul point je trouve que je lui ressemble.

LETTRE CCLII.

Dimanche 30 juin 1776.

J'AI reçu votre thé; vous aurez dans vos mains de quoi le payer. Si vous voulez que ce soit un présent, vous êtes le maître, les remercîments vont sans dire.

A qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination? A quelqu'un de stupide: non-seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose hasarder de parler; les expressions, les mots, tout me manque; j'en suis humiliée, surtout devant les nouvelles connaissances à qui on a bien voulu donner bonne opinion de moi. Vous prendrez cette honte pour de la vanité, cela peut être, mais sûrement

je n'ai pas celle qui cherche à en imposer et à se donner pour meilleur qu'on est. Je n'ai pas de peine à vous croire, en vous jugeant par moi, que vous êtes quelquefois dénué de pensée ; c'est mon état habituel : quand j'ai été long-temps seule, ou avec des sots ou de nouvelles connaissances, je crois que je ne penserai de ma vie, et c'est cet état que je nomme ennui, et qui m'est insupportable.

Vous recevrez un volume par M. de Richmond; il partira mercredi. Ce duc ne se porte pas trop bien, sa tête est plus remplie que la vôtre, mais je ne sais pas si toutes ses idées sont justes et bien arrangées ; je crois son cœur excellent, il est plus sensible que votre cousin, mais j'aime bien mieux ce dernier, et j'avoue que je serais charmée de le revoir. Je voudrais bien qu'il vînt avec le duc qui doit revenir au mois d'août, et ne s'en retourner que deux ou trois mois après.

Bonjour, mon ami. Je suis encore à décider si c'est un bonheur ou un malheur pour moi de vous connaître. Mandez-moi toujours toutes vos nouvelles ; elles ne me font rien, il est vrai, mais les nôtres ne vous font point

davantage. Je donne à souper mercredi aux Bingham et aux Saint-Paul ; jeudi aux Stormont, aux Necker et à plusieurs diplomatiques.

J'allais oublier de vous apprendre que le petit marquis de Coigny, que vous avez vu, a une forte petite vérole. Il l'a prise de sa femme qu'il a gardée dans son inoculation, il avait été inoculé par Gatti ; on croit que son frère le vicomte l'aura aussi.

LETTRE CCLIII.

Dimanche 7 juillet 1776.

Vos raisonnements sont excellents, ils interdisent toute réplique. *On n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer.*

Vous attendez M. de Richmond pour savoir à quoi vous en tenir sur l'affaiblissement de ma tête ; je vous préviens qu'il n'y a pas pris garde. Je ne doute pas qu'il ne m'ait trouvé autant de santé et de bon sens qu'il lui fallait ; il n'est parti que jeudi 4, il ne passera point par Londres ; il m'a dit que vous recevriez ma lettre dans cette semaine-ci.

Je soupai hier chez les Necker avec une

madame Montagu (1), la connaissez-vous ? C'est un bel-esprit, dit-on ; cela est-il vrai ? est-elle des vrais Montagu ? M. Necker m'a priée de vous faire mille compliments, il me paraît qu'il vous aime. L'ambassadrice lady Stormont est jolie, elle se tient mal, elle n'a pas bonne grâce, sa physionomie est spirituelle.

Je ne suis pas en train de vous faire une longue lettre ; vous serez assez ennuyé de celle que vous recevrez par M. de Richmond, et ce sera en même temps que celle-ci.

Je ne défendrai point Cicéron ; mais après César, c'est l'homme que j'aime le mieux ; sa sincérité me fait lui pardonner tous ses défauts.

Je vous crois sans vanité, mais je vous prie de me nommer avec vérité et simplicité les personnes à qui vous croyez plus d'esprit qu'à vous ; j'en excepte les beaux-esprits et les femmes, ne vous comparez qu'avec les gens du monde et de votre société. Quand vous m'aurez fait cet aveu, je vous en ferai un pareil, exceptant les beaux-esprits et les

---

(1) Mistriss Elisabeth Montagu, célèbre auteur de l'*Essai sur le génie et les écrits de Shakespear.*

hommes ; j'entends par beaux-esprits les auteurs et les savants.

LETTRE CCLIV.

Samedi 20 juillet 1776,
à 4 heures après midi.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte de M. Gibbon, et je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'écrire une longue lettre. Je trouve vos conseils excellents, et j'ai le désir d'en profiter.

Je suis absolument de même avis que vous sur le jugement que vous portez des discours de l'Académie, mais non sur M. Turgot. Je trouve aussi que vous avez toute raison de condamner qu'on s'occupe trop de soi-même, et surtout d'exiger des autres qu'ils s'occupent de nous. Ceux qui ont de la bonté supportent nos plaintes, et ceux qui n'en ont pas s'en moquent. Je ne prévois pas que j'aye aucune commission dont je puisse vous importuner; ainsi vous me ferez payer par votre banquier, si vous le voulez.

Mon intention est de vous rendre mes lettres moins ennuyeuses ; le plus sûr expédient est de les rendre très-courtes.

Dimanche.

Je relis votre lettre, et je peux sans scrupule ajouter à la mienne sans craindre de la rendre trop longue.

M. de St.-Aignan avait quatre-vingt-douze ans; il était frère de M. le duc de Beauvilliers, gouverneur du dauphin fils de Louis XIV. Son père l'avait eu d'un second mariage à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été ambassadeur en Espagne et à Rome; c'était un homme très-médiocre, fort dévot; il avait épousé, il y a vingt ans, la sœur de M. Turgot, qui est une grande janséniste; il n'en avait point eu d'enfants. Conservez votre bonne opinion pour son frère, j'y consens, mais n'exigez pas que je sois persuadée que les bonnes intentions suffisent pour faire un bon ministre, quand, étant dénué de lumières, il est présomptueux et entreprenant, et s'embarque à faire des établissements sans prévoir leur impossibilité, et qu'au lieu de procurer le bien qu'il désire, il n'en résulterait que du désordre, et de plus grands inconvénients que ceux qu'on chercherait à détruire.

J'ai autant d'horreur que vous pour le cardinal de Richelieu, mais je crois qu'il avait un peu plus de talent que M. Turgot pour

le ministère. Jamais Henri IV n'aurait pris M. Turgot pour ministre, soyez-en sûr; il l'aurait peut-être fait gouverneur de ses pages, ou intendant de quelque petite province, comme il était avant (1).

Je soupai hier chez les Necker avec mesdames de Luxembourg, de Cambis et d'Houdetot. Je dis au Necker ce que vous m'écriviez d'obligeant pour lui; c'est lui qui est véritablement un bon homme! De la capacité sans présomption, de la générosité sans faste, de la prudence sans mystère; ce serait un bon choix que d'employer un tel homme, mais sa religion est un obstacle invincible. Je ne mangeai qu'un potage et un œuf à l'eau, et je n'ai pas dormi de la nuit; mais, comme je n'ai pas de vapeurs, je prends patience. Je ne vous parlerai plus jamais de mes chagrins; pour m'en consoler, vous me démontrez qu'ils ne sont que l'effet de mon caractère, et que, si je n'étais pas la plus vaine et la plus exigeante de toutes les créatures, je devrais être la plus contente, et que je ne me plains

(1) On doit regretter que madame du Deffand ait si peu justifié ici le nom d'*Aveugle – Clairvoyante*, que Voltaire lui avait donné.

que parce que je suis orgueilleuse et injuste ; j'aurais cru pouvoir me flatter d'être mieux connue de vous, et que vous ne m'auriez pas accusée d'exiger que l'on fît plus pour moi que je ne fais pour les autres. Mais n'en parlons plus ; il y a dix ans que je vous suis à charge de toutes les manières, et que j'ai poussé votre patience à bout ; je vous en demande pardon ; mais, comme vous avez dû remarquer que toutes vos leçons ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y a bien des articles sur lesquels je suis très-corrigée, pourquoi ne puis-je pas me corriger sur le reste ? Si vous avez le courage d'en faire l'épreuve, je vous en serai obligée.

LETTRE CCLV.

Paris, dimanche 4 août 1776.

Je voudrais être bien sûre que vous soyez plus tranquille ; mais je connais votre sensibilité, mon ami ; cependant je crois que c'est à tort que vous vous alarmez (1) ; je juge, par le détail que vous me faites, que la cause du mal

(1) Au sujet d'une maladie du général Conway.

m'est étrangère, et n'a point d'existence réelle. Je vous prie instamment de continuer à me donner des nouvelles. Votre amitié pour votre cousin n'est pas le seul motif de l'intérêt que j'y prends ; j'ai tant d'estime pour lui et milady, qu'il y a bien peu de personnes que j'aime autant qu'eux.

Vous avez l'air de me croire mécontente de M. de Richmond, mais c'est tout au contraire ; je n'ai que des sujets de me louer de lui, et je l'ai trouvé encore plus aimable dans son dernier voyage que dans le précédent. Je suis très-touchée du service qu'il a essayé de me rendre en voulant vous déterminer à venir ici. Je ne saurais me plaindre de ce qu'il n'y a pas réussi. J'ai peu d'espérance de vous jamais revoir, et c'est là où je dois faire usage de ma raison.

M. le prince de Conti mourut avant-hier après dîner ; il avait reçu la visite de l'archevêque et des exhortations de M. de la Borde ; *c'est tout ce qu'il a reçu* (2). Son

(2) Elle entend par là qu'il n'avait pas reçu les sacrements. Dans les nouvelles du jour, on parle ainsi de cet événement : « Tout le monde s'accorde à convenir d'une » conversation, à peu près telle qu'on l'a rapportée entre

fils (3) s'est très-bien conduit; les d'Orléans et les Condé ne lui ont donné aucune marque d'attention.

L'Idole est dans la plus grande douleur, elle s'est retirée à Auteuil. La maréchale de Luxembourg l'y a suivie, elle vient de me mander tout à l'heure que j'y serai reçue; c'est une très-grande faveur, j'y irai cette après-dînée.

On m'apporte dans le moment une lettre de l'abbé Barthélemy; elle est si originale que j'en vais faire faire une copie pour vous l'envoyer (4); j'y joindrai celle d'une lettre de Voltaire (5) que je vous prie de montrer à peu de

---

» le malade et l'archevêque de Paris; elle a eu lieu le » jour de la première visite du prélat; depuis il a été » refusé deux fois par le suisse à la porte de la rue, sans » être descendu de carrosse, et en présence d'un peuple » immense. Les gens du métier reprochent à M. de Beau- » mont (l'archevêque), de n'avoir pas sauvé ce scandale, » en mettant un peu d'astuce, en descendant, en entrant » dans la cour, et se tenant en quelque endroit pour » en imposer au moins aux spectateurs, et qu'on crût » qu'il avait été admis auprès de son Altesse. »

(3) Son fils unique, le comte de la Marche, qui, à la mort de son père, devint prince de Conti.

(4) Cette lettre n'a pas été trouvée.

(5) A M. d'Argental. Voyez le tome LXIII, page 261

personnes, car je ne veux pas qu'on dise que c'est par moi qu'elle est devenue publique en Angleterre. Je me suis souvenue que je ne vous avais point dit quel était le Montazet dont il était question dans les discours de l'Académie, c'est de l'archevêque de Lyon.

Nous avons ici M. et madame Hamilton votre ministre de Naples (6), je ne les ai point encore vus. La dame de Montagu ne me déplaît point, sa conversation est pénible parce qu'elle parle difficilement notre langue ; elle est très-polie, et elle n'a point été trop pédante avec moi ; je lui ai fait voir la lettre de Voltaire, elle me dit sur *les perles et le fumier*, que *ce fumier n'avait pas servi à fertiliser sa terre.*

J'attends votre première lettre avec impatience ; je suis aussi inquiète que vous, car mon inquiétude est double ; ne négligez aucun détail.

Lundi 5.

J'ai vu l'Idole, elle observe très-bien le

---

de l'édition des OEuvres de Voltaire, publiée par Beaumarchais.

(6) Feu sir William Hamilton, et sa première femme, mademoiselle Barlow.

costume, il n'y a rien à dire ; et moi, mon ami, j'observai très-bien hier celui d'une Française ; on m'annonça le duc de Richmond, je sautai de mon tonneau à son cou, je l'embrassais de tout mon cœur ; je me flattais qu'il vous aurait vu, qu'il me dirait comment il vous avait trouvé, qu'il me rendrait compte de l'état de votre cousin ; point du tout, il n'avait vu ni l'un ni l'autre ; j'en fus un peu refroidie, je vous l'avoue ; je le quittai pour aller à Auteuil, mais je passai la soirée avec lui au Carrousel. La duchesse de la Vallière m'inquiète ; elle a un rhume très-obstiné, elle ne dort point, elle est triste et changée, je serais très-fâchée qu'elle partît avant moi. Mon Dieu ! que j'attends samedi ou dimanche avec impatience ! je ne puis pas soutenir l'inquiétude ; mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez beau être Anglais, votre amitié est un peu française ; vous n'attendriez pas patiemment des nouvelles de vos amis, si vous étiez inquiet de leur état.

LETTRE CCLVI.

Dimanche 18 août 1776.

Je suis fort aise du bon état de M. votre cousin. On m'a conté un semblable accident (1) avec toutes les mêmes circonstances, arrivé à quelqu'un il y a plus de trente ans, et qui se porte encore aujourd'hui fort bien. Je suis ravie que vous n'ayez plus ce sujet d'inquiétude, je la partageais véritablement. Il vous reste l'Amérique, mais cela est bien différent. Vous me ferez plaisir de me mander toutes les nouvelles qu'on en recevra.

Vous m'avez dit quelquefois que vous apprendriez volontiers celles de ma société ; j'ai peine à le croire, vous feriez bien, si cela est vrai, de me le répéter. Au bout d'un certain temps et dans l'éloignement, les objets s'effacent, et il est très-naturel qu'ils cessent d'intéresser. Cependant je vous dirai aujourd'hui que madame de la Vallière ne voit encore personne ; j'envoie tous les matins savoir de ses nouvelles : elle a un peu dormi cette

(1) On croyait que ç'avait été une attaque de paralysie.

nuit, et, si en effet elle n'a d'autre incommodité que l'insomnie, je n'en dois pas être fort inquiète, j'ai l'expérience qu'on se passe de sommeil.

L'abbé Barthélemy est arrivé de Chanteloup, madame de Gramont de Plombières, et madame de Luxembourg est revenue coucher à Paris, après quinze jours de séjour qu'elle a fait à Auteuil auprès de la divine comtesse. Ma société en est plus ranimée, mais ce sera pour peu de temps. Dans quinze jours les comtesses de Bouflers doivent, dit-on, aller à Arles (2) parce que M. Pomme, qui traite la belle-fille et qui était venu ici pour elle, s'y en retourne. L'abbé en fera autant pour Chanteloup, et madame de Luxembourg a différents voyages à faire dans le courant du mois prochain.

Le jeune duc (3), comme vous l'appelez, ira à Aubigny aussitôt la vacance de notre parlement; je voudrais bien que son affaire réussît, mais je crains plus que je n'espère.

On vous a dit la vérité, la reine a très-bien traité milady Lucan (4); elle la rencontra au

(2) En Provence, près de l'embouchure du Rhône.

(3) Le feu duc de Richmond.

(4) La comtesse douairière de Lucan.

Moulin Joly, chez Watelet; la milady y avait dîné; la reine vint s'y promener, et s'informa qui elle était; elle lui fit dire de s'approcher d'elle, lui parla de son talent, voulut voir ses miniatures, et la pria de lui en donner. La milady lui en laissa le choix, la reine en prit deux, qui étaient le portrait de son fils et de sa fille; elle lui dit de venir à Versailles; elle y a été, et la reine l'a très-bien traitée.

Je vois quelquefois madame Montagu; je ne la trouve pas trop pédante; mais elle fait tant d'efforts pour bien parler notre langue, que sa conversation est pénible. J'aime bien mieux milady Lucan, qui ne s'embarrasse point du mot propre, et qui se fait fort bien entendre.

J'ai vu le chevalier Hamilton et madame sa femme; ce n'est pas assez pour les connaître. Je ne vois pas d'autre Anglais.

J'allais oublier de vous raconter ce que me dit l'autre jour l'ambassadeur de Naples (5). M. de Richmond m'avait bien recommandé de ne pas vous le laisser ignorer.

Il prétend qu'il a vu M. Conway, dans le temps qu'il était ministre, se promener au Ranelagh, étant extrêmement ivre, et que lui, ainsi

(5) Le marquis de Caraccioli.

que tous les Anglais du plus grand monde et de la meilleure compagnie, s'enivrent tous les soirs. Je lui demandai s'il vous avait vu, ou s'il avait su que vous vous fussiez enivré quelquefois; il me dit que non, mais pour votre cousin, il en était sûr. Je crois que ce pauvre ambassadeur ne vivra pas long-temps; il est jaune comme un coing; il a les jambes enflées; il a une toux continuelle; il crache à faire horreur. Je prétends qu'il tousse comme une caverne. C'est un étrange homme; il n'en faudrait pas deux semblables pour la société, un seul y est tout au plus supportable.

LETTRE CCLVII.

Paris, samedi 7 septembre 1776.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous mander qne madame Geoffrin était tombée, pour la troisième fois, en apoplexie. Cette dernière fois-ci elle est restée paralytique d'un côté; elle a presque perdu la connaissance: on croit pourtant qu'elle ne mourra point de cette attaque. Vous voyez que la mort en veut ici aux personnes de mérite singulier; d'abord mademoiselle de Lespinasse, ensuite M. le prince de Conti, et puis madame Geoffrin,

qu'on peut regarder comme morte. Ces trois personnes étaient fort célèbres chacune dans leur genre. On regrettera moins M. le prince de Conti, parce qu'il n'avait plus de maison; les désœuvrés se rassemblaient chez les deux autres : jusqu'à tant qu'il survienne quelques personnes assez ridicules pour être dignes de leur succéder, il faudra s'en passer.

Je compte sur ce que vous direz de moi à vos parents : c'est pour me conduire à l'anglaise que je me suis fait l'effort de ne leur pas dire moi-même combien j'ai pris intérêt à cet étrange événement (1). Je ne comprends pas comment vous n'êtes point avec eux, et comment vous vous accommodez de la vie que vous menez : des estampes, des médailles, des breloques, me semblent un froid amusement; mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Si en effet vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux; et il faut bien que cela soit, puisque c'est par choix que vous vivez ainsi.

L'Idole me donna à lire, avant-hier, une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du prince : il lui disait adieu, comme n'ayant

(1) Un récent malheur de famille.

plus que quelques jours à vivre. Cette lettre m'a paru de la plus grande beauté; je lui en ai demandé une copie, et je l'aurai (2). Elle part à la fin de ce mois pour Arles; sa maison est déjà retenue et meublée. Une certaine bienséance, l'embarras d'un maintien dans cette

---

(2) Cette lettre, qui mérite l'éloge qu'en fait madame du Deffand, était ainsi conçue :

« A madame la comtesse de Bouflers.

« Edimbourg, 20 août 1776.

« Quoique je sois certainement à quelques semaines, et » peut-être à quelques jours de ma propre mort, je ne » puis m'empêcher, ma chère Madame, d'être frappé de » celle du prince de Conti, perte si grande à tous égards. » Mes réflexions ont porté à l'instant sur votre situation » dans cet événement malheureux. Quelle différence pour » le plan entier de votre vie ! — Mandez-moi, je vous prie, » quelques détails, mais que ce soit de manière à ne vous » point embarrasser dans quelles mains votre lettre peut » tomber après ma mort. Ma maladie est une diarrhée, ou » mal d'entrailles, qui me mine depuis deux ans, mais qui » depuis six mois m'entraîne à ma fin avec un progrès » visible. Je vois chaque jour la mort s'approcher, sans » inquiétude et sans regret. Je vous dis adieu avec beau- » coup d'affection et de respect, pour la dernière fois.

» David Hume. »

Il mourut le 25 août, cinq jours après la date de cette lettre.

espèce de veuvage, la confiance que la belle-fille a dans la science de M. Pomme, de qui elle attend sa guérison, et qui habite dans cette ville, l'ont déterminée à s'y établir pour y passer l'hiver : elle ne reviendra qu'au mois de février.

Je vous ai dit que madame de Luxembourg devait faire de petits voyages : elle partit mercredi 4; elle ne sera de retour que le 20 ou le 21.

La Sanadona va s'absenter aussi : elle part mardi pour Praslin, où elle ne restera que huit jours, malgré les efforts que tout le *praslinage* fait pour la retenir plus long-temps; mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire. Elle ne se trompe pas; elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma confrérie. Quand vous devriez me croire autant de vanité qu'à Cicéron, je vous avoue que, quand je me compare aux autres femmes, j'augmente d'estime pour moi; je me crois plus fidèle, plus sincère qu'aucune autre : mais je suis aussi faible que ce philosophe; j'en conviens à ma honte : c'est à la nature que je m'en prends; je suis restée telle qu'elle m'a faite; je n'ai pas à me louer d'elle; si elle m'a donné un corps assez sain, elle y a joint un

esprit fort malade. Elle vous a traité tout au contraire ; je voudrais que votre âme fût moins saine, et que votre corps le fût davantage.

LETTRE CCLVIII.

Paris, dimanche 15 septembre 1776.

Le duc de Richmond est parti ce matin pour Aubigny : on n'a jamais vu personne aussi profondément triste. Il dit qu'il ne se porte pas bien ; mais il ne dit pas quel est son mal : il repassera par ici en retournant à Londres.

Vos nouvelles d'Amérique se font attendre bien long-temps : elles sont un objet de grande curiosité pour toute l'Europe ; je les attends avec patience, ni vous ni les vôtres n'y êtes point personnellement intéressés.

Les Lucan sont fort aimables ; ils me donnèrent l'autre jour chez moi la plus jolie musique du monde, et qui ne me causa pas plus d'embarras que si ç'avait été chez un autre : je ne sortis point de mon tonneau ; je ne me levai pour personne. Le milord avait fait apporter un piano-forte dans mon antichambre ; il avait amené le maître de musique de ses filles, qui est italien, un autre italien qu'il a pris ici, qui est bon violon ; il avait sa flûte : ses deux

filles (1) chantèrent tour-à-tour, et chacune s'accompagna. Votre ambassadrice (2) chanta et s'accompagna aussi. Il vint assez de monde ; mais je ne vis que ceux qui s'approchèrent de mon tonneau. La musique finie, tout décampa, le piano-forte, les musiciens, les enfants, une partie de la compagnie, et nous restâmes douze pour le souper, milord, milady (*Lucan*), le duc (*de Richmond*), votre ambassadeur et l'ambassadrice, madame de Mirepoix, ses deux nièces (*mesdames de Cambis et de Boisgelin*), et quelques autres.

Le lendemain, vendredi, madame de Montagu nous donna un très-bon souper dans une maison qu'elle a louée à Chaillot. La compagnie était madame de Mirepoix et ses deux nièces, un milord écossais, Eglinton (j'estropie peut-être son nom), le duc de Richmond, la maîtresse de la maison, et mademoiselle Grégory (3), madame de Marchais et moi.

---

(1) La comtesse Spencer d'à présent, et mademoiselle Louise Bingham, qui mourut fort jeune, sans avoir été mariée.

(2) Alors lady Stormont, depuis créée comtesse de Mansfield, de son propre droit.

(3) Fille du feu D^r^ Grégory, d'Edimbourg, et mariée depuis à M. Allison, l'un des ministres de l'église episco-

Hier je fus à Saint-Ouen avec le vicomte de Beaune ; nous ne trouvâmes que les maîtres de la maison (4) et milord L*** : on a oublié de l'enterrer, car certainement il n'est pas en vie. On parla d'une brochure qui va paraître, dont le titre sera, *Commentaire sur la Vie de Voltaire.* Il y parle, à ce qu'on dit, de toutes les personnes célèbres qu'il a connues. Madame Necker prétendait qu'il fallait que je fusse brouillée avec lui, parce que je n'y étais pas nommée. Je l'assurai, avec vérité, que j'en étais fort aise, et que je préférerais d'être dans le nombre des personnes qu'il avait oubliées, qu'à côté de celles qu'il a célébrées : mesdames du Châtelet et Geoffrin y tiennent les premières places. Je serais bien fâchée d'être citée comme un bel-esprit ; je n'ai jamais rien fait qui puisse m'attirer ce ridicule.

Madame de Montagu s'est très-bien comportée à l'Académie : elle ne se laisse aller à aucun emportement (5) ; c'est une femme rai-

---

pale de cette ville. Elle était alors intime amie de la famille de madame Montagu, qu'elle accompagna dans son voyage à Paris et à Spa.

(4) M. et madame Necker.

(5) Dans une autre lettre, qu'on ne donne pas ici, parce qu'elle n'offre d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit :

sonnable, ennuyeuse sans doute, mais bonne femme et très-polie. La Lucan et son mari sont aimables, remplis de talents ; je les vois avec plaisir. Voilà tout ce qui compose ma société anglaise, et un M. Hobart (6), qui est, dit-on, petit-fils de Cromwell : quel homme est-ce ? Il me semble avoir du bon sens. Je suis, comme je vous l'ai mandée, séparée de mademoiselle Sanadon ; elle est à Praslin, et n'en reviendra que dans le cours de cette semaine : j'attends, à peu près dans le même temps, le retour de madame de Luxembourg ; je la reverrai avec grand plaisir : je crois qu'elle est, *pour le présent*, la personne dont je suis le plus aimée.

Je vais ce soir souper, avec madame de Marchais, chez la comtesse de Broglio et

---

« Il y a fort long-temps que je n'ai vu madame Mon-» tagu ; elle fut à l'Académie le jour de la Saint-Louis ; » elle fut bien mécontente, on y lut un écrit de Voltaire » contre Shakespear ; il doit être imprimé, je vous l'en-» verrai. »

(6) M. George Hobart, qui, à la mort de son frère aîné, en 1794, devint comte du comté de Buckingham. L'éditeur ignore d'où a pu venir l'erreur où l'on a été de croire qu'il descendait de Cromwell ; peut-être a-t-on confondu son nom avec celui de quelque autre Anglais qui se trouvait à Paris dans ce temps-là.

l'évêque de Noyon (7), lequel crache ses poumons, ce qui fait grand'pitié : il est doux et aimable.

Notre reine se porte bien ; elle est quitte de sa fièvre tierce, ce qui assure le voyage de Fontainebleau, qui sera le 9 octobre jusqu'au 18 novembre.

Ne cessez point de parler de moi à vos parents, je les estime de toute mon âme, et je les aime de tout mon cœur.

LETTRE CCLIX.

Paris, 7 octobre 1776.

C'est par M. Eliot que je vous écris; je lui avais déjà remis les Commentaires de Voltaire; je les lui laisse, quoique je voye, par votre lettre du 29, que vous les avez déjà lus. Je suis de votre avis sur tout ce que vous dites sur la fureur de la célébrité ; la vanité, qui la fait rechercher, n'empêche pas que les ouvrages soient bons, mais diminue bien de l'estime pour l'auteur.

Monsieur donna hier une très-belle fête au

(7) L'évêque de Noyon était le frère du comte et du maréchal de Broglio.

roi et à la reine dans son château de Brunoy (1); je n'en sais point les détails, je les apprendrai aujourd'hui ; je sais seulement qu'il n'y avait que la famille royale, dont Mesdames les tantes n'étaient point; les seules dames de semaine ont suivi, et les officiers du roi et de la reine. M. le duc de Chartres n'a point été invité, ce qui surprend beaucoup. Il n'y a eu que MM. de Guines, d'Esterhazi (2), le comte et le chevalier de Coigny, qui aient été admis.

On parle beaucoup de changement dans notre

---

(1) Brunoy, à cinq lieues de Paris, château qui appartenait autrefois à M. Paris de Montmartel, banquier de la cour sous le règne de Louis XV. Après avoir acquis de grands biens, il désira de faire un mariage distingué, et s'allia à l'illustre maison de Béthune, en épousant une sœur du marquis de Béthune, colonel général de la cavalerie. Il en eut un fils appelé le marquis de Brunoy, et connu seulement par son goût pour les cérémonies de l'église. Etant mort sans enfants, la terre de Brunoy fut vendue à M. le comte de Provence.

(2) Le comte d'Esterhazi était d'une branche de l'illustre famille hongroise d'Esterhazi, établie en France. Son père avait un régiment de hussards au service de France, et avait épousé une dame française de la petite ville de Vigan en Languedoc. Le fils dont on parle ici eut ensuite le régiment de hussards, reçut le cordon bleu, et fut en grande faveur à la cour de France.

ministère; les clameurs contre M. de Saint-Germain sont à toute outrance; le contrôleur général (3) est fort malade, et sa considération est des plus minces. Le Maurepas paraît ne savoir ce qu'il fait. On ne sait ce que tout ceci deviendra; nous n'avons pas un seul homme qui ait le sens commun; je m'applaudis bien, je vous assure, de ne m'intéresser à qui que ce soit, pas même à la chose publique. Pourvu que je passe le temps sans un excessif ennui, je m'en contente; mon indifférence pour tout est extrême.

Je suis du dernier bien avec les Lucan; ils m'ont amené deux fois leur petite famille, m'ont donné de jolies musiques; ils furent vendredi à une course de chevaux où était la reine; elle fit monter la milady et sa petite famille dans son pavillon; elle les combla de politesse; ils vous conteront tout cela.

Ce petit Eliot (4) est tout-à-fait aimable; il a beaucoup d'esprit; il sent encore un peu l'école, mais c'est qu'il est modeste, et qu'il est la contre-partie de Charles Fox; la sorte de timidité qu'il a encore sied bien à son âge, sur-

(3) M. de Clugny.

(4) Le lord Minto actuel.

tout quand elle n'empêche pas qu'on ne démêle le bon sens et l'esprit.

Vous ne me parlez point de MM. de Chimay (5) et de Fitzjames ; c'est par votre cousin que j'ai appris que le premier avait été chez vous, et qu'on a pensé qu'il y avait eu quelque affaire entre eux. Nous avons ici tous les jours des nouvelles de votre Amérique, tantôt par Nantes, tantôt par Boulogne ; elles se détruisent trois jours après qu'elles ont couru.

Il me paraît que l'idée de la guerre s'accrédite beaucoup ; si elle a lieu, comme je commence à le croire, elle sera un obstacle invincible aux visites réciproques ; elle me fera faire l'application d'un passage d'un opéra de Quinault :

Peut-être souffrirais-je moins
Si je pouvais haïr une rivale.

Vous avez eu tort de penser que ce que le grand abbé m'avait mandé était une énigme sans mot ; il s'est expliqué ; ce n'était point d'Argental qu'il entendait parler, mais d'un homme

---

(5) Le prince de Chimay. Il avait épousé une sœur du duc de Fitzjames, dont il est parlé ici.

que je ne vois point, l'abbé Arnaud (6), qui est un des beaux-esprits du temps, dans le goût des Jean-Jacques, des Thomas, etc.

Je reconnais et j'avoue que je précipite trop mes jugements : on ne connaît le caractère des gens que bien à la longue ; j'ai encore la duperie des jeunes gens ; les premiers jugements que je porte sont toujours favorables, et par la suite j'en viens au rabais ; je trouve partout fausseté et légèreté, et souvent tous les deux. Il y a un bien petit nombre de gens que j'estime véritablement, et peut-être ne suis-je pas du nombre ; on ne peut s'unir intimement avec personne ; et si, comme dit Voltaire de l'amitié,

Sans toi tout homme est seul,

il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore, si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une ressource ; mais il n'y a pas même de livres qui contentent.

---

(6) Abbé de Grand-Champ, lecteur et bibliothécaire de Monsieur. Il a écrit différens ouvrages périodiques fort estimés. (Voyez, à son sujet, le *Dictionnaire historique*, tome I, page 422.)

LETTRE CCLX.

Dimanche 27 octobre 1776.

Vous m'aviez mandé que vous aviez eu une bouffée de goutte aux genoux, j'en étais inquiète. Votre lettre d'aujourd'hui (quoique étique) me fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle me rassure.

Vous recevrez demain ou après-demain, par M. de Richmond, une lettre de moi, qui n'aura guère plus d'embonpoint que la vôtre. Quand on ne doit rien dire de soi, ni de la personne à qui on écrit, et qu'on prend fort peu de part à tout le reste, on a peu de choses à dire. Je vous dirai pourtant aujourd'hui que je suis contente de la place qu'on vient de donner à M. Necker (1); on a lieu d'espérer qu'il s'en acquittera bien. Le public, dans ces premiers instants, paraît approuver ce choix; nos

(1) M. Necker fut d'abord nommé conseiller des finances et directeur général du trésor royal, conjointement avec M. Taboureau, qui eut le titre de contrôleur général; mais il se démit bientôt d'une place qu'il n'avait acceptée que par les instances du comte de Maurepas, et dont il lui parut mal imaginé de séparer les fonctions.

papiers se sont relevés ; mais, malgré cela, je m'attends que dans quelques jours on dira beaucoup de mal de lui, et je ne mettrais pas à fonds perdu sur la durée de sa faveur. Il y a même en ce moment quelque sujet d'inquiétude. La goutte a repris à M. de Maurepas ; elle s'est d'abord placée sur une épaule; on l'a fait descendre aux pieds ; s'y tiendra-t-elle ? c'est de quoi on ne peut s'assurer. C'est une vilaine chose que cette goutte ; et, s'il arrivait malheur à ce ministre, le nouveau directeur du trésor royal pourrait être bientôt déplacé. Je soupai hier chez sa femme ; elle a une très-bonne contenance, et nullement la tête tournée. Je ne sais ce que la Flore-Pomone (*madame de Marchais*) pense de ceci ; elle est depuis mardi à Fontainebleau ; je n'ai point entendu parler d'elle. Tout ce que je gagne à ce nouvel établissement, c'est que ma pension sera payée plus promptement ; mais d'ailleurs je perdrai de l'amusement : les soupers seront plus rares, au moins pendant quelque temps.

Madame de Luxembourg reviendra demain de Sainte-Assise, où elle a fait un séjour de près de trois semaines; elle restera à Paris cinq ou six jours, et puis y retournera pour autant de temps qu'elle y a été. Sa passion dominante est le

jeu, elle fait vingt-cinq ou trente *robbers* par jour. L'autre maréchale (*de Mirepoix*) est dans un grand désœuvrement; elle dissimule son ennui autant qu'elle peut, elle trouverait de la honte à l'avouer.

J'ai reçu de Lyon une lettre de l'Idole, je suis du dernier bien avec elle; je remarque qu'il est facile d'être parfaitement bien avec tous ceux dont on ne se soucie pas.

LETTRE CCLXI.

Paris, 3 novembre 1776.

Je ne sais pourquoi vous recevez mes lettres plus tard. Ne serait-ce pas quelque examen des bureaux?

Les bruits de guerre sont bien fâcheux, mais je n'en suis point extrêmement troublée, cela aurait été pour moi un bien plus grand événement il y a quelques années; mais je puis dire aujourd'hui :

Grâce au ciel, mes malheurs ont passé mon attente.

C'est un vers d'un de nos opéras.

Je me réjouis médiocrement du choix de M. Necker; je n'imagine pas que son règne soit de longue durée. J'ai beaucoup d'opinion

de sa capacité ; mais les brigues, les intrigues, s'en démêlera-t-il ? ne s'opposeront-elles pas à ses projets ? Le bien que je puis attendre de lui, c'est que ma pension sera payée un mois ou six semaines plus tôt qu'elle ne l'était par les autres. Je lui dirai ce que vous m'écrivez sur lui. Depuis sa nouvelle place, je ne l'ai vu qu'une fois pendant un quart d'heure ; il est presque toujours à Fontainebleau ; il aura travaillé avec le roi aujourd'hui pour la seconde fois chez M. de Maurepas, qui a la goutte depuis dix-sept ou dix-huit jours. Il ne paraît encore aucune nouvelle opération, et je ne vois pas que l'on imagine aucun de ses projets ; tout ce que l'on dit sur cela sont des choses bien vagues.

On a représenté à Fontainebleau, jeudi dernier, une tragédie de Champfort, *Mustapha et Zéangir ;* elle a eu un très-grand succès. Le roi lui donna le lendemain une pension de cinquante louis, et M. le prince de Condé une place de secrétaire de ses commandements, de même valeur ; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Il y a eu à Fontainebleau beaucoup d'autres nouveautés qui n'ont eu aucun succès.

LETTRE CCLXII.

9 décembre 1776.

Il y a quelques changements aux jours où je vous écris; vos lettres ne me sont pas toujours rendues le dimanche, je les attends pour y répondre, et cela me mène au mercredi; je le préviens aujourd'hui, parce que je me trouve seule, et que je ne peux faire un meilleur emploi de mon temps que de causer avec vous; tant pis pour vous, vous vous passeriez bien de remplir les lacunes de ma journée; mais n'êtes-vous pas mon ami? et quel agrément peut-on trouver dans un ami, si l'on n'y a pas une parfaite confiance, et s'il faut être toujours dans la crainte de l'ennuyer?

Je suis sûre que vous êtes persuadé que je m'amuse beaucoup, et que le retour de Chanteloup me cause des plaisirs ineffables. Il y a beaucoup à en rabattre. *Je suis contente*, comme disait à madame de Montespan la carmélite la Vallière, *mais je ne suis pas bien aise.*

Mes parents (*les Choiseul*) souperont jeudi chez moi pour la troisième et dernière fois; ils ouvrent leur maison dimanche prochain,

et c'est où j'irai fort rarement; ils se tiennent dans leur galerie; je ne sais si vous la connaissez, elle est infiniment grande, il faut soixante-dix ou soixante-douze bougies pour l'éclairer; la cheminée est au milieu, il y a toujours un feu énorme et des poêles aux deux bouts; eh bien, malgré cela on y gèle, ou l'on y brûle si l'on se tient auprès de la cheminée ou des poêles; toutes les autres places dans les intervalles sont des glacières; on trouve un monde infini, toutes les belles et jeunes dames, et les grands et petits seigneurs; une grande table au milieu, où l'on joue toutes sortes de jeux, et cela s'appelle une macédoine; des tables de wisk, de piquet, de comète; trois ou quatre trictracs qui cassent la tête. Peut-être vos assemblées ressemblent-elles à cela; en ce cas, je crois que vous vous y trouvez rarement : il n'y a que d'être seule que je trouve pis que cette cohue. Cette maison est ouverte depuis le dimanche jusqu'au jeudi inclusivement; le vendredi et le samedi je suis dévouée à la grand'-maman. Je lui fis hier vos compliments, et l'assurai de votre sincère attachement : elle me répéta qu'elle vous aimait beaucoup, et qu'elle était bien fâchée que vous prissiez si mal votre temps pour vos voyages ici, et d'être privée

du plaisir de vous voir. Je lui dis qu'à l'avenir elle n'aurait à envier personne. L'abbé prétend vous aimer beaucoup; et, sur ce que je lui ai dit de votre part, il pourra prétendre que vous l'aimez beaucoup aussi; et de toutes ces prétentions il en résulte fort peu de propriétés.

Mercredi.

J'étais hier en train de bavarder; je suis aujourd'hui sèche et stérile. Je soupai hier chez M. Necker; je lui dis un mot de M. T***, il ne fut pas reçu favorablement. Il a volé la caisse de la recette, et de plus M. Boutin, qui s'était rendu sa caution; en un mot c'est un fripon; j'en suis fâchée, car il a un talent agréable.

Voilà le retour de Montmorency qui s'approche; je serai bien aise de revoir la maréchale (*de Luxembourg*). Tous vos amis et amies sont-ils absents? et M. Conway, que fait-il? Ne pourrais-je pas, par son moyen, avoir les Mémoires de M. Hume? J'ai un très-bon traducteur tout prêt. Je sais que ces Mémoires sont peu de chose; mais ceux de madame de Staal ne sont pas fort importants, et ne laissent pas de faire grand plaisir : enfin je les désire; et, si M. Conway veut me les faire avoir, il me fera grand plaisir. Combien M. Conway a-t-il

été dans le ministère? J'ai eu sur cela une dispute.

Le Fox (1) a l'air de se plaire ici. Je vis hier un M. Greville (2), cousin de l'ambassadrice, neveu du chevalier Hamilton : il vous connaît; il a été à Strawberry-Hill : il m'aurait reconnue sur mon portrait.

Je penche à croire que nous n'aurons point la guerre; on parle d'une réforme dans la cavalerie : nos guerriers en murmurent, et s'en prennent un peu à M. Necker.

J'ai reçu d'Arles une lettre de l'Idole, qui y est établie. Elle est très-bien écrite et très-touchante : je m'en laissais attendrir; mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la Demoiselle (3), et mon cœur s'est fermé. Oh! vous avez raison; il faut être de pierre et de glace, et surtout n'estimer assez personne pour y prendre confiance. Tout cela peut se faire sans haine et sans misantropie. Il me semble que, si je revenais à trente ou quarante ans, je me conduirais bien différemment que je n'ai fait.

---

(1) M. Charles-Jacques Fox.

(2) M. Charles Greville, frère du comte actuel de Warwick.

(3) Mademoiselle de Lespinasse.

Mais peut-être me trompé-je : on ne vaut pas mieux que les autres; les occasions, les circonstances emportent, et la réflexion ne vient qu'après : tout ce qui est devait être; je trouve seulement qu'on fait un plat usage de la vie. Voilà ce qui s'appelle bien des lieux communs; je vous en demande pardon.

Si vous voyez madame Cholmondeley, dites-lui que je vous demande de ses nouvelles.

Voici une petite chanson à la mode que tout le monde chante :

Nos dames doivent leurs attraits
A tous leurs grands plumets,
A tous leurs grands plumets;
Et nos seigneurs tous leurs succès
A leurs petits jacquets,
A leurs petits jacquets.

LETTRE CCLXIII.

18 décembre 1776.

Pour répondre aux questions de votre dernière lettre, il faut que je répète ce que je vous ai dit dans mes lettres précédentes. Tout Chanteloup est ici; les Caraman sont aussi de retour, ainsi que madame de Jonsac; enfin tout le monde. Je ne puis pas me plaindre de

la solitude, et, si je m'y ennuie, je peux savoir à qui m'en prendre; j'aime mieux, je l'avoue, que ce soit aux autres qu'à moi seule. L'abandon, et tout ce qui en a l'air, m'est insupportable. Jouissez du bonheur de vous suffire à vous-même; je voudrais que la nature m'eût aussi bien traitée, et m'eût donné un caractère semblable au vôtre. Je ne sais pas bien encore comment je trouve le Fox; il a sans doute beaucoup d'esprit, et surtout beaucoup de talents. Je ne sais si sa tête est bien rangée, et si toutes ses idées sont bien justes : il me semble qu'il est toujours dans une sorte d'ivresse; et je crains qu'il ne soit bien malheureux quand cette façon d'être cessera, et qu'il sentira qu'il est le seul auteur de tous ses malheurs. Il serait alors bien à plaindre s'il avait une tête française; mais je ne connais point les têtes anglaises : elles sont si différentes des nôtres, que, si j'en voulais juger, ce serait comme si je voulais juger des couleurs (1).

Je ne sais que penser de la guerre : si elle arrive, ce sera par des malentendus; je suis persuadée que ni vous ni moi ne la voulons.

---

(1) Elle prouve certainement ici la vérité de ce qu'elle dit elle-même de son défaut de jugement.

C'est encore un problème pourquoi M. Franklin (2) vient ici; et, ce qui est de plus singulier, c'en est un aussi de savoir s'il est à Paris; depuis trois ou quatre jours on dit le matin qu'il est arrivé, et le soir qu'il ne l'est pas.

Un certain M. de Pezay a épousé depuis peu de jours une très-belle mademoiselle de Murat, qui n'a pas un sou, presque point de parents : il n'en est point amoureux; on ignore quel est son motif. Je vous envoie des vers qui sont une inscription qu'il a faite pour sa maison de campagne, avec la parodie qu'on en a faite, et que l'on a mise chez vous dans votre journal. Ce M. de Pezay est celui qui a fait des vers pour moi, assez jolis, et que vous avez dû voir. On l'accable de ridicules; on lui envie la protection qu'on prétend que le ministre (*M. de Maurepas*) lui a accordée; on ne cesse de l'accabler d'épigrammes : on fait

---

(2) Dans une lettre du 22, qui ne contient d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit : « Le Franklin arriva hier à » deux heures après midi; il avait couché la veille à Ver- » sailles. Il a deux petits-fils avec lui, un de sept ans, et » un autre de dix-sept, et un petit-neveu, un M. Penet, » son ami, et un gouverneur des enfants; il loge dans la » rue de l'Université, dans la même auberge que milady » C..... »

même des suppositions : on lui fait demander au ministre quel titre il prendra, de comte, de marquis, de baron. Le ministre répond : cela m'embarrasse ; si c'est comte, on dira *conte pour rire ;* si c'est marquis, on ajoutera, *saute marquis* (trait de la comédie du *Joueur* de Regnard) ; si c'est baron, on se souviendra du *baron de la Crasse*. Voilà de nos plaisanteries ; mais malheur à qui en est l'objet : ce ne sont pas des blessures légeres (3).

---

(3) Le nom de famille de M. Pezay était Masson ; son père avait été commis du contrôleur général. Le jeune homme en question chercha d'abord à se distinguer dans le monde par son talent pour la poésie ; ensuite il essaya de se pousser dans la politique, en prenant un rang qui ne lui appartenait pas. Voulant, après s'être marié, se faire présenter à la cour, il imagina de se créer lui-même une généalogie, par laquelle il prétendait prouver qu'il descendait de la maison des Massoni en Italie. Mais, comme il n'était véritablement ni poète, ni homme de qualité, il s'attira l'épigramme suivante :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure ;
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

L'espèce de faveur dont il jouit auprès du premier ministre, M. de Maurepas, jointe à sa propre vanité, lui attira l'envie, et l'enveloppa dans plusieurs tracasseries,

Vous vous plaignez de vos lectures, je n'en suis point étonnée; je suis à la fin du dernier livre de Cassandre; il m'a fallu une excessive patience. Vous avez raison, tous les personnages se ressemblent; les dialogues, les monologues sont abominables, mais les intrigues sont quelquefois ingénieuses et donnent de la curiosité; mais enfin je suis bien aise d'en être quitte. Je ne sais plus que lire.

---

qui, à ce qu'on prétend, furent cause de sa mort, peu de temps après le mariage dont il est parlé dans cette lettre.

On assure que, pour parvenir à se faire connaître du roi et de son ministre, au commencement du règne de Louis XVI, il écrivit plusieurs lettres anonymes à ce prince, dans l'une desquelles il s'exprima de la manière suivante :

« Si votre majesté daigne honorer de quelque attention » les avis que j'ai pris la liberté de lui offrir, et veut con- » naître qui je suis, elle n'aura qu'à tirer son mouchoir » et se moucher dans la seconde pièce, sur son passage » pour aller à la messe, dimanche prochain. D'après ce » signe, j'irai me présenter à M. de Maurepas, qui me » fera les questions qu'il voudra, ou que V. M. lui ordon- » nera de me faire. »

Dimanche étant venu, le roi, en allant à la messe, donna le signal convenu, et M. de Pezay se présenta, en conséquence, chez M. de Maurepas, qui lui accorda bientôt le degré de faveur dont il est question.

Madame de Luxembourg est d'hier de retour de Montmorency; je soupai hier avec elle chez les Necker : il y avait assez de monde; et, comme vous aimez les noms propres, il faut vous les nommer. D'abord elle maréchale, et puis mesdames de Lauzun, de Cambis, moi, le maître et la maîtresse de la maison, les ambassadeurs d'Espagne (*Grimaldi*), de Naples (*Caraccioli*) et de Suède (*Creutz*), madame d'Houdetot, M. de Saint-Lambert, M. Fox, le vicomte de Beaune, Marmontel; si j'oublie quelqu'un, pardonnez-le-moi.

M. Selwyn est-il tout-à-fait fou, ou bien est-il ensorcelé? Oh! les Anglais, les Anglais sont bien étranges : on ne doit jamais prétendre à les connaître; ils ne ressemblent en rien à tout ce qu'on a vu; chaque individu est un original; il n'y en a pas deux du même modèle. Nous sommes positivement tout le contraire; chez nous, tous ceux du même état se ressemblent; qui voit un courtisan les voit tous; un magistrat, tous les gens de robe, ainsi que tous les autres; tout est faux air chez nous, prétentions, jusque même aux maladies; tout le monde aujourd'hui a des maux de nerfs; tout le monde admire les lettres du roi de Prusse à d'Alembert : on ne cesse de vanter sa sensi-

bilité; je suis peut-être la seule à n'en être point touchée, à m'en moquer, et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel-esprit et d'homme sensible.

Je dirai à M. de Presle (4) de vous envoyer les catalogues des cabinets. Il paraît un petit ouvrage qui a pour titre : *Mânes de Louis XV* (5); je le lis actuellement; je pourrai vous l'envoyer en faveur de tous les noms propres dont il est plein.

N'êtes-vous pas content de cette lettre? n'est-elle pas selon votre goût? n'est-elle pas pleine de choses indifférentes? y est-il question de vous et de moi? Sachez dire au moins quelquefois que vous êtes content.

J'ai oublié, dans la liste du souper des Necker, la Sanadona; j'en suis bien aise, parce

---

(4) M. de Presle était lui-même amateur, et possédait, avant la révolution, un très-beau cabinet de tableaux. Les catalogues qu'il devait envoyer à M. Walpole étaient ceux des cabinets de MM. Bosset de Randon, de Gagny, et du prince de Conti.

(5) « *Aux Mânes de Louis XV, et des grands hommes* » *qui ont vécu sous son règne*, ou *Essai sur les progrès des* » *arts et de l'esprit sous le règne de Louis XV.* » L'auteur de cet ouvrage se nommait M. Gudin.

que cela me donne occasion de vous dire que j'en suis fort contente ; je le serais davantage, si elle ne me louait pas tant ; mais, comme c'est presque toujours tout de travers, ses louanges me font l'effet d'un blâme ; elle veut flatter ma vanité, qu'apparemment elle croit excessive.

Vous avez bien à peu près la même idée.

INSCRIPTION

Pour la maison de campagne de M. de Pezay.

Guerrier, poète, amant, jardinier, tour-à-tour,
C'est ici que je rêve, ou médite, ou soupire ;
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais des chansons pour l'amour ;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre ;
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et, si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

PARODIE.

Politique, rimeur, guerrier, fat, tour-à-tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire ;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour ;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre ;
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et, pour faire un cocu, là je me marierai.

LETTRE CCLXIV.

31 décembre 1776, à six heures du matin.

Le jeune Eliot (1) arriva hier ici, après avoir quitté son père à Avignon, qui allait continuer sa route jusqu'à Marseille, où il compte rester. Ce petit Eliot part dans quatre ou cinq heures pour Londres; il m'a offert de vous porter de mes nouvelles, je ne puis refuser cette occasion. Peut-être ma lettre arrivera-t-elle mal à propos; si vous souffrez, si vous êtes accablé, ne me lisez point, attendez que vous soyez calme et sans douleurs, et d'assez bonne humeur, pour que je ne vous sois point importune.

Si vous voyez ce petit Eliot, il vous dira le monde qu'il trouva hier dans ma chambre; et voici comme nous étions rangés : moi dans mon tonneau; M. Franklin à côté avec un bonnet de fourrure sur sa tête, et des lunettes sur son nez, et puis tout de suite madame de Luxembourg, M. Silas Deane, député de vos

(1) Le lord Minto actuel.

colonies (2), le vicomte de Beaune, M. le Roi, le chevalier de Beauteville, M. le duc de Choiseul, l'abbé Barthélemy, M. de Guines, qui fermait le cercle ; le petit Eliot apportait des nouvelles d'Amérique, du 4 et du 6 novembre, qu'il affirma être véritables, et que personne ne voulut croire, parce qu'elles sont très-défavorables pour les insurgents, auxquels toute la compagnie est fort dévouée, excepté M. de Guines et moi, qui sommes pour la cour. M. Eliot ne débita ces nouvelles qu'après que MM. Franklin et Deane, et M. le Roi qui me les avait amenés, furent sortis. Si le Fox, et Fitz-Patrick étaient arrivés, ma chambre aurait pu représenter la salle de Westminster, où, comme vous voyez, le parti royaliste n'aurait pas été le plus fort. D'autres personnes, qui survinrent après le départ de la plupart de ceux que je viens de vous nommer, se mirent à politiquer ; et moi, qui entendis neuf heures sonner, et qui avais un rendez-vous chez madame de Mirepoix, avec qui il s'agissait d'explication, d'éclaircissement, de réconciliation,

(2) M. Silas Deane. Il avait été le prédécesseur de M. Franklin à Paris.

je passai dans mon cabinet, laissant toute la compagnie auprès du feu ; je descendis, je montai dans mon carrosse avec la Sanadona, j'arrivai chez la maréchale ; le début fut l'embrassement le plus tendre, qui fut suivi des justifications, des protestations les plus tendres, enfin d'un parfait accommodement ; nous n'avions que la Sanadona en tiers ; nous nous séparâmes à deux heures, plus intimes amies que jamais ; je vins me coucher ; j'ai dormi environ une heure et demie, j'ai attendu avec impatience que six heures fussent sonnées pour pouvoir éveiller mon secrétaire ; j'ai dicté, il a écrit, tout est dit.

Je vous envoie les règlements qu'a faits M. Necker ; c'est la première chose qui ait paru de lui : il me semble que cela est généralement approuvé ; reste à savoir s'ils pourront s'exécuter, et s'il sera soutenu, comme il serait à souhaiter, par ses supérieurs. Ah ! si j'étais avec vous, nous aurions bien des matières de conversations ; j'en aurais bien à vous dire sur le Fox et Fitz-Patrick. Je vous écrirai quelque jour ce que je pense d'eux, mais pour ce moment-ci, il faut que je fasse fermer mon paquet pour qu'on le remette à M. Eliot, et puis que je tâche de dormir.

Adieu, mon ami.

LETTRE CCLXV.

Paris, lundi 13 janvier 1777.

Je ne comprends plus rien au dérangement de la poste. Voilà encore un ordinaire qui manque, je ne sais si nos lettres éprouvent les mêmes retardements. Dans cette incertitude, je me détermine à vous écrire par M. Fox ; il doit partir demain, il me promet de ne point perdre ma lettre, et de vous la rendre à son arrivée. Dieu le veuille ! je n'ai pas grande foi à son exactitude.

Si vous êtes en état de voir M. Fox, interrogez-le ; je crois cependant que vous n'en tirerez pas grande satisfaction ; je l'ai beaucoup vu, mais nous nous sommes toujours contrariés ; nos façons de penser sont très-différentes. Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens ; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens. Je n'en ai pas assez dans ce moment-ci pour le définir. Quand vous vous porterez bien, quand j'aurai reçu de vos nouvelles, je pourrai causer avec vous ; mais avant ce temps-là je n'ai rien à dire.

Le Fitz-Patrick ne partira que dans trois ou quatre jours, peut-être vous écrirai-je encore

par lui ; mais mes lettres vous fatiguent peut-être. C'est une situation assez fâcheuse que celle que j'éprouve.

J'ai le livre de M. Gibbon (1), je ne l'ai point encore commencé. Je vous envoie l'édit de notre loterie ; j'ai pris quatre billets : elle a été remplie sur-le-champ. On prétend que les billets gagnent cent francs.

Mardi 14.

Je ne l'espérais pas, et voilà que je reçois votre lettre du 5 ; elle est de votre écriture et trop longue. Je suis bien touchée de votre complaisance, et des égards que vous avez de diminuer mes inquiétudes ; mais je ne saurais être parfaitement tranquille tant que ce maudit accès de goutte ne sera pas entièrement passé. Le Fox compte vous voir. Dites-lui que je vous ai écrit beaucoup de bien de lui. En effet j'en pense à de certains égards ; il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes, et il regarde en pitié tous ceux qui en ont ; je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir, il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté,

(1) La première partie de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain.

l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien.

Le Fitz-Patrick paraîtrait plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitz-Patrick; il a beaucoup perdu. Où prennent-ils de l'argent? C'est ce que je ne comprends pas; je ne saurais m'intéresser à eux, ce sont des têtes absolument dérangées, et sans espérance de retour; je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais connu par moi-même, qu'il pût y avoir des têtes comme les leurs. J'ai bien quelque inquiétude de confier cette lettre au Fox; s'il avait la curiosité de l'ouvrir, il deviendrait mon ennemi; mais je ne puis me persuader qu'il soit capable de cette infidélité.

Je voudrais vous envoyer quelque chose qui pût vous amuser: mais nous n'avons rien qui en soit digne; une comédie de Dorat, que je n'ai point encore lue, ne peut être que très-plate; elle a pour titre: *Le Malheureux imaginaire*. Nos journaux sont très-ennuyeux. Il y a des Lettres de mademoiselle Riccoboni,

qui sont une espèce de petit roman (2); il n'y a pas de risque à vous les envoyer; si elles vous déplaisent, vous les laisserez là. Je serais bien aise d'être avec vous, mon ami; je vous ennuierais peut-être plus que tout le reste, j'en aurais la crainte, mais vous ne m'ennuieriez pas, et je vous assure, avec vérité, que je vous préférerais à tout ce que je fais, quoiqu'on s'imagine que je m'amuse beaucoup.

LETTRE CCLXVI.

Mercredi 22 janvier 1777,
à 3 heures après midi.

La poste a manqué dimanche; ainsi les dernières nouvelles que j'ai de vous sont du 7; vous ne trouveriez pas bon que je vous disse que cela me fâche et m'inquiète; j'attends le facteur; s'il n'arrive point, ou qu'il n'y ait rien pour moi, je ferai partir ce billet, et je n'aurai pas le courage d'y rien ajouter.

A cinq heures.

Le facteur arrive, et m'apporte une lettre

(2) *Lettres de milord Rivers.*

dont la longueur m'a d'abord fait plaisir, et puis après je m'en fâche; je ne prétends point que vous vous fatiguiez, et vous n'avez pu écrire aussi long-temps sans que cela soit. Je ne le serai pas beaucoup à vous donner des nouvelles de l'empereur : on a appris, vendredi, par un courrier que reçut son ambassadeur, que les neiges rendaient son voyage impossible. Vous croirez bien qu'on ne se paye pas de cette raison, et que les spéculatifs ne perdent pas cette occasion d'imaginer, de conjecturer, de prévoir, etc.; plusieurs croient que nous ne désirions point sa visite, et que nous avons trouvé le moyen de l'éluder; vous en jugerez ce qu'il vous plaira. Pour moi à qui cela ne fait rien du tout, je ne prends pas la peine d'y penser.

Je n'ai pas reçu d'autres visites de M. Franklin.

Vous me conseillez de ne point attirer tous vos Anglais chez moi, ils se conseillent de leur côté de n'y point venir; je suis passée de mode pour eux; les Clermont, les Dorcet, les Littleton, tout cela n'est point venu chez moi: je ne vois d'étrangers que ceux que vous avez vus, Naples, Danemarck, Suède, Prusse, Genève, Russie, c'en est assez, mais je ne dirai

pas trop, parce qu'ils ont des attentions qui me sont agréables.

L'évêque de Mirepoix vient d'arriver dans le moment, j'en suis bien aise, c'est encore une apparence d'ami.

J'ai reçu une lettre, en même temps que la vôtre, de milady Lucan; elle m'envoie, dit-elle, un présent, par un Anglais qui partait pour Paris; c'est, dit-elle, une petite crêmière et deux boîtes de confitures; elle ne nomme point celui qu'elle en a chargé.

Je suis curieuse de savoir si le Fox vous rendra visite, et savoir ce qu'il vous dira: je lui aurai paru une plate moraliste; et lui, il m'a paru un sublime extravagant. Vos Anglais ont laissé bien de l'argent ici, ils ont animé la fureur du jeu; on commence à ne plus parler que par mille louis; quatre ou cinq cents louis sont des bagatelles qu'on ne daigne pas citer; j'avoue que cela me fait horreur, et réellement je ne saurais estimer les fous de cette espèce; il me paraît impossible qu'ils puissent être parfaitement honnêtes gens. C'est bien dommage de Charles Fox, il joint à beaucoup d'esprit, de la bonté, de la vérité, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable, sans principes, je n'ajoute pas sans probité; mais

je me fierais plus à lui s'il n'avait pas cette maudite passion.

J'ai commencé M. Gibbon. Le peu que j'ai lu m'a plu ; mais je ne lis que faute de pouvoir dormir : ainsi, toute application me fatigue et éloigne le sommeil ; cela fait que je préfère des comédies et des Peau-d'âne. Je ne suis plus abonnée pour la Bibliothèque des Romans; les auteurs mettent un faste dans cette érudition qui me paraît très-ridicule, et qui par elle-même est assez fastidieuse. De tous les journaux, c'est le journal anglais qui me plaît le plus ; je ne sais qui en est le rédacteur. M. le Monier, dans ce moment, m'apprend que c'est M. Suard (1).

Si je reçois une lettre de vous dimanche, je vous écrirai lundi.

Adieu, mon ami ; conservez-vous, vous êtes le seul bien qui me reste.

---

(1) C'est une erreur ; M. Suard n'a jamais eu aucune part à la rédaction de ce journal. (*Note de l'Editeur français.*)

LETTRE CCLXVII.

Mercredi 12 février 1777.

Vous aurez vu, par mon dernier billet, que je ne pouvais pas vous écrire, parce que je m'étais levée fort tard, ce qui m'arrive quand j'ai passé la nuit sans dormir; et puis l'arrivée de madame de Luxembourg, qui fut suivie d'autres visites. Je comptais réparer ces contre-temps le lendemain matin; mais je ne m'éveillai que tard, et il n'y avait pas assez de temps jusqu'à la levée des lettres pour en pouvoir faire une longue.

Je vous ai menacé que la première que vous recevriez le serait infiniment; je ne sais pas si je vous tiendrai parole. Je viens de me faire relire votre lettre, et j'y peux répondre en peu de mots : je n'attire point chez moi ni Anglais ni Anglaises; je n'ai jamais prié M. Craufurd de m'amener aucune famille; je ne sais qui m'amena les Fanshawe (1); ce fut milord Harcourt qui m'amena les Millar (2). Je suis

(1) M. et madame Fanshawe, de Shiplake dans le comté de Berk.

(2) Feu M. et mad. John Millar de Batheaston.

bien convaincue que je connais les plus aimables de votre nation, et qu'aucun autre ne leur ressemble. Vos jeunes gens ont beaucoup d'esprit ; le Fitz-Patrick est silencieux, mais je crois qu'il a plus de bon sens que le Fox, et que sans ce dernier il serait raisonnable.

Je serai charmée de revoir votre duc (*de Richmond*) ; je n'ai nulle peine à consentir qu'*il en conte à d'autres.* On n'efface jamais les impressions que vous avez une fois prises ; cependant il arrive de grands changements dans les dispositions de l'âme, qui en produisent dans la conduite. Vos leçons, vos réprimandes ont eu plus d'effet que vous n'en espériez ; vous m'avez désabusée de bien des chimères, vous avez été parfaitement secondé par la décrépitude ; je ne cherche plus l'amitié, je vous jure, je serais injuste d'y prétendre ; il ne faut pas vouloir recevoir plus qu'on ne donne ; et, quand quelque manque d'attention me blesse, j'examine si c'est mon amour-propre ou mon cœur qui est blessé, et je découvre presque toujours que ce n'est que le premier. Je ne vous parle de moi que parce que vous m'y avez forcée, j'ai voulu rectifier vos idées.

Beaucoup de belles dames s'affligent outré-

ment de la mort de M. d'Ennery (3); on croit que sa maladie a été causée par le tonnerre, qui tomba, je ne sais plus dans quel mois, entre un nommé M. Traverset et lui; le premier mourut quelques jours après. M. d'Ennery a toujours langui depuis; enfin il est mort; sa place fut donnée hier à M. d'Argout, qui commandait, je crois, à la Martinique.

La mort de M. le maréchal de Conflans, qui était vice-amiral, en a fait nommer deux autres, M. d'Estaing (4) et M. Listenois (5).

Depuis la loterie de vingt-quatre millions, on fait un emprunt de dix sur l'ordre du Saint-Esprit, à cinq pour cent, ou à sept sur deux têtes en rente viagère.

Le cardinal de la Roche-Aymon ne meurt point; c'est un objet de grande curiosité que la distribution que l'on fera de ses places et

---

(3) Le comte d'Ennery, commandant en chef à St.-Domingue, où il mourut.

(4) M. le comte d'Estaing, qui a commandé avec tant d'honneur l'escadre française dans l'Inde.

(5) Le frère du prince de Beaufremont. Il commandait une division sous le maréchal de Conflans, en 1747, dans l'action avec l'amiral Hawke, où, ayant pris le signal d'attaque pour un signal de retraite, il alla à pleines voiles gagner la rade de l'île d'Aix.

de ses bénéfices; d'abord la feuille (*des bénéfices*), la grande aumônerie, les abbayes de Saint-Germain et de Fécamp; il y a bien des prétendants pour tout cela; on croit que la feuille sera pour l'évêque d'Autun, abbé de Marbœuf (6); l'abbé de Bourbon aura peut-être l'abbaye de St.-Germain, mais qui pourra être mise aux économats, en attendant qu'il ait un certain âge (7). La place de grand aumônier pourra être pour le prince Louis (8) ou l'archevêque de Rouen (9), ou celui de Bourges (10).

---

(6) Il fut depuis archevêque de Lyon, et chargé de la *feuille des bénéfices* après la mort du cardinal de la Roche-Aymon.

(7) L'abbé de Bourbon était fils naturel de Louis XV et de mademoiselle de Romans. Il mourut de la petite-vérole à l'âge de vingt ans; fort regretté, comme un jeune homme qui promettait beaucoup.

(8) Le prince Louis de Rohan, le principal héros de l'Histoire du collier de diamants, en 1786. Après la mort du cardinal de la Roche-Aymon, il fut fait grand-aumônier, et mourut, en 1802, dans une terre qui dépendait de l'archevêché de Strasbourg, au-delà du Rhin.

(9) Depuis cardinal de la Rochefoucault.

(10) L'abbé Phelippeaux. Il était proche parent de M. de Maurepas.

Je baragouine à vous raconter un petit fait de société, parce que je crois qu'il ne vous amusera guère ; mais cependant, comme il y a beaucoup de noms propres, je vais le hasarder.

Madame de Luxembourg, soupant avec M. de Choiseul chez M. de Laborde (11), se plaignit de ce qu'il n'y avait plus de gaîté dans les soupers, qu'on n'y buvait plus de vin de Champagne, qu'on y périssait d'ennui, que les femmes, loin d'apporter de la gaîté, y répandaient du sérieux, et y mettaient de la gêne et de la contrainte. M. de Choiseul proposa de donner un souper où il n'y aurait que des hommes et madame de Luxembourg ; la maréchale approuva le projet, mais elle exigea que ce fût elle qui donnât le souper. On y consentit, le jour fut pris et fixé au premier vendredi de février ; il s'est exécuté. La bonne chère, la gaîté, tout a été parfait, et tel qu'on le désirait ; il n'y avait que madame de Luxembourg de femme, et huit convives, dont voici les noms : MM. de Choiseul, de Gontault (12),

(11) Le banquier de ce nom.

(12) Frère du maréchal, duc de Biron, et père du duc de Biron.

de Guines (13), le marquis de Laval (14), Bezenval (15), d'Estrehan (16), de Meun (17), et Donnezan (18). En se mettant à table, madame de Luxembourg reçut un billet, apporté

---

(13) Le comte de Guines, qui avait été ambassadeur en Angleterre.

(14) Fils du duc de Laval-Montmorency.

(15) Le baron de Bezenval était Suisse, du canton de Soleure. Il était officier supérieur dans les gardes suisses, riche, fort goûté dans la société, et en grande faveur à la cour. Il est mort en 1803, et a laissé deux volumes de Mémoires, publiés depuis, et qui, quoique l'ouvrage d'un esprit frivole, et, sous quelques rapports, d'une tête mal organisée, contiennent néanmoins plusieurs détails curieux sur la société de Paris, recueillis pendant une longue vie, passée dans ce qu'on appelle la *meilleure compagnie*.

(16) M. d'Estrehan était un vieillard qui avait passé sa vie dans la meilleure compagnie, qu'il était fait pour orner. Ses amis intimes l'appelaient, en général, *le père*; nom sous lequel on lui a adressé un des couplets qui suivent.

(17) Le comte de Meun Sarlabous, officier des gardes-du-corps, de la société intime du duc de Choiseul. Il avait épousé la fille de M. Helvétius.

(18) M. Donnezan, frère du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur de France à La Haye. Il était recherché pour sa gaîté et ses autres qualités sociales.

par un décrotteur, qui était une forte satire contre elle et son souper. Aux fruits on apporta à chaque convive un couplet ; j'en dois avoir une copie, vous la recevrez peut-être en même temps que cette lettre. Adieu, je suis lasse à mourir, et je retiens Viard ; je ne doute pas qu'il ne soit fort fâché de n'être pas auprès de Pompon (19), qui a la fièvre.

Couplet que reçut madame de Luxembourg en se mettant à table, dont elle fit semblant d'être en colère ; plusieurs de la compagnie crurent qu'il était sérieux, et ne furent détrompés qu'à la fin du souper, qu'on apporta un paquet, dans lequel il y avait un couplet pour chaque personne.

AIR *des Trembleurs.*

Comment, Sibylle proscrite,
Depuis cent ans décrépite,
A tant de gens de mérite
Tu veux donner un repas !
Déjà chacun d'eux s'ennuie,
Et toute la compagnie
Trouvera, je le parie,
Tes propos, tes vins plats, plats, plats, etc.

---

(19) Nom qu'elle avait donné à l'enfant de Viard, qui demeurait avec son père dans sa maison.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

AIR *de Joconde.*

Un laboureur, bon citoyen,
Entre nous se remarque;
Il conduit également bien
La charrue et la barque;
Prompt à jouir de tout plaisir,
Vert galant, bon convive;
Le laboureur doit réussir
Dans tout ce qu'il cultive.

M. DE GUINES.

Méme air.

Personne, avec notre flûteur,
Pour la grâce ne lutte;
Son ton est encor plus flatteur,
Que les tons de sa flûte;
Partout, de plus d'une façon,
Ce beau flûteur sait plaire;
Voilà, si j'étais Vaucanson,
Comme j'en voudrais faire.

M. DE BEZENVAL.

Méme air.

Notre Suisse devient grison
Sans être moins aimable;
Pour l'amour il n'est pas moins bon;
Il est meilleur à table:

S'il voit un bon morceau, bientôt
Il en prend aile ou cuisse;
Ce n'est pas un sot, il s'en faut
De l'épaisseur d'un Suisse.

LE MARQUIS DE LAVAL.

AIR : *Tirelarigo.*

D'où vient un enfant de trente ans,
Est-il de la partie ?
C'est que Laval est du vieux temps
L'image rajeunie :
C'est le même cœur,
La même vigueur,
Chacun de nous l'admire;
Mangeant comme un loup,
Buvant plus d'un coup,
Aimant en vrai Satyre.

M. LE DUC DE GONTAULT.

AIR : *M. le Prévôt des Marchands.*

Le frère du duc de Biron
Est un méchant petit Néron;
Tous ses gens disent qu'il les roue,
Et l'on saura, par mes couplets,
Que sa belle-fille a la joue
Toujours rouge de ses soufflets.

M. DESTREHAN.

Méme air.

Voyez le père, comme il rit !
Comme il boit ! comme il se nourrit !
Comme il fait tout ce qu'il veut faire !
Rendons hommage aux cheveux blancs,
Et convenons qu'auprès du père,
Nous ne sommes que des enfants.

SUR M. DE MEUN.

AIR : *Ah ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

N'êtes-vous point cet Alexandre
Du mont Ida,
Qui pour Vénus, en juge tendre,
Se décida ?
En pareil cas vous étiez l'homme
Fait pour juger,
Et l'on aurait avec la pomme
Pris le berger.

SUR M. DONNEZAN,

Qui avait parfaitement joué le rôle du Barbier de Séville.

AIR *de Joconde.*

En tous temps on se servira
Du Barbier de Séville ;
Jamais l'âge ne le rendra
Moins leste et moins habile ;

En fait de grâces, de talens,
De gaîté, de finesse,
Il ferait, à quatre-vingts ans,
La barbe à la jeunesse.

Vous ne connaissez qu'une partie de ceux pour qui sont ces couplets, ainsi ils ne vous amuseront guère; je vous en enverrai d'autres la première fois.

LETTRE CCLXVIII.

Dimanche 9 mars 1777.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, il faut que mon goût pour vous soit à toute épreuve, pour en conserver après les aveux que vous me faites! aimer Crébillon, et nommément l'*Écumoire!* Les *Lettres de la Marquise*, etc. ne sont qu'abominables; mais je sais bien pourquoi vous les aimez, parce qu'elles s'accordent à l'opinion qu'en général vous avez des femmes. Pour *Marianne* et le *Paysan parvenu*, je les aime aussi, non que le style en soit bon; mais il est original, et Marivaux, dans une seconde ou troisième classe, y est distingué.

A l'égard de Jean-Jacques, c'est un sophiste, un esprit faux et forcé; son esprit est un instrument discord, il en joue avec beaucoup

d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont. Buffon est d'une monotonie insupportable (1); il sait bien ce qu'il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. Vous me trouvez tranchante, mais c'est un tourment pour moi que de parler sans dire ce que je pense. Je vous approuve sur Marmontel et vos autres jugements.

Je n'aime pas mieux à écrire que vous; il n'y a que vous au monde à qui j'écrive des lettres aussi longues. Les histoires que je ne vous conte point ne vous amuseraient guère, je les retiens mal, et je ne cherche point des louanges en vous disant que je ne sais pas conter. Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces.

Voici des vers; ils exigent une petite histoire. M. Schouwaloff a donné cette année, pour étrenne à madame de Luxembourg, une boîte avec une miniature qui représentait une Cha-

---

(1) Peu de personnes, sans doute, seront du sentiment de madame du Deffand sur le style de ces deux illustres écrivains.

rité, non la romaine, mais une femme environnée d'enfants ; ce qui fait allusion à son extrême charité. Elle lui a donné ces jours-ci une sorte de table, ce qu'on appelle *souvenir*. Sur l'un des côtés de la couverture est son chiffre en émail, une S et un C; de l'autre côté sont écrits en émail les vers que voici :

Le souvenir est doux à l'homme heureux et sage
Qui sut jouir de tout et n'abusa de rien,
Et qui de la faveur fit un si bon usage
Que même ses rivaux n'en ont dit que du bien.

Vos nouvelles d'Amérique confirment celles qui s'étaient répandues.

Votre ambassadrice accoucha vendredi à sept heures du matin, le plus heureusement du monde, d'un garçon.

LETTRE CCLXIX.

Dimanche 23 mars 1777.

Je t'ai comblé d'ennui, je t'en veux accabler.

J'ENTENDS parler de mes lettres : il n'y a point d'occasions dont je n'aye fait usage pour vous écrire; mais, comme il me paraît que je ne vous fatigue pas, je continuerai. C'est une citation de Corneille par où commence celle

ci ; j'ai substitué le mot *ennui* à celui de *biens* (1). Quoique vous m'écriviez souvent, je pourrais vous reprocher votre paresse. Vous me dites qne vous êtes presque toujours seul à votre campagne ; ne pourriez-vous pas me traduire quelquefois les choses que vous croyez qui me feraient un extrême plaisir? Si, dans ce qui paraît de milord Chesterfield, il y a plusieurs lettres dans notre langue à madame de Monconseil, pourquoi ne me les pas envoyer? Je demanderai à milord Stormont le volume que vous m'indiquez ; rien ne me plaît autant que des lettres. On dit qu'il y en a beaucoup dans les Mémoires de Noailles : je n'ai pas encore fini le premier volume ; j'ai impatience d'attendre si vous avez reçu les six que le chevalier Eliot vous porte (2).

Je vous remercie du thé que je recevrai par M. de Poix (3); il arrivera fort à propos, je suis à la fin de ma dernière boîte.

---

(1) Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

(2) Le maréchal duc de Noailles, auteur des Mémoires dont il est parlé ici, mourut à Paris en 1766, âgé de quatre-vingt-huit ans. Ses Mémoires, écrits par lui-même, en forme de journal, furent publiés cette année (1777), par l'abbé Millot, en six volumes.

(3) Le prince de Poix, fils aîné du maréchal de Mouchy.

Aimez donc toujours Crébillon, puisque c'est votre folie : je n'ai point ses lettres, dont vous êtes si charmé; je les ai lues autrefois, et je me souviens qu'elles m'ont fort déplu. Pour son Tanzaï, son Sopha, ses Égarements de l'esprit et du cœur, ses Lettres athéniennes, tout cela m'a paru mauvais. Il a voulu contrefaire Marivaux pour le critiquer; et puis il a cherché à imiter Hamilton, et il est bien au-dessous de tous les deux. Marivaux avait du génie, petit et un peu borné; pour Hamilton, son style est charmant, et Crébillon lui ressemble comme l'âne au petit chien.

Madame Martel s'appelait mademoiselle Coulon; c'était une petite demoiselle du Dauphiné, dont, à son arrivée, la beauté fit grand bruit : elle était précieuse, affectée, galante, eut beaucoup d'aventures; elle n'était pas du ton de la bonne compagnie. M. de Cursay, père de madame de Monconseil, était gentilhomme, frère de madame de Pleneuf, laquelle était mère de madame de Brie. Je ne me souviens pas aujourd'hui quel était le nom de madame de Cursay : elle était certainement peu de chose; elle avait de la beauté, beaucoup d'impudence et d'intrigue; elle avait été entretenue par un nommé Auguerre, qu'elle ruina,

qui se retira à Saint-Germain, et devint amoureux de la Demare, comédienne, qui le fit subsister, et qu'il épousa. Je prétendais qu'on avait dans sa cuiller le portrait de madame de Cursay et de madame de Monconseil; de la première, en se regardant dans le large, et de la seconde, en la prenant de l'autre sens.

Je ne connais point du tout le marquis de Noailles, et presque point M. de Poix. Je dirai au maréchal le bien que vous me mandez de son fils, et à madame de Poix ce que vous me dites de son mari; à M. de Schouwaloff, l'usage que vous ferez des vers de Marmontel, car ils sont de cet auteur, dont, ainsi que moi, vous ne faites pas grand cas.

Venons à votre Amérique. C'est une grande nouvelle que l'élection d'un protecteur (4) : il faut que Charles Fox devienne son premier ministre. Tout accommodement devient-il donc impossible avec la métropole? Je ne sais d'où vient j'en serais fâchée, puisque cela ne vous fera rien par rapport à nous.

On disait, ces jours-ci, que Voltaire était tombé en apoplexie; cela n'est pas vrai : il

---

(4) Le vraiment grand Washington.

s'est trouvé mal pour avoir souffert du froid, mais il se porte bien présentement. Nous n'avons plus de correspondance : je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi ; c'était une fatigue que je me suis épargnée.

LETTRE CCLXX.

Lundi 31 mars 1777.

Notre courrier n'est arrivé qu'après le départ du vôtre ; ainsi je ne reçois qu'aujourd'hui lundi votre lettre du 23, que j'aurais dû recevoir hier 30. Il n'y a pas grand mal ; mais ce qui me fâche et m'inquiète, c'est que vous n'ayez pas encore ma lettre et les Mémoires de Noailles. Cependant nous faisons le calcul, Viard et moi, qu'il n'y a rien d'extraordinaire; M. Eliot n'étant parti que le 18, il n'est pas étonnant que vous ne les ayez pas reçus le 23. Mais, sans connaître cette famille, il vous est facile de savoir leur demeure, et d'envoyer demander la lettre et les livres dont je les ai chargés.

Je crois que vous serez content de cette lecture, j'entends celle des Mémoires, et qu'elle vous fera aimer Louis XIV. J'ai commencé ce matin le quatrième volume ; le troisième m'a

fait grand plaisir : c'est un spectacle dont on voit toute la mécanique des machines et des décorations ; on est dans les coulisses.

Je suis bien de votre avis sur les livres d'histoire ; il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui. J'ai commencé M. Gibbon, dont nous n'avons encore que le premier volume ; mais je l'ai laissé là ; tout excellent qu'il peut être, il m'ennuie. Je trouve la comparaison de la succession des empereurs aux douze mois de l'année, fort bonne et très-plaisante. Je crois que vous vous portez fort bien ; vous avez de la gaîté, conservez-la ; si vous pouviez m'en envoyer, ainsi que du thé, vous me feriez plaisir. Je fais le projet de quelques changements dans ma vie ; je veux m'arranger à souper tous les jours chez moi ; c'est-à-dire, à n'en plus chercher ailleurs ; je crois que je pourrai en soutenir la dépense : je courrai souvent le risque du tête à tête avec la Sanadona ; cela ne sera pas divertissant, mais je m'y accoutumerai. Votre jugement sur les petits vers me paraît fort bon ; je trouve que c'est Jean qui danse mieux que Pierre, et Pierre mieux que Jean. Il y a une épître du prince de Ligne à Voltaire : je l'ai fait copier pour vous ; mais il me semble qu'elle ne vaut pas la

peine de vous être envoyée ; il n'y a qu'un trait qui me plaît : il dit que l'aigle régnait anciennement à Rome, et qu'actuellement c'est une oie.

Le grand-papa, la grand'maman sont partis cette nuit; je n'en ai pas grand regret. Le grand abbé est resté, ainsi que madame de Gramont; leur départ ne sera qu'à la fin de mai ou au commencement de juin ; quand ils partiront, je leur dirai, bon voyage; rien ne me plaît assez aujourd'hui pour y avoir regret. Il n'est pas besoin de vous dire les exceptions. De tous les départs présents, celui qui est le plus singulier et le plus étonnant, c'est celui de M. de la Fayette (1), que vous avez pu

---

(1) Le marquis de la Fayette était chef d'une famille noble, originaire de la provinee d'Auvergne. Il épousa une fille du duc d'Ayen, fils aîné du maréchal duc de Noailles. Jeune, riche, et jouissant à Paris de tous les plaisirs de la vie, sa conduite, en abandonnant tous ces avantages pour aller acquérir des connaissances militaires et de la célébrité en Amérique, et sans en avoir demandé à la Cour la permission, qu'il n'aurait sans doute pas obtenue, fit, dans le temps, une grande sensation en France, et excita un enthousiasme général.

Au commencement de la révolution française, il fut placé, d'après le vœu unanime de ses concitoyens, à la tête

voir le jour que vous avez dîné chez notre ambassadeur. Il n'a pas vingt ans : il est parti ces jours-ci pour l'Amérique ; il emmène avec lui huit ou dix de ses amis ; il n'avait confié son projet qu'au vicomte de Noailles (2) , sous le plus grand secret ; il a acheté un vaisseau , l'a équipé , et s'est embarqué à Bordeaux. Sitôt que ses parents en ont eu la nouvelle , ils ont fait courir après lui pour l'arrêter et le ramener ; mais on est arrivé trop tard , il y avait trois heures qu'il était embarqué. Il a , dit-on , fait son traité avec un nommé Hill , qui demeure avec Franklin : il aura le titre ou grade de général-major , sûreté de pouvoir revenir en France en cas que nous ayons la guerre avec qui que ce soit , ou que quelque affaire domestique exige son retour. C'est une folie sans doute , mais qui ne le déshonore point , et qui , au contraire , marque du courage et du désir de la gloire : on le loue plus qu'on ne le blâme ; mais sa femme , qu'il laisse grosse de

---

de la garde nationale , nouvellement créée , et tous les partis s'accordèrent à faire l'éloge de la discipline militaire et du bon ordre qu'il introduisit et maintint parmi ce corps nombreux et non exercé , jusqu'à son départ pour l'armée.

(2) Son beau-frère.

quatre mois, son beau-père, sa belle-mère et toute sa famille, en sont fort affligés.

Tous les récits que l'on fait ici de votre Amérique se contredisent; j'attends le résultat pour me déterminer à croire.

Votre ambassadeur n'a point les livres de milord Chesterfield : vous devriez bien me les envoyer par M. de Richmond, et me marquer ce qui vaut la peine d'être traduit; j'ai des traducteurs dont je peux disposer.

Mercredi 2 avril.

Il ne s'est passé rien de nouveau hier ni avant-hier.

Je viens de relire votre lettre, vous la finissez par me dire que je ne suis pas tenue à y répondre. Vraiment je le crois bien, cela me serait impossible; elle est d'une solidité et profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible. Vous avez en vérité beaucoup d'esprit et de goût; cependant ce dernier s'égare quelquefois, témoin le jugement que vous portez des Lettres de Crébillon; j'ai voulu les relire, croyant que je m'étais trompée; oh ! non, je persiste à les trouver insupportables;

c'est un petit esprit que cette marquise, qui se donne des airs, qui fait la jolie femme, qui n'a ni sentiment ni passion; et de toutes nos prétendues spirituelles qui n'ont pas le sens commun, j'aimerais cent fois mieux être comparée aux héroïnes de Scudéri qu'aux bégueules de Crébillon.

Cette lettre n'arrivera pas assez à temps pour que vous puissiez m'envoyer, par M. de Richmond, les livres de Chesterfield.

Je serai bien étonnée si les Mémoires de Noailles ne vous font pas plaisir; ils m'en font un extrême, ils me rappellent tous les faits dont j'ai entendu parler dans ma jeunesse, qui sont très-conformes à ce qu'on disait alors; je n'en suis qu'au quatrième volume. Cette lecture a un inconvénient pour moi, mon invalide (3) commence à me lire entre six et sept heures; elle m'empêche de me rendormir. J'ai bien de l'impatience d'apprendre ce que vous en penserez.

Je suis bien fâchée d'être aussi bête; je voudrais avoir la capacité de vous répondre, mais

---

(3) Madame du Deffand avait un vieux soldat de l'hôtel des Invalides de Paris, qui venait tous les matins lui faire la lecture avant que ses domestiques fussent levés.

c'est au-dessus de mes forces; je sens et je comprends encore, mais je ne puis plus m'exprimer. Ah! il n'est que trop vrai que je suis extrêmement baissée : on peut me dire que je ne suis pas tombée de bien haut; peut-être ne s'aperçoit-on pas de ma chute, mais je la sens; je ne m'en afflige point, je suis peut-être encore assez bonne pour tout ce qui m'environne, mais je ne le serais pas pour vous.

LETTRE CCLXXI.

Dimanche 13 avril 1777.

VIARD est dans son lit, avec un rhumatisme dans les reins et une grosse migraine. Il est trois heures, je reçois votre lettre du 8, je ne suis point encore levée, je ne vous répondrai que très-succinctement.

J'aime à la folie les deux, trois et quatrième volumes des Mémoires de Noailles, mais le premier et surtout le cinquième et la moitié du sixième, qui est où j'en suis, m'ont fort ennuyée. Mais c'est que je hais les récits de guerre à la mort; ce ne sont que de vieilles gazettes. Ce maréchal qui donnait tant de beaux conseils était un fou. Il me prend envie de vous

dire une chanson de feu madame la duchesse du Maine, sur lui et sur Law (1). La voici :

Votre Law est un filou,
Disait au régent, Noailles,
Et l'autre, par représailles,
Votre duc n'est qu'un fou.
C'est ainsi qu'à toute outrance
Ils se font la guerre entre eux;
Mais le malheur de la France,
C'est qu'ils disent vrai tous deux.

Je n'affiche point la retraite; je hais le grand monde, parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer. J'ai perdu mes anciens amis, je n'ai même presque plus d'anciennes connaissances; je ne forme pas de vraies liaisons. Quand je dis que je veux prendre le parti de souper toujours chez moi, c'est que je crois que j'y serai forcée. Il y a quelques maisons ouvertes où je peux aller quand je veux, comme l'hôtel de Choiseul pendant trois ou quatre mois; chez madame de Luxembourg depuis le mois de janvier jusqu'à Pâques,

(1) L'auteur du fameux système du Mississipi.

et chez les la Reynière toujours. Je vais quelquefois chez ces derniers, mais très-rarement, et chez les autres jamais. Je ne suis point priée ailleurs, et, si je ne donnais pas à souper, je ne verrais personne. Enfin n'ayez pas peur, je ne prétends point à être philosophe : je ne connais que deux maux dans le monde, les douleurs pour le corps, et l'ennui pour l'âme. Je n'ai de passion d'aucune sorte ; presque plus de goût pour rien, nuls talents, nulle curiosité, presque aucune lecture ne me plaît ni ne m'intéresse. Je ne puis jouer ni travailler ; que faut-il donc que je fasse ? tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire, et penser que tout cela ne durera plus guère. Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas, je suis trop juste pour cela.

Je serai fort aise de voir M. de Richmond ; du moins je le crois.

LETTRE CCLXXII.

Mercredi 16 avril, à six heures du matin.

Depuis ma dernière lettre, Viard garde le lit. Je viens de me faire relire la vôtre du 8. Je me reproche d'y avoir répondu d'une manière si succincte, et de ne vous avoir point satisfait sur ce que vous me demandiez. Un peu d'humeur, dont je m'interdis de faire connaître la cause ; le changement de secrétaire, tout cela m'a coupé la parole, et m'a fait écrire une courte et sotte petite lettre, en réponse à une des plus agréables, des plus sensées qu'il y ait jamais eu.

Je ne suis pas d'accord de tous les jugements que vous portez. Le feu maréchal (*de Noailles*) était un fou, même au sens le plus littéral. Il y a des extravagances de lui, qui en auraient conduit d'autres aux Petites-Maisons. Le cinquième et le sixième volumes, où j'en suis, m'ont infiniment ennuyée; vous avez toute raison sur les écrits que Louis XIV lui confia en mourant; ils changent beaucoup la disposition où on était pour lui sur sa correspondance avec le roi et la reine d'Espagne.

Cette petite reine était charmante. Je fais peu de cas de madame des Ursins. Je ne vois en elle qu'une femme du grand monde, qui n'aimait que la représentation et le mouvement, ne se plaisait que sur le théâtre, n'était ni bonne ni méchante, ni fausse ni vraie, et dont toute la conduite était un rôle qu'elle jouait assez bien. Pour madame de Maintenon, je trouve que le portrait qu'en fait l'auteur est extrêmement juste. Elle n'était point aimable, parce qu'elle était triste et indifférente ; sa dévotion avait nui à son esprit, et gâté son discernement ; elle s'était laissé conduire par les circonstances. Elle n'était point hypocrite, sa dévotion était petite et minutieuse. Elle avait le malheur d'être sujette à l'ennui ; mais, à tout prendre, c'était une femme qui avait naturellement l'esprit très-philosophique, et très-éloigné, à ce qu'il me semble, de fausseté et de manége.

Mais n'avez-vous pas été bien fâché de ce que l'intérêt de ces Mémoires est coupé tout net à la mort de la reine d'Espagne? qu'il n'est plus question de rien ; pas un mot des disgrâces de madame des Ursins, du cardinal Alberoni, de l'arrivée de la Farnèse, de son gouvernement, etc., etc.? Que dites-vous des

lettres de M. le duc de Bourgogne, de celles du feu roi, et d'une de M. le dauphin, qui répond parfaitement à l'idée que j'avais de son esprit? Si je causais avec vous, j'aurais bien d'autres remarques à faire, mais en voilà assez et peut-être trop pour une lettre.

J'en reçus une hier de votre cousin (*M. Conway*), remplie de bontés et d'amitiés ; s'il était vrai qu'il m'aime, il saurait bien quelles preuves m'en donner (1). Le duc de Richmond s'annonce pour le 20. L'empereur (2) arrive aujourd'hui ou demain. On murmure certains bruits qui me font plaisir, de conventions, de désarmement ; mais ce n'est peut-être que du bruit.

Adieu. Je vais dormir.

A cinq heures après midi.

Je reçois dans le moment une lettre de Versailles, de M. de Beauvau. Voici ce qu'il me mande :

« La nouvelle d'un arrangement pacifique » avec l'Angleterre se confirme tous les jours. »

---

(1) Elle veut dire en engageant M. Walpole à faire un autre voyage en France.

(2) L'empereur d'Allemagne, Joseph II.

LETTRE CCLXXIII.

Paris, dimanche 20 avril 1777.

J'ai achevé ce matin les Mémoires de Noailles. J'avais interrompu cette lecture à la moitié du sixième volume, pour lire des *pauvretés* (c'est le nom que méritent toutes nos nouveautés). Je ne suis point mécontente de la fin de ce sixième tome, tout au contraire. Je ne vous blâme pas de la grande opinion que vous avez conçue du maréchal ; il n'est pas le seul qui gagne à être raconté, et qui perde beaucoup à être pratiqué. Je crois que Fénélon n'était point hypocrite, qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes, lesquels cependant il n'avait point soutenus contre l'autorité du pape : c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit *exalté*. Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme. Je crois que, si Fénélon n'avait pas pris le parti de la dévotion, il aurait été très-romanesque. Je n'aime point son genre. Je connais peu Bossuet ; je crois qu'il n'était pas fou, mais qu'il était dur, vain, ambitieux, plus que dévot. De son temps on n'était point esprit fort : il n'y a que

M. de la Rochefoucault qu'on puisse soupçonner de l'avoir été.

Vous ne voulez donc rien traduire pour moi? à la bonne heure, je ne vous en parlerai plus.

On a rattrapé M. de la Fayette à Saint-Sébastien : on ne l'a point ramené à Paris; on l'a conduit ou envoyé à Toulon, attendre le duc d'Ayen, son beau-père, qui va, avec M. et madame de Tessé (1), faire le voyage d'Italie.

L'empereur arriva avant-hier entre cinq et six heures du soir; il descendit chez son ambassadeur (2), qui était au lit pour une espèce de coup de sang causé par des hémorrhoïdes, ce qui le mettra hors d'état de suivre son maître : il logera chez lui. Il fut hier matin à Versailles ; il visita tous les princes et tous les ministres : il est d'une familiarité dont on est charmé. Son intention était de loger chez le baigneur ; on l'a fait consentir de coucher au

---

(1) Madame de Tessé était fille du maréchal de Noailles, sœur du duc d'Ayen, et par conséquent tante de madame de la Fayette.

(2) Le comte de Mercy d'Argenteau.

château : le maréchal de Duras (3) lui a prêté son appartement. On dit qu'il ne recevra personne chez lui, mais qu'il ira visiter tout le monde sous le nom de comte de Falkenstein. Je vous dirai tout ce que j'en apprendrai, parce que vous aimez les détails.

La réconciliation de la maréchale (*de Luxembourg*) et de la duchesse (*de la Vallière*) s'est bornée aux repas de noce (4), dont on ne pouvait pas se dispenser de la prier, à cause du degré de parenté. Je ferai vos compliments à madame de la Vallière. Je croyais vous avoir mandé qu'on ne soupait plus chez elle; sa porte est toujours fermée à dix heures. Pour madame de Châtillon, je ne lui dirai rien; je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avait avec la Lespinasse.

Je serai fort aise de faire connaissance avec M. Gibbon; mais je serai pour lui une piètre compagnie : les Necker sont bien mieux son fait. Vous ne voulez pas croire que je baisse

---

(3) Un des premiers gentilshommes de la chambre du roi. Il y en avait quatre, qui servaient par quartier.

(4) Le mariage de sa petite-fille, mademoiselle de Châtillon, avec le fils unique du duc d'Uzès, lequel reçut, à cette occasion, le titre de duc de Crussol.

beaucoup; cela est pourtant bien vrai : mon âge n'en est pas la seule cause.

Je revois depuis peu plus souvent madame de Jonsac ; je passerai la soirée aujourd'hui avec elle : j'ai du goût pour elle, j'aimerais à vivre avec elle ; mais nos liaisons et nos allures sont très-différentes. Depuis que j'ai perdu mes amis, il est devenu presque impossible que j'en fasse d'autres ; il faut que je me contente d'avoir des connaissances que je n'entretiens et ne conserve que par les deux soupers que je donne dans la semaine : je me résous à passer les soirées des autres jours tête à tête avec la Sanadona ; ce qui n'est, je vous assure, pas divertissant. Je ne fais point de projet de retraite. J'ai trouvé l'autre jour un trait dans une comédie qui m'a plu. Un homme, fatigué du monde, triste, mécontent, dit qu'il veut se retirer dans sa campagne pour y trouver la tranquillité et la paix. *Il faut l'y porter*, lui répond-on, *si vous voulez l'y trouver*. Rien n'est si pénible à supporter que le vide de l'âme ; ainsi je conclus que la retraite (qui ne peut que l'augmenter) est de tous les états celui qui me conviendrait le moins : je ne compte faire aucun changement à la vie que je mène ; il n'y en a pas de plus oisive, de plus

dénuée de tout genre d'occupations et d'intérêts.

Si vous voyez votre cousin (*M. Conway*), dites-lui que sa lettre m'a fait un plaisir extrême, et que j'y répondrai incessamment.

LETTRE CCLXXIV.

Dimanche 11 mai 1777.

Vous aurez vu le baron de Castille (1) quand vous recevrez cette lettre. Il me semble que je n'ai rien à vous mander qui puisse vous intéresser. Vous ne vous souciez guère du procès de M. de Richelieu (2) : on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'entends pas les affaires, je croirais, en lisant son arrêt, que lui et sa partie

---

(1) Dans une lettre du 6 mai, qu'on ne publie point, elle dit : « Voilà le baron de Castille que je vous présente, » vous l'avez vu en dernier lieu sous ce nom chez madame » de la Vallière, et plus anciennement sous celui d'Argen- » villier. Il va voir M. et madame de Masseran ; vous en » serez quitte avec lui pour quelques politesses, et vous » me ferez plaisir de lui dire que je vous le recommande, » et que vous savez que je l'aime beaucoup. En voilà assez, » n'en parlons plus. »

(2) Avec la présidente de Saint-Vincens.

l'ont tous deux perdu. Quand il sera imprimé, je vous l'enverrai, si vous voulez.

L'empereur continue à se faire admirer : il fut hier à l'Académie des Sciences ; on l'y attendait depuis douze ou quinze jours ; tout était préparé pour faire devant lui des expériences de chimie ; il y resta une demi-heure, on ne lui fit aucun compliment, il ne voulut aucune place de distinction : il y a toute apparence qu'il n'ira à aucune autre académie. Il n'y a point de jour qu'il n'emploie à visiter tous les établissements, les manufactures, etc. Il couche chez son ambassadeur, M. de Mercy : il se lève à huit heures, fait tous ses tours jusqu'à deux heures, qu'il rentre à l'hôtel de Treville, où loge toute sa suite ; il y dîne avec MM. Collorédo, Cobenzl, Belgiojoso, ne reçoit qui que ce soit, puis il sort avec eux ou sans eux, va quelquefois aux spectacles, voir des maisons autour de Paris ; il observe tout, ne critique rien : je crois qu'il est surpris de l'extrême magnificence de notre cour, mais qu'il n'en est point jaloux. Les beaux-esprits doivent être bien étonnés du peu d'empressement qu'il a pour eux ; aussi ne paraît-il ni vers ni prose à sa louange. On lui donne mardi une fête à Trianon, et jeudi à Choisy. Il verra

dimanche prochain la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. On croit qu'il partira le lendemain.

Venons à M. de Richmond. Je crains que sa santé ne soit pas bonne ; il est d'une singulière tristesse : il soupera chez moi ce soir avec madame de Cambis. Vous en a-t-il parlé ? Il fut l'autre jour à Sèvres pour la commission que vous lui avez donnée : il m'a dit vous en avoir écrit.

Si M. Gibbon est parti dimanche dernier, il doit être arrivé, et, en ce cas, je souperai demain avec lui chez les Necker. J'ai grand besoin de troupes auxiliaires, car tous mes compatriotes se dispersent.

LETTRE CCLXXV.

Dimanche 18 mai 1777.

Vous êtes bien malheureux par vos parents ; je me plaignais de n'en point avoir, j'avais tort.

Qu'est-ce que c'est que cette milady Walpole, à qui la vieille duchesse de Devonshire laisse cinq mille pièces (1)? Je n'en ai jamais entendu parler.

---

(1) Lady Dorothée Cavendish sa fille, femme du second

Je suis fort contente de M. Gibbon ; depuis huit jours qu'il est arrivé, je l'ai vu presque tous les jours : il a la conversation facile, parle très-bien français ; j'espère qu'il me sera de grande ressource : le grand-papa a beaucoup de curiosité de le voir ; il a lu ce qu'on a traduit de son histoire ; il en est charmé ; il doit venir demain chez moi : j'ai pris mes mesures pour qu'il y trouve M. Gibbon.

On ne parle ici que de l'empereur. Le hasard me l'a fait voir : je soupai lundi passé chez les Necker ; j'y arrivai à neuf heures et demie, l'empereur y était depuis sept heures un quart ; il avait été avec M. Necker environ deux heures, après lequel temps il passa chez madame Necker, qui avait chez elle MM. Gibbon, l'abbé de Boismont (2), Marmontel, le Roy de l'Académie des Sciences, notre ami Schouwaloff. Quand j'entrai dans la chambre, il vint au-devant de moi, et dit à M. Necker : Présentez-moi. Je fis une profonde révérence ; on me conduisit à mon fauteuil : l'empereur

---

lord Walpole de Woolterton, et mère du comte actuel d'Orford.

(2) Homme de lettres, de qui l'éloquence de la chaire déplaisait par l'affectation du style.

voulant me parler, et ne sachant que me dire, et me voyant un sac à nœuds, me dit : Vous faites des nœuds? — Je ne puis faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser. — Il resta jusqu'à dix heures un quart; il sait très-bien notre langue, il parle facilement, et bien; il est d'une simplicité charmante; il est surpris qu'on s'en étonne; il dit que l'état naturel n'est pas d'être roi, mais d'être homme. Il n'y a rien qu'il ne veuille voir et connaître; il aura tout vu et connu, excepté la société pour laquelle le temps lui manque, ayant partagé celui qu'il doit passer ici en deux emplois, de curieux et de courtisan; il avait été le jeudi précédent à l'Académie des Sciences; je crois vous en avoir rendu compte. Il fut avant-hier, vendredi, à l'Académie des Belles-Lettres, et hier à l'Académie Française : il n'a point voulu faire de jaloux. On ignore le jour de son départ; je crois que ce sera bientôt. Ses succès ici ont été fort grands; mais, comme il n'a distingué personne, ceux qui prétendent à l'être commencent à faiblir sur ses louanges. Il a voulu voir M. Turgot, et, dans cette intention, il a été

chez madame la duchesse d'Enville, et ensuite chez madame Blondel (3), sous le prétexte que M. Blondel avait été ministre plénipotentiaire à Vienne, et qu'il a été chez tous ceux qui y ont été. Il a beaucoup causé avec M. Turgot, qu'il savait devoir trouver chez ces deux dames. Vraisemblablement la raison qu'il avait pour vouloir le voir, c'est que ses systèmes d'administration sont suivis à Florence.

Dans sa conversation avec M. Necker, il avait avec lui les personnes de sa suite, MM. de Mercy, de Collorédo, de Cobenzl, de Belgiojoso. Il n'a reçu dans les trois académies aucun compliment, il a resté dans chacune une demi-heure. Depuis l'opéra qu'on lui a donné à Versailles, la reine lui a donné des comédies à Trianon et à Choisy; mais un hasard heureux, qu'il faut que je vous raconte, c'est que l'autre jour, étant allé à la Comédie Française, où l'on jouait Œdipe, et où il arriva

---

(3) Madame Blondel était la sœur de M. Francès, qui avait été secrétaire d'ambassade, puis ministre plénipotentiaire de France en Angleterre, à l'époque de la paix de Paris. Madame Blondel était fort admirée et estimée pour les bonnes qualités de son esprit et de son cœur.

au second acte, au quatrième, dans la scène de Jocaste et d'Œdipe, Jocaste dit, en parlant de Laïus :

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

le parterre, les loges, tout battit des mains. En voilà, je crois, assez sur l'empereur.

Parlons de M. de Richmond. Je le vois souvent, il ne se porte point bien, il est extrêmement occupé ; je lui donnerai à lire votre lettre. En voilà, je pense, assez pour aujourd'hui ; j'ai fait un effort pour vous, que je ne ferais assurément pour personne.

LETTRE CCLXXVI.

Mardi 27 mai 1777.

Je commence cette lettre dans l'intention de ne la finir que dimanche. Mes insomnies sont insupportables ; mes meilleures nuits sont de deux ou trois heures de sommeil, et, comme j'en passe treize ou quatorze dans le lit, ce

temps est cruellement long pour qui ne peut ni lire ni écrire ; j'épuise mon invalide ; je prends toutes les sortes de lectures en aversion, je me creuse la tête à réfléchir, je m'examine, je m'épluche, et je suis, avec plus de raison que vous, très-peu contente de moi, et j'ai plus de peine, en vérité, à me supporter, que je n'en ai à supporter les autres ; ma situation ne me met pas dans le cas de faire de belles actions, où il puisse entrer de la vanité; mon amour-propre a d'autres objets ; vous le qualifieriez de jalousie, et je crois que vous auriez tort. Il est vrai que je suis blessée des manques d'égards, des préférences qui me semblent injustes. Ce n'est pas que je m'estime, ni que je fasse aucun cas de moi ; mais j'en fais encore moins de tous les sots que je rencontre ; mais tout cela ne serait rien, si je n'avais pas en moi un fond d'ennui que rien ne peut vaincre, et qui me met au-dessous du rien.

Je suis très-persuadée que vous n'avez nuls reproches à vous faire sur les motifs de votre conduite, tant avec votre neveu, qu'avec tout autre. Dites-moi, je vous prie, laquelle de toutes les passions vous paraît la moins dangereuse, c'est-à-dire, la moins contraire aux vertus ? Est-ce l'amour, l'ambition, ou l'avarice?

Ne les supposez pas dans un degré excessif. Quand vous m'aurez dit votre opinion, je vous dirai la mienne.

Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort ; je lui crois beaucoup d'esprit, sa conversation est facile, et *forte de choses*, comme disait Fontenelle ; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'embarrasse pas. Je me flatte qu'il est content de moi, c'est-à-dire, qu'il me sait gré de la satisfaction que je lui marque de causer avec lui ; je ne m'embarrasse nullement de ce qu'il pense de mon esprit, il me suffit qu'il ne me trouve pas le ridicule d'y prétendre.

En voilà assez pour aujourd'hui ; demain je vous parlerai de l'empereur.

Mercredi 28.

Je vous promis hier de vous parler de l'empereur, je vous tiendrai parole ; mais il faut auparavant que je vous parle de mon petit chien. Je l'aime à la folie, il a pour moi une tendresse qui lui a acquis mon cœur, et fait que je lui pardonne tous ses défauts, quoiqu'il soient très-grands ; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis ; la liste de ses morsures et des manchettes déchirées est

très-longue ; mais c'est qu'il ne veut pas qu'on m'approche ; je le bats, mais il ne se corrige point ; il a quelques amis, un certain chevalier de Beauteville (1), les ambassadeurs de Naples et d'Espagne, madame de Luxembourg, voilà à peu près tout, et voilà aussi tout ce que je vous en dirai. Venons à l'empereur. Il a été partout, il a voulu voir *le passé, le présent* et *l'avenir* : on ne pénètre point l'époque qu'il préfère. On croit qu'il partira vendredi ou samedi ; il visitera nos provinces, il veut voir les bords de la Loire, ce qui le conduira très-près de Chanteloup ; il a promis d'y rendre visite. Son séjour ici a été le double de ce qu'il avait projeté. On s'est peut-être trop accoutumé à le voir ; les impressions qu'il a faites se sont usées ; la simplicité plaît, mais à la longue paraît peu piquante (2). Je crois que ses voyages lui seront fort utiles ; il écrit tous les soirs tout ce qu'il a vu, entendu et retenu ;

---

(1) Frère du marquis de Beauteville, et de l'évêque d'Alais. Il avait été long-temps ambassadeur de France près les Cantons suisses.

(2) Il n'y a qu'une tête française qui ait pu produire une pareille idée. La simplicité ne plaît qu'aux esprits supérieurs, qui, une fois frappés de ses charmes et de ses effets, ne peuvent rien goûter où elle ne se trouve point.

sa tête sera remplie de beaucoup de connaissances, il en peut résulter des idées. Enfin il y a toute apparence qu'il sera un très-bon souverain, et qu'il ressemblera plus à votre Henri VII, à notre Charles V, qu'à Frédéric II. Ce pronostic est fort hasardé.

Connaissez-vous les Eléments de l'histoire d'Angleterre, par l'abbé Millot (3)? J'aime beaucoup sa manière d'écrire. Savez-vous ce que je lis présentement? La Bible. Si vous l'avez oubliée, relisez-la.

Jeudi 29.

Je vous plains de l'ennui de cette lettre; je serais tentée de la jeter au feu: c'est n'avoir songé qu'à tuer le temps. Allons, je veux me persuader que je suis avec vous, je vous conterai un petit fait de l'empereur qui m'a fort amusée; le voici.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps, ni dans quel lieu, il rencontra, sur le grand chemin, une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé; il s'arrêta, et lui offrit une place dans sa voiture; l'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un

(3) C'est le même écrivain à qui nous devons les *Mémoires du maréchal de Noailles*.

ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait; il se trouva qu'ils faisaient la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son dîner.—Une fricassée de poulets, dit l'empereur?—Non.—Un gigot?—Non.—Une omelette?—Non.—Enfin l'empereur rencontra juste; vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Nous ne nous connaissons point, dit l'empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je?—Peut-être un militaire. —Cela peut être, mais on est encore autre chose. —Vous êtes trop jeune pour être officier-général, vous êtes colonel?—Non.—Major?—Non.—Commandant?—Non.—Seriez-vous gouverneur?—Non.—Qui êtes-vous? êtes-vous donc l'empereur?—Vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre. Non, non, lui dit l'empereur, je savais qui j'étais quand je vous ai pris, j'ignorais qui vous étiez; il n'y a rien de changé, continuons notre route.

On nous dit hier que la Geoffrin lui avait écrit qu'elle mourrait de douleur, si elle ne le voyait pas; il a eu la complaisance d'y aller; il part, dit-on, après demain.

LETTRE CCLXXVII.

Paris, dimanche 8 juin 1777.

Je me suis bien repentie de vous avoir parlé de fièvre (1); elle n'a eu nulle suite. Je me conduis très-bien présentement, j'observe un grand régime, il m'est devenu très-nécessaire; M. de Richmond vous dira que je me porte bien. Il est réellement le meilleur homme du monde, je me flatte d'être fort bien avec lui. Je ne sais si son affaire réussira (2), il s'en flatte. Moi, je crains qu'on ne l'amuse.

Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon ; c'est véritablement un homme d'esprit; tous les tons lui sont faciles; il est aussi Français ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi; nous soupons presque tous les jours ensemble, le plus souvent chez moi ; ce soir ce sera chez madame de Mirepoix. Je voudrais qu'il vous

---

(1) Dans une lettre qu'on ne publie point.

(2) De faire enregistrer son duché-pairie d'Aubigny par le parlement de Paris, et par les autres cours souveraines de justice, ainsi que l'étaient tous les autres duchés-pairies.

écrivît et qu'il vous dît naturellement comme il me juge, et que vous me le fissiez savoir.

J'ai appris que j'avais eu plus de succès auprès de l'empereur que je n'avais pensé; il dit à madame du Châtelet, étant à Choisy, qu'il ne se souvenait plus du nom d'une femme qu'il avait vue chez M. Necker, qu'il avait trouvée de bonne conversation, et qui avait beaucoup de vivacité; c'est madame de Luxembourg qui me l'a écrit, à qui madame du Châtelet l'a dit; elles sont toutes les deux à Chanteloup. M. le comte d'Artois a dû y arriver hier, il y séjourne aujourd'hui, il sera demain à Versailles. Il y aurait beaucoup de récits à faire de tous les amusements que mes parents lui préparaient; ils auront trente-cinq ou quarante personnes tant de la suite du prince que de leur compagnie; je serais bien fâchée d'être là. Tous les jours j'augmente de paresse, et c'est dans l'ordre.

Je crois que ma lettre qui a précédé celle-ci, et qui a été l'ouvrage des sept jours, vous aura bien ennuyé; je me laisse aller toujours à la disposition présente, je ne pense pas assez à l'effet qu'elle produira; c'est la conduite que j'ai toujours tenue avec vous, et qui m'a si souvent et si extrêmement mal réussi; je ne sais pas assez me contraindre, et jamais me

contrefaire ; cela ne vous a pas empêché de m'accuser d'affectation ; ce que je n'ai jamais eu avec vous, ainsi qu'avec tout autre.

LETTRE CCLXXVIII.

Paris, dimanche 22 juin 1777.

La poste ne m'apporte rien aujourd'hui ; vous ne voulez pas que j'en sois fâchée, je ne le suis pas ; mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette maudite goutte ne soit la cause de cette irrégularité.

M. de Richmond eut de vos nouvelles mardi dernier ; il m'a même lu de sa lettre l'article qui me regardait ; il est plein d'intérêt et de compassion : je connais la bonté de votre cœur, ainsi il ne m'a point surprise, mais il m'a fait prendre la résolution de ne me plus jamais plaindre. Je sais par expérience que la compassion est un sentiment qui attriste l'âme, et qu'on doit éviter de le faire éprouver à ses amis ; nous avons des comédies pour lesquelles j'ai beaucoup de répugnance, où l'on représente des personnages qui sont dans l'humiliation, dans l'abandon, des pères déguenillés ; on est touché de leurs malheurs, on en est affligé, mais cependant sans en être attendri ; on

n'aime point à les voir, on souhaite qu'ils disparaissent.

M. de Presle me doit donner pour vous deux catalogues *in*-12 fort épais; j'y joindrai ce que j'aurai de feuilles de la Bibliothèque des Romans; le Duc m'a dit qu'il vous les ferait tenir. Les attentions qu'il a pour moi ne me laissent pas douter du désir qu'il a de vous plaire: je vais vous rapporter les soins qu'il me rend, ils ne m'en sont que plus agréables.

Madame de Luxembourg est revenue mercredi de Chanteloup. J'ai reçu aujourd'hui une grande lettre de madame de Gramont, très-familière, pleine de narration, enfin telle que vous les aimez.

L'empereur n'a point été à Chanteloup, quoiqu'il ait été à Tours, de Tours coucher à Poitiers, abandonnant le projet de remonter la Loire, et en conséquence le projet d'aller à Chanteloup. L'Idole et sa belle-fille en arrivent aujourd'hui. Je ne prévois pas en tirer grand parti; je trouve tous les jours, de plus en plus, que la fable de La Fontaine, de l'Alouette et ses petits, est de bien bon sens. J'exécute ce que j'avais projeté; je soupe presque tous les jours chez moi, hors deux, dont l'un est chez les Necker, l'autre chez la comtesse de Choiseul,

qu'on appelle la Petite Sainte. M. Gibbon me convient parfaitement ; je voudrais bien qu'il restât toujours ici ; je le vois presque tous les jours ; sa conversation est très-facile, on est à son aise avec lui ; mais je n'ai pas encore lu son ouvrage, c'est-à-dire, la première partie ; les deux autres ne sont point encore traduites.

En voilà assez pour une lettre qui n'est pas une réponse.

LETTRE CCLXXIX.

Mercredi 9 juillet 1777.

Le départ de M. de Richmond devient incertain ; je vous avais écrit une grande lettre, comptant qu'il vous la porterait, je viens de la jeter au feu. Que vous dirai-je dans celle-ci ? que M. Necker est directeur général des finances ; vous le savez sans doute ; qu'il a refusé les appointements et tous les droits attachés à la place de contrôleur général, dont il ne lui manque que le titre, en ayant toutes les fonctions et l'autorité. Il loge, à Paris, ainsi que dans toutes les maisons royales, dans l'hôtel du contrôleur général ; et, s'il était catholique, il aurait le titre de contrôleur.

Trouvez bon que je vous envoye les édits, et que je m'épargne la peine de vous transcrire ce qu'ils contiennent : je comptais que ce serait M. de Richmond qui vous les porterait, ainsi que les catalogues et la *Bibliothèque des Romans*.

Je deviens très-paresseuse, c'est-à-dire, très-stérile ; et, si notre correspondance, comme vous me faites entendre, vous devient pénible, je consens que vous la rendiez moins fréquente ; il ne faut point qu'elle devienne une gêne.

Nous avons ici milord Dalrymple, qui arrive d'Italie ; je ne me souviens plus dans quelle ville il a vu le duc et la duchesse de Glocester ; il a trouvé le duc dans un état pitoyable pour sa santé, et la duchesse, la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas, remerciez-la de l'honneur qu'elle m'a fait en chargeant le milord de me faire ses compliments ; vous trouverez bon que je croie vous les devoir.

Il y a trois conseillers d'état nommés pour un comité de finances, qui sont MM. de Beaumont et Fourqueux, ci-devant intendant des finances, et M. de Villeneuve. Leur emploi sera pour ce qu'on appelle le contentieux ; je

ne sais pas trop bien en quoi il consiste (1). Comme M. Necker ne peut pas prêter de serment, il ne peut pas non plus faire de signatures ; on dit que ce sera M. de Beaumont qui signera.

LETTRE CCLXXX.

13 juillet 1777.

La situation de madame votre nièce (1) est affreuse ; je n'y puis penser sans frémir.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous intéresse ; ce serait pour moi un vrai bonheur, si c'était pour vous une consolation de me confier vos peines. La tendre et sincère amitié devrait produire cet effet ; mais c'est de quoi il ne faut point parler ; tout, jusqu'au nom, vous en déplaît.

---

(1) D'arranger quelques points touchant la perception des taxes, sur lesquels les fermiers généraux n'étaient pas d'accord avec les personnes soumises à leur pouvoir. M. Fourqueux fut depuis nommé contrôleur général, après la disgrâce de M. de Calonne, en 1787.

(1) Feu la duchesse de Glocester. Dans ce temps le duc était abandonné de ses médecins, en Italie ; et l'on s'attendait journellement, en Angleterre, à recevoir la nouvelle de sa mort.

Je voudrais, de tout mon cœur, rendre mes lettres amusantes; mais, malgré ma bonne volonté, l'instinct m'arrête : je sens que rien de ce que je pourrais vous dire ne peut vous intéresser. Quelle part peut-on prendre à des objets qu'on a vus comme la lanterne magique, qu'on ne doit jamais revoir? cependant, pour vous obéir, je vous dirai que M. Necker commence fort bien son ministère; ses premières opérations plaisent au public, et sont approuvées par les honnêtes gens; il ne veut point mettre d'impôts, et, comme il est important et nécessaire d'égaler la recette à la dépense, cela ne se peut faire qu'en réformant les abus; ceux de la dépense de la Cour sont impossibles, ou du moins ne se peuvent faire que petit à petit; il faut cependant un prompt remède. Les abus de la perception sont immenses, et, s'il parvient à les réformer, il fera un grand chef-d'œuvre. Il s'y prend bien, mais il faut que le Maurepas le soutienne, et voilà ce qui est bien scabreux. L'entreprise est toujours très-louable, et lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'est pas soutenu, il n'attendra pas son congé; il se retirera sans être dans le cas de changer rien à son état, puisqu'il n'a pas augmenté sa dépense, et qu'il ne reçoit aucun appointement, ni

aucune grâce honorifique ; il a jusqu'à présent rétabli le crédit que ses prédécesseurs avaient entièrement détruit.

Je cherche si je sais quelque autre chose à vous mander, je ne trouve rien ; mais peut-être avant le départ de M. de Richmond arrivera-t-il quelque événement, que je pourrai ajouter à cette lettre.

Je fus hier souper à Auteuil chez l'Idole, j'y menai M. Gibbon ; je suis toujours très-contente de son esprit, mais il est pour les beaux-esprits, comme était Achille pour les couteaux, quand il était chez je ne sais quel roi ; il est allé aujourd'hui au Moulin-Joli (2) avec M. Thomas. Je lui rends justice, on sent moins avec lui qu'avec tout autre qu'il est un auteur.

Lundi.

On murmure de la guerre, on parle d'un comité qu'on dit avoir été tenu avant-hier, de MM. de Saint-Germain, Montbarey, Sartine, Vergennes et votre ambassadeur. Je le vis hier ; je le trouvai plus triste et plus taciturne qu'à

(2) Moulin-Joli était une maison de campagne à peu de distance de Paris, occupée par M. Watelet, homme de lettres.

l'ordinaire, l'air occupé; nous aurons la guerre, je le crois; notre correspondance alors ne pourra pas être fort exacte. Voilà comme tout prend fin, et qu'on peut dire des liaisons ce que Voltaire a dit de l'âme : *C'est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente.*

M. de Valentinois, fils de M. de Monaco, épouse demain mademoiselle d'Aumont, fille de la duchesse de Mazarin; M. de Monaco ne voulait pas que sa femme signât le contrat (3), et M. d'Aumont (4) ne voulait pas le mariage sans sa signature : cela était encore en débat hier l'après-dînée. Je ne sais si ce différent est terminé, mais il n'était pas, dit-on, impossible qu'il n'en résultât une rupture.

Je suis fort aise que madame Beauclerc (5) soit de retour des eaux, et qu'elle soit à Straw-

---

(3) Le prince de Monaco avait été séparé judiciairement de la princesse sa femme, par un acte du parlement, en 1771.

(4) Le fils aîné du duc d'Aumont avait pris le nom de duc de Mazarin, avant son mariage avec la fille du duc de Duras, qui, par sa mère, était l'héritière du cardinal de Mazarin. Une fille unique fut le fruit de ce mariage; malgré la difficulté dont il s'agit, elle épousa le duc de Valentinois, fils aîné du prince de Monaco.

(5) Feu lady D. Beauclerc.

berry-Hill. Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a point de femme aussi aimable, et qui ait autant d'esprit et de talents. Elle doit vous être d'une grande ressource : c'est un singulier bonheur que de rencontrer quelqu'un qui plaise et qui convienne ; il arrive rarement, et, pour l'ordinaire, ne dure guère.

LETTRE CCLXXXI.

Paris, dimanche 27 juillet 1777.

Je reçois votre lettre du 21, et en même temps deux autres, l'une de M. de Beauvau, qui est à Plombières, l'autre de la grand'maman, qui revenait de Richelieu (qu'ils avaient eu la curiosité d'aller voir) (1). Toutes les deux sont longues, remplies d'expressions de la plus tendre amitié. La vôtre a un ton sévère; eh bien, je n'en crois pas moins être plus aimée de vous que de qui que ce soit, et c'est

(1) Le château de Richelieu, dans la ci-devant province de Touraine, sur la frontière de celle du Poitou. Il avait appartenu long-temps à la famille de Duplessis, de laquelle descendait le cardinal de Richelieu, et ensuite à celle de Vignerodis, dont descendait le duc de Richelieu.

ce qui s'appelle la foi, mais qui ne me fera pas tenter de transporter les montagnes.

J'ai une extrême joie des nouvelles que vous me donnez des altesses royales (2); je serais charmée qu'elles passassent par Paris, certainement je m'y ferais présenter.

J'espère que nous n'aurons point la guerre; l'arrivée de la marquise de Noailles (3) à Londres n'est-elle pas une raison pour le croire?

Vous êtes un drôle d'homme! Quand vous haïssez d'entendre parler de quelque chose, vous vous persuadez qu'on vous en parle toujours. Je vous ai écrit deux ou trois fois sur cette passion du duc (*de Richmond*); et, comme elle vous choque, vous vous persuadez que je n'ai cessé de vous en parler; mais moi, à qui elle ne fait rien, je suis très-assurée de ne vous en avoir pas entretenu. Il faut, à cette occasion, que je vous dise une gentillesse de cette vicomtese (*de Cambis*). Elle a appris l'anglais, elle le sait fort bien; elle a

---

(2) Feu le duc et la duchesse de Glocester.

(3) La marquise de Noailles, née Droménil. Son mari, le fils cadet du duc de Noailles, était alors ambassadeur de France en Angleterre.

traduit plusieurs portraits de milord Chesterfield, et elle a écrit au chevalier de Bouflers, qui est à son régiment, de m'en faire un envoi au nom de feu milord. Le voici :

J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisaient croire
Que j'avais remporté le prix.
Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que, dans l'art de peindre,
Une aveugle m'a surpassé.

Cela n'est-il pas joli? Je n'ai encore vu de la traduction que le portrait de Georges Ier. J'aurai celui de monsieur votre père, et tous les autres.

Je vais être pendant quinze jours ou trois semaines dans une grande solitude ; la maréchale de Luxembourg part, mercredi 30, pour Villers-Cotterets, d'où elle reviendra le 13. Mesdames de Bouflers partent le même jour pour une de leurs terres en Normandie, dont elles reviendront le 9. Tous les hommes sont éparpillés ; il me restera la vicomtesse qui fera peut-être aussi quelques escapades à Roissy ou à Villers-Cotterets. Ce qui sera sédentaire

ce sera M. Gibbon et les Necker ; je ne vois ces derniers qu'une fois la semaine, qui est le jeudi. Tout mon amusement consiste en mes correspondances ; j'aime beaucoup à recevoir des lettres, mais je n'ai pas le même plaisir à y répondre. Sans oser me comparer à madame de Sévigné à nul égard, une très-grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisait à écrire, et qu'elle était vivement affectée de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle mettait par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontait.

Moi, je suis médiocrement affectée ; je n'ai point de mémoire, peu de facilité à m'exprimer, souvent des vapeurs qui m'ôtent la faculté de penser ; et puis, quand c'est à vous que j'écris, la crainte m'offusque : jamais mes lettres ne vous contentent ; il faut que j'évite tout ce qui serait susceptible de certaines interprétations, que je me rappelle les choses dont je vous ai déjà parlé, pour ne pas tomber dans des répétitions ; enfin, enfin, je ne suis point à mon aise avec vous : je vous crains. Je sais bien que c'est un sentiment qui en accompagne toujours d'autres, mais vous m'en donnez la dose un peu trop forte.

Voudriez-vous que je vous parlasse de nos

opérations de finance ? J'espère que non, je m'en tirerais fort mal ; qu'il vous suffise de savoir que tout ceci prend un air raisonnable et solide, qu'on démêle que c'est un homme de bon sens et d'esprit qui gouverne (4) ; il est fort à désirer qu'il n'arrive point de changement. On disait hier, comme une chose certaine, que la feuille des bénéfices serait donnée aujourd'hui à M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Le cardinal de la Roche-Aymon ne veut point mourir ; on se lasse d'attendre.

Je dirai à madame Necker ce que vous m'ordonnez.

Je soupe ce soir chez madame de la Vallière ; si le baron de Castille est arrivé, sans doute que je l'y trouverai ; il me dira de vos nouvelles.

M. de Richelieu a appris avec étonnement que tout Chanteloup avait été à Richelieu ; avec indignation que le concierge avait fait tirer le canon pour eux ; il a dit que, s'il l'avait su, il aurait envoyé des boulets (5).

---

(4) M. Necker.

(5) Le maréchal duc de Richelieu avait toujours été, par politique, l'ennemi du duc de Choiseul.

LETTRE CCLXXXII.

Dimanche, 10 août 1777.

Je crois qu'il y a bien peu de gens qui reçoivent de l'agrément de leur famille. Les malheurs de la vôtre vous font souffrir, mais vous pouvez les aimer, parce que la plupart sont aimables; et moi, je n'ai pas un parent avec qui je voulusse faire connaissance, s'ils ne m'étaient rien.

J'aimerais bien à jaser avec vous; je crois que nous serions souvent d'accord dans les jugements que nous portons; je vois que vous croyez la guerre; je ne sais qu'en penser; je conviens que l'arrivée de la maréchale de Noailles ne prouve rien : ce peut n'être qu'un semblant; mais je suis persuadée que nous ne la désirons pas : nous ne songeons dans le moment présent qu'à remédier au dérangement de nos finances, et la guerre serait un grand obstacle à ce dessein. Tout événement me devient indifférent. Depuis quinze jours ou trois semaines ma santé n'est point bonne; je n'ai aucun mal particulier, mais je suis comme une vieille montre qui se détraque, et qu'il faut conduire au doigt et à l'œil pour la mettre à

l'heure présente. J'ai encore des moments où je suis en vie, mais ils sont rares; je vois sans grands chagrins mon dépérissement; la faiblesse n'est point un état qui m'effraye : le détachement qui en est une suite naturelle ne me déplaît pas; et tout ce qui éteint le désir et l'activité produit nécessairement la tranquillité et l'indifférence, et c'est là ce qui peut rendre la vieillesse supportable.

J'aurais été bien étonnée que vous n'eussiez pas été content des vers du chevalier de Boufflers : ils sont extrêmement jolis. J'ai lu deux portraits que madame de Cambis a traduits, ceux de Georges I^er^ et de monsieur votre père; je n'en ai point été contente; mais je vous dis à l'oreille que je ne le suis point de l'ouvrage de M. Gibbon, il est déclamatoire, oratoire; c'est le ton de nos beaux-esprits; il n'y a que des ornements, de la parure, du clinquant et point de fond; je n'en suis qu'à la moitié du premier volume, qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine, et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable; mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité; il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux-esprits, et il me pa-

raît qu'il se trompe souvent aux jugements qu'il en porte; dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre; et il y réussit assez bien; il est doux et poli, et je le crois bon homme; je serais fort aise d'avoir plusieurs connaissances comme lui, car, à tout prendre, il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.

Je soupai hier chez la maréchale de Mirepoix, avec madame de Boisgelin, madame de Marchais, mademoiselle Sanadon, et une comédienne nommée madame Suin. La tante, la nièce (1) et madame Suin récitèrent le Tartufe parfaitement bien : cela ne m'empêcha pas de dormir pendant un acte; j'y eus du regret, mais j'étais si faible que je ne pus m'en empêcher.

Je devrais aller ce soir à Auteuil (2); j'y suis engagée; mais je crois que je n'en ferai rien, et que je resterai avec la Sanadona : je m'accommoderais bien plus d'elle, si elle voulait bien s'en tenir à ce qu'elle est; mais, toute médiocre que je suis, je lui donne une émulation

---

(1) Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin.

(2) Où la comtesse de Bouflers et sa belle-fille, la comtesse Amélie, avaient alors une maison.

de me ressembler qui me la rend quelquefois insupportable : elle fait des définitions ; elle porte des jugements qu'elle croit conformes à ce que je pense, et qui n'ont pas le sens commun. Cependant, de toutes les personnes qui m'environnent, c'est celle qui m'est peut-être la plus chère, et qu'il me serait le plus fâcheux de perdre.

Adieu. C'est assez bavarder.

Vous savez sans doute la mort de M. de Trudaine. Le président de Cotte a les ponts et chaussées (3).

Je n'irai point à Auteuil ; je viens de m'excuser. Je viens de relire votre lettre, pour juger si elle ne me fournirait rien à dire de plus : non, si ce n'est que personne n'écrit aussi bien que vous, n'a plus d'idées, et ne les fait mieux entendre, malgré vos fautes de langage.

---

(3) M. de Trudaine avait été intendant des ponts et chaussées.

LETTRE CCLXXXIII.

Samedi 23 août 1777.

Je ne comprends rien à la poste, ou, pour mieux dire, aux vents. D'où vient ai-je reçu votre lettre aujourd'hui? Le temps n'est point changé, et le procédé ordinaire est de ne recevoir les lettres que le dimanche; mais je ne m'en plains pas, puisqu'en vérité il n'y a plus que par la poste que je puis recevoir quelque plaisir. Je suis d'une humeur enragée; tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie : il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. Je ne sais si cela tient à ma santé, et je crains que cette disposition ne soit une maladie.

Dimanche.

Je ne pus pas continuer hier, et c'est tant mieux pour vous. J'ai bien dormi cette nuit; mon humeur en est radoucie : ce n'est pas que je fasse des réflexions qui soient plus gaies; mais elles me rendent plus courageuse, elles me font prendre la résolution de souffrir sans me plaindre. En effet, à quoi bon les plaintes? à fatiguer ceux qui les écoutent. Je vous quittai donc hier pour aller à la comédie avec mesdames

de Luxembourg, de Lauzun et M. Gibbon. C'était la seconde fois que je voyais cette pièce; elle me fit moins de plaisir qu'à la première : la loge était plus mauvaise; j'entendis moins, et j'entends fort peu actuellement. Je ne suis pas encore sourde; mais, selon toute apparence, je ne tarderai pas à le devenir. Le sujet de cette pièce, c'est le roman de madame Sancerre par madame Riccoboni. Après la comédie, nous fûmes, M. Gibbon et moi, rendre visite à M. et madame de Meynières (1), qui demeurent à Chaillot; de là nous continuâmes notre route, et nous fûmes souper à Auteuil; il n'y avait que les Idoles, madame de Vierville et les ambassadeurs de Naples et de Suède; la jeune Idole chanta et s'accompagna de sa harpe. Les diplomatiques s'extasièrent, le Gibbon joua l'extase, et moi je m'en tins à l'exagération : c'est le parti que je suis forcée de

(1) Le président et la présidente de Meynières. C'est mad. de Meynières qui, sous son premier nom de mad. de Belot, a traduit l'*Histoire d'Angleterre* de Hume.

N. B. Madame de Belot, ensuite présidente de Meynières, n'a traduit de l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, que les règnes des Plantagenets et des Tudors; l'Histoire des Stuarts a été traduite par l'abbé Prévost.

(*Note de l'Editeur français.*)

prendre en toute occasion ; car pour du plaisir, je n'en suis plus susceptible.

Je reçus avant-hier, par la petite poste, un Eloge du chancelier de l'Hôpital : c'est le sujet du prix de cette année ; mais celui-ci n'a pas été fait pour y concourir. L'auteur aura, je crois, soin de se bien cacher. Il a été envoyé à plusieurs personnes ; je ne soupçonne point quel peut en être l'auteur (2). Je l'ai prêté à M. Gibbon ; je vous l'enverrai par la première occasion : vous m'en direz naturellement votre avis.

La comédie dont je vous ai parlé a pour titre : *l'Amant bourru.*

Madame la duchesse de Chartres accoucha hier de deux filles.

Je souscris à vos éloges sur la Décadence de l'Empire : je n'en ai lu que la moitié ; il ne m'amuse ni ne m'intéresse : toutes les histoires universelles et les recherches des causes m'ennuient ; j'ai épuisé tous les romans, les contes, les théâtres ; il n'y a plus que les lettres, les Vies particulières et les Mémoires écrits par

---

(2) Cet *Eloge du chancelier de l'Hôpital* est du comte de Guibert, qui s'était déjà fait connaître par son *Essai de Tactique* et par sa tragédie du *Connétable de Bourbon.*

ceux qui font leur propre histoire, qui m'amusent et m'inspirent quelque curiosité.

La morale, la métaphysique me causent un ennui mortel. Que vous dirai-je? J'ai trop vécu.

Mais parlons de ce qui vous regarde. D'où vient vous êtes-vous fait de si vieilles amies? Il ne vous reste plus que milady Blandford (3) et moi; et, pour moi, vous vous en apercevrez les jours de poste.

L'ambassadeur de Naples nous dit hier qu'il avait des nouvelles sûres que le général Bourgoyne avait pris la ville qu'il assiégeait, et dont je ne me souviens pas du nom.

L'ambassadeur de Sardaigne et sa femme (4) ne sont plus ici; cette dernière en est au désespoir; il y avait long-temps que je n'en entendais plus parler; je ne m'apercevrai point de son absence : celle des Beauvau est terminée; ils arrivent aujourd'hui. J'ai reçu mille marques d'attention et d'amitié du mari : si je n'étais pas confirmée dans l'incrédulité, je pourrais croire qu'il m'aime; mais loin de moi une telle

---

(3) Marie-Catherine de Jonghe, veuve du marquis de Blandford, fils unique de Henriette, duchesse de Marlborough. Elle avait alors quatre-vingt-trois ans.

(4) Le comte et la comtesse de Viry.

pensée ; il est temps de ne plus tomber dans des méprises.

Madame de Luxembourg part mercredi pour aller à Cressy chez sa belle-fille la princesse de Montmorency, et de là aux haras chez madame de Briges (5). Tous ses voyages ont pour objet de fuir l'ennui ; il n'y a que les sentiments ou les occupations forcées qui, tant qu'ils durent, en mettent à l'abri.

On vient de supprimer les administrateurs des postes ; il y en avait dix avec des appointements de cent mille francs : on les met en régie ; il n'y aura plus que six commis à vingt-quatre mille francs chacun ; mais je joindrai l'édit à cette lettre, si je puis l'avoir. Si M. Necker peut se maintenir, c'est-à-dire, si on le soutient, il y a toute apparence qu'il fera de bonne besogne.

LETTRE CCLXXXIV.

Dimanche 21 septembre 1777.

Je ne me repens pas d'avoir toujours aimé votre roi ; son dernier procédé (1) doit vous

(5) M. de Briges était écuyer du roi, et chef des haras royaux d'Argentan, en Normandie.

(1) Sa réconciliation avec son frère, le feu duc de

faire oublier ce qui l'a précédé; j'attends avec impatience l'arrivée du duc à Londres, et le récit que vous m'en ferez. La duchesse est très-intéressante ; il n'y a point de bonheur que je ne lui souhaite ; il y en a un dont elle jouit, et dont elle jouira encore davantage dans quelques semaines, et c'est celui dont je fais le plus de cas ; devinez-le, s'il est possible.

Vous êtes si occupé, et de choses si importantes, qu'elles m'imposent silence sur toutes les bagatelles que je pourrais vous mander. Vous m'avez dit souvent, quand je me plaignais de l'ennui, qu'il était le malheur des gens heureux; vous oubliez dans ce moment que j'étais vieille et aveugle, cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez raison; mais en même temps, il n'en est pas moins vrai que l'ennui est le plus grand des maux; j'en excepte la goutte, la pierre et toutes espèces de douleurs; la pauvreté, les ennemis, les dégoûts, ne sont des malheurs que parce qu'ils entraînent nécessairement l'en-

---

Glocester, avec qui il avait été brouillé depuis la déclaration de son mariage avec la comtesse douairière de Waldegrave.

nui ; il y a des caractères qui n'en sont pas susceptibles, et ceux qui le tiennent de la nature ont reçu d'elle le plus grand des biens, et qui peut lui seul tenir lieu de tout autre : j'espère que vous êtes de ce nombre, et je vous en félicite.

L'aventure des Viry (2) est singulière ; leur ennemi, M. d'Aigueblanche, est disgracié en même temps qu'eux. Qu'est-ce que cela veut dire ? il m'importe peu de le savoir.

M. Gibbon a ici le plus grand succès : on se l'arrache ; il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d'esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules. Je ne sais pas si tous les jugements qu'il porte sont bien justes, mais il se comporte avec tout le monde d'une manière qui ne donne point de prise aux ridicules ; ce qui est fort difficile à éviter dans les sociétés qu'il fréquente.

---

(2) Le comte de Viry fut rappelé de son ambassade à Paris, et, en retournant à Turin, arrêté à Suze, par ordre du roi de Sardaigne, avec injonction de ne point quitter cette ville, et de se présenter deux fois par jour au gouverneur. Madame de Viry avait la liberté d'aller où bon lui semblait. Son mari fut ensuite exilé à sa terre en Savoie. Le sujet de son exil n'a jamais été bien connu.

Les Eloges de l'Hôpital vous sont arrivés bien mal à propos; ce n'est pas que je trouve qu'ils méritassent une grande attention; le couronné est détestable, l'autre est bon par-ci par-là; tout le monde le croit de Guibert, l'auteur de la tragédie du *Connétable*.

Il paraît un livre qui, je crois, m'amusera. Il a pour titre : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours*, ou *Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle; les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers; les vaudevilles sur la cour, les anecdotes et bons mots, les éloges des savants, des artistes, des hommes de lettres morts, etc., etc., par feu M. de Bachaumont; imprimé à Londres chez John Adamson*, 1777.

Si, en effet, il est imprimé à Londres, vous me feriez un extrême plaisir de me l'envoyer; il est en huit volumes in-12 : on me l'a prêté; mais c'est un livre à avoir à soi; je ne l'ai commencé qu'hier, j'en ai lu un demi-volume, ce n'est que l'histoire des théâtres en 1762; cela est écrit jour par jour; plus il avancera,

plus il deviendra intéressant, on ne pourra point l'avoir ici qu'avec de grandes difficultés (3).

Je fus hier à la répétition de l'opéra d'Armide, par le chevalier Gluck; il ne m'a pas fait le même plaisir que celui de Lulli; cela tient sans doute à mes vieux organes.

M. de Choiseul, qui est arrivé à Paris le 6 de ce mois, ira mardi prochain à la première représentation, et retournera mercredi à Chanteloup. Je viens de recevoir une lettre de la grand'maman en même temps que la vôtre; elle croit que je ne vous parle jamais d'elle, elle m'en fait des reproches, elle veut que je vous dise qu'elle vous aime, et qu'elle prend beaucoup d'intérêt par rapport à vous, au duc de Glocester. Toute sa lettre est charmante, je ne crois pas qu'elle sente tout ce qu'elle dit; mais les paroles douces sont toujours agréables, n'eussent-elles que le son.

Je crois que je ferai bien de fermer cette

---

(3) Ce livre n'a jamais été imprimé à Londres, mais en Hollande, où l'on continua de le publier annuellement jusqu'après l'assemblée des notables, en 1787. Il forme trente-six volumes in-12. Il a été fort utile à l'éditeur de ces Lettres, pour la recherche d'anecdotes, de dates, etc.

lettre ; quand on a une grande occupation dans la tête, tout ce qui en distrait importune.

Je ne puis me refuser de vous exhorter à ne point prendre trop de confiance sur le meilleur état du duc ; l'exemple du pauvre petit évêque de Noyon (4) apprend qu'il ne faut pas trop se rassurer ; il mourut avant-hier, au bout de quinze ans de maladie, après avoir fait tous les remèdes de la médecine.

LETTRE CCLXXXV.

Jeudi 25 septembre 1777,
à 8 heures du matin.

Je vous ai prié de chercher et de m'envoyer un livre dont je n'ai plus que faire : je l'ai trouvé ici (1) ; je me hâte de vous le dire ; je vous conseille de le lire, il vous amusera.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance ; je n'aurais jamais cru voir l'année 1777 : j'y suis parvenue ; quel usage ai-je fait de tant

---

(4) L'abbé de Broglio, frère du maréchal et du comte du même nom.

(1) Les *Mémoires secrets*, etc., etc., dont il est parlé dans la précédente lettre.

d'années ? cela est pitoyable. Qu'ai-je acquis ? qu'ai-je conservé ? J'avais un vieil ami (2) à qui j'étais nécessaire, c'est le seul lien sur lequel l'on puisse compter; je l'ai perdu, sans nul espoir de le remplacer, et jamais personne ne peut avoir autant que moi besoin d'appui et de conseil. J'emploie mes insomnies à réfléchir, à chercher ce que je dois faire; je suis, par mon caractère, indécise, inquiète; mais qu'est-ce que cela vous fait ?

La nouvelle d'hier, qu'on dit être sûre, c'est que M. de Saint-Germain se retire. Lui donne-t-on son congé, ou sa retraite est-elle volontaire? Dimanche je pourrai vous le dire. En attendant, bonjour, bonne nuit; bonjour pour vous, bonne nuit pour moi. Je n'ai point encore dormi.

LETTRE CCLXXXVI.

Dimanche 26 octobre 1777.

Vous pouvez être sûr que j'aurai pour madame Macaulay (1) toutes les attentions possibles; vous sentez bien qu'il me sera fort aisé

---

(2) M. de Pontdeveyle.

(1) Madame Catherine Macaulay, auteur d'une His-

de faire connaître ce que je pense pour vous. Comme les temps changent ! autrefois vous me mandiez le contraire.

Non, en vérité, l'ennui que je connais, et dont je vous ai tant parlé, n'est pas celui du petit Craufurd ; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, et moi je sais ce que je désire et ce qu'il me faudrait. M. Gibbon et lui partent demain ; je les regrette l'un et l'autre, mais par des sentiments différents ; j'aime le Craufurd, du moins je l'ai aimé, et quoiqu'il m'impatiente, et que sa déraison me fatigue, je suis bien aise quand je suis avec lui. Pour le Gibbon, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir, vous y ajouteriez peut-être, infiniment d'esprit, et peut-être auriez-vous raison ; je ne suis pas décidée sur cet article ; il fait trop de cas de nos agréments, trop de désir de les acquérir ; j'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : Ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être Français. En mon particulier, j'ai eu toutes sortes de sujets

---

toire d'Angleterre estimée, et de quelques autres ouvrages politiques. M. Walpole lui avait donné une lettre pour madame du Deffand.

d'être contente de lui, et il est très-vrai que son départ me fâche beaucoup ; dites-lui bien, quand vous le verrez, que je n'ai cessé de vous parler de lui.

Le Craufurd vous dira que je ne l'aime plus, cela n'est pas vrai ; mais je suis devenue comme vous, je ne peux plus aimer.... (je pourrais en demeurer là, mais j'ajoute) que des gens raisonnables. Il s'est ennuyé ici à la mort, et si l'amitié l'a conduit ici, elle s'en est apparemment retournée l'attendre à Londres, car elle l'avait abandonné à son arrivée. Il vous dira que j'ai un neveu (2), duquel je compte tirer quelque parti, et sur lequel je fonde quelques ressources ; ce n'est point un homme amusant ni agréable, mais il est doux, il a assez de bon sens; il dit qu'il m'aime, je le veux croire, et je compte qu'il passera cinq ou six mois tous les ans avec moi.

---

(2) Le marquis d'Aulan, le fils de sa sœur qui s'était retirée à Avignon, où elle est morte.

LETTRE CCLXXXVII.

Mercredi 19 novembre 1777.

J'AUGURE bien mal de l'humeur silencieuse de MM. Howe (1); il y aura vraisemblablement bien plutôt des changements dans votre gouvernement que dans le nôtre ; nos ministres et administrateurs ne sont en aucun danger, et c'est apparemment pour en bien persuader le public, que M. de Maurepas soupa dimanche avec tous les ministres, secrétaires d'état, diplomatiques, tous les amis et amies de madame de Maurepas, chez M. Necker; il y eut une musique, des proverbes, tous les plaisirs réunis. Je ne conçois pas ce qui a donné lieu aux bruits qui ont couru. Le Necker me paraît plus ferme que jamais. Mon avis est qu'on ne peut employer un homme plus capable, plus ferme, plus éclairé, plus désintéressé. Ce ne sont point mes liaisons avec lui qui me font porter ce jugement : je n'en attends rien ; je le vois une fois la semaine ; il n'a nulle pré-

(1) Le feu comte, et feu son frère le vicomte Howe, qui commandaient en chef, le premier la flotte, et le second l'armée anglaise, pendant la guerre de la mère patrie avec les colonies d'Amérique.

férence pour moi ; il sait que je l'estime ; et, comme je ne lui demande rien, il me voit de bon œil, et voilà tout.

Je ne vous mande point de mes nouvelles ; en êtes-vous étonné ? Ne m'avez-vous pas interdit de vous parler de moi ? Tous les événements de ma vie se passent dans ma tête : elle seule produit ma joie ou ma tristesse ; tout ce qui m'est externe à peine est-il passé, que je ne m'en souviens plus. Mais, si vous voulez que je vous en entretienne, je vous dirai que tout le monde, à peu près, est de retour ; les maréchales, les Beauvau, les Bouflers, etc., etc. Je soupe presque tous les soirs chez moi. Ces jours-ci j'ai été incommodée d'une extinction de voix ; elle dure encore, ce qui me rend l'exercice de dicter un peu pénible. Je hais le monde, et je vois avec plaisir la vérité du proverbe, qu'*à brebis tondue Dieu mesure le vent.* La solitude me fait moins de peur, et je parviendrai, j'espère, à végéter.

J'ai écrit au Gibbon et au Craufurd, et à madame de Montagu. Pour vous mettre au fait de ce qui m'a obligée d'écrire à cette dernière, je vous envoie les copies de sa lettre et de ma réponse. Je suis fort aise d'avoir en perspective une des vôtres pour dimanche.

Adieu, mon ami; ce nom vous est dû, du moins je m'en flatte.

Madame de Montagu à madame la marquise du Deffand.

« Hill-Street, 10 mai 1777.

» MADAME,

» Un souvenir bien tendre des bontés dont vous m'avez honorée à Paris, m'a souvent excitée à vous assurer de ma reconnaissance; mais toutes les fois que j'ai eu occasion de parler de vous à des amis qui ont le bonheur de vous connaître, je trouve que, même dans notre langue maternelle, les expressions nous manquent, et que nous ne savons rendre justice au sujet ni aux sentiments qu'il inspire. Tout l'esprit de M. Walpole, toute l'éloquence de M. Burke n'y suffisent pas; que ferais-je donc, moi? Il ne me reste qu'une ressource, c'est de vous adresser, comme à une divinité, et vous offrir simplement de l'encens : c'est le culte le plus pur et le moins téméraire. Je vous prie, Madame, de me permettre de vous offrir deux cassolettes, où j'ai mis des aromatiques. Les ignorants et les barbares se servent de signes

et de symboles au défaut de paroles ; l'encens que je vous présente puisse-t-il vous faire entendre tout le respect, l'attachement et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

» Madame,

» Votre très-humble et très-obéissante servante,

» E. MONTAGU. »

Réponse de madame du Deffand à madame Montagu.

16 novembre 1777.

« POURREZ-VOUS croire, Madame, que la charmante lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, datée du 10 mai, ne m'a été rendue qu'hier 15 novembre ? Elle m'a été apportée par M. Boutin, qui s'excusa de ce long retardement par des voyages continuels qu'il a faits depuis son retour d'Angleterre. Je lus votre lettre en sa présence ; il fut témoin de mon plaisir et de ma reconnaissance. Rien ne m'a plus surprise que l'annonce d'un présent. Vous en voulez faire un langage ; mais quelque charmant qu'il puisse être, on préférera toujours de vous entendre et de vous lire, à tous

les hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus admirables. Ce n'est pas seulement par ouï-dire, Madame, que je vous parle de votre éloquence ; votre lettre suffirait pour me la faire connaître, indépendamment de tout ce que j'en avais ouï dire. Je viens de lire vos trois dialogues, que madame de Meynières a traduits, et qu'elle m'a envoyés. J'ai lu aussi votre apologie de Shakespear. Je ne doute pas que Voltaire ne reste sans réplique. Je vous dirais tout ce que j'en pense, si mon approbation et mes louanges étaient dignes de vous ; mais, Madame, vous avez dû démêler bien promptement que je n'ai ni talent, ni savoir, mais je ne renonce pas à prétendre à avoir quelque goût ; je suis trop touchée de votre mérite, pour avoir cette fausse modestie.

» Quand j'aurai reçu ces cassolettes, qui seront pour moi un monument très-glorieux, vous voudrez bien que j'aye l'honneur de vous renouveler mes remercîments : elles courent le monde ; elles sont à présent à Ostende ; il faut qu'elles arrivent à Rouen, et que de là elles remontent la rivière jusqu'à Paris : il se passera peut-être plus d'un mois avant qu'elles y arrivent ; je les attends avec l'impatience qu'on doit nécessairement avoir pour jouir des

marques de bonté d'une personne aussi illustre que vous.

» Daignez recevoir, Madame, les assurances de tous les sentiments avec lesquels je vous suis très-respectueusement attachée. J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE CCLXXXVIII.

Paris, dimanche 14 décembre 1777.

Quelle différence il y a d'une personne qui pense, à une qui ne dit que ce qu'on pensa!

Vous êtes original en tout; et, sans nul compliment, je puis vous dire que votre esprit me plaît beaucoup. Vous me débrouillez toutes mes pensées; car je crois toujours avoir pensé tout ce que vous me dites de moi. En vérité, ne vous en fâchez pas, mais il m'est impossible de m'empêcher de vous dire que je donnerais toutes choses au monde pour vous voir encore une fois : n'ayez pas peur, je ne vous en parlerai pas davantage.

Je voudrais vous rendre mes lettres amusantes, les remplir de faits, d'anecdotes; mais je suis si peu affectée de tout ce qui se passe, que les récits que je vous ferais vous ennuieraient à la mort : une madame de Sévigné trou-

verait bien de quoi vous amuser ; mais moi, mon ami, je flétris tout ; je n'ai de ressource, pour m'assurer de votre amitié, que votre constance naturelle.

Vos affaires d'Amérique vont bien mal : je ne saurais croire qu'il en résulte aucun bien pour les particuliers de votre nation ; mais j'entends si peu la politique, que je ne pourrais en parler sans ridicule.

Madame de Gramont arrive aujourd'hui ; les Choiseul samedi prochain. Madame de Luxembourg, qui est à Montmorency, n'en reviendra que le 24, veille de Noël. On soupera chez moi ; j'aurai vingt personnes : je voudrais en être quitte.

Votre Charles Fox n'est pas un homme ; il a l'audace de Cromwell.

J'avais chargé le Craufurd d'un brimborion pour milady Lucan : j'imagine qu'il ne le lui aura pas donné ; il l'aura peut-être perdu, ou il l'aura donné à un autre.

LETTRE CCLXXXIX.

Mardi 6 janvier 1778.

Je vous croyais chez les Ossory (1); vous m'aviez annoncé ce voyage, et vous aviez ajouté que vous seriez quinze jours sans me donner de vos nouvelles; en conséquence, j'avais formé différents desseins : d'abord, de vous écrire en manière de journal; et puis de ne vous point écrire du tout jusqu'à ce que j'eusse appris votre retour à Londres; mais voilà que vos projets sont changés.

Je ne puis me résoudre à vous entretenir de moi et de ce qui m'environne, je crains toujours des hors de propos, quand vous êtes de bonne humeur, mes doléances vous la feraient perdre; et, quand vous êtes triste, tout ce que je vous dirais vous paraîtrait puérilités et misère; cependant il faut vous raconter ce qui m'a amusée ces jours-ci.

Vous vous souvenez bien que madame de

---

(1) A la terre du comte d'Ossory à Ampt-Hill, dans le comté de Bedford.

Luxembourg et moi nous nous donnons des étrennes, que rien ne lui est plus agréable que le parfilage. Il m'est venu dans la tête d'habiller Pompon, le fils de Viard, en capucin, et de faire tout son attirail de fil d'or, calotte, barbe, cordon, discipline, chapelet, sandales, et besace bien remplie. J'avais assemblé grande compagnie; Viard vint me dire qu'il y avait un moine qui demandait à me parler; je refusai de le voir; la maréchale, curieuse de savoir quelle affaire il pouvait avoir à moi, voulut qu'il entrât : c'était Pompon, le plus joli petit capucin; il chanta des couplets de différents auteurs, et plus plats les uns que les autres, que par conséquent je ne vous envoie pas. Le lendemain matin j'envoyai le petit capucin faire des visites chez mesdames de Caraman, de la Vallière, de Gramont, de Choiseul; il eut le plus grand succès : vous l'auriez trouvé charmant, j'en suis sûre. Deux jours après cette facétie, la maréchale m'apporta mes étrennes; elle mit sur mes genoux les six derniers in-quarto de Voltaire, sur lesquels il y avait un petit sac, dans lequel il y avait une très-jolie boîte d'or et le portrait de Tonton; ainsi, elle me donnait Voltaire

et mon chien, et voici le couplet qui y était joint :

Vous les trouvez tous deux charmants,
Nous les trouvons tous deux mordants;
Voilà la ressemblance :
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis;
Voilà la différence.

Ce couplet est du chevalier de Bouflers.

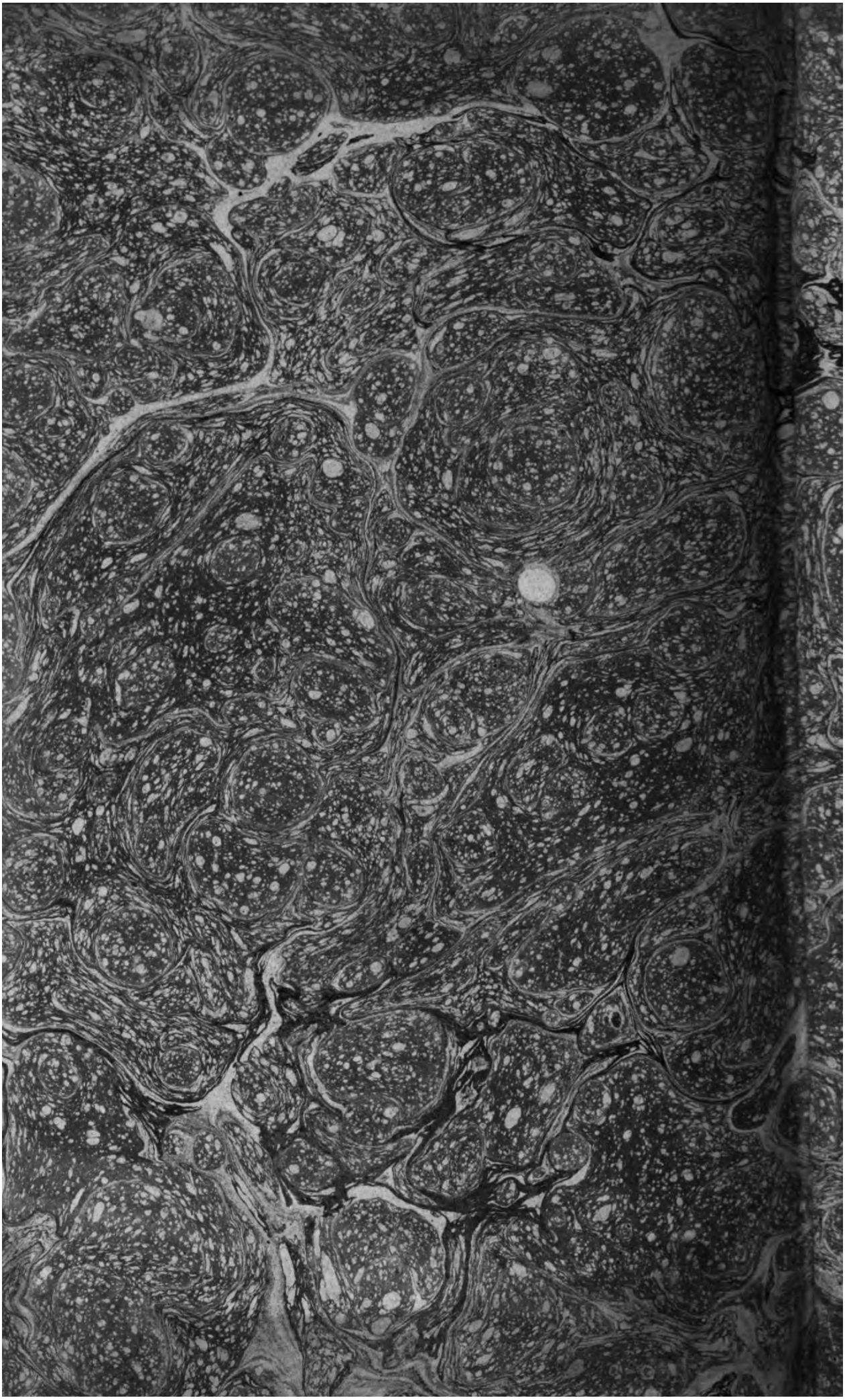
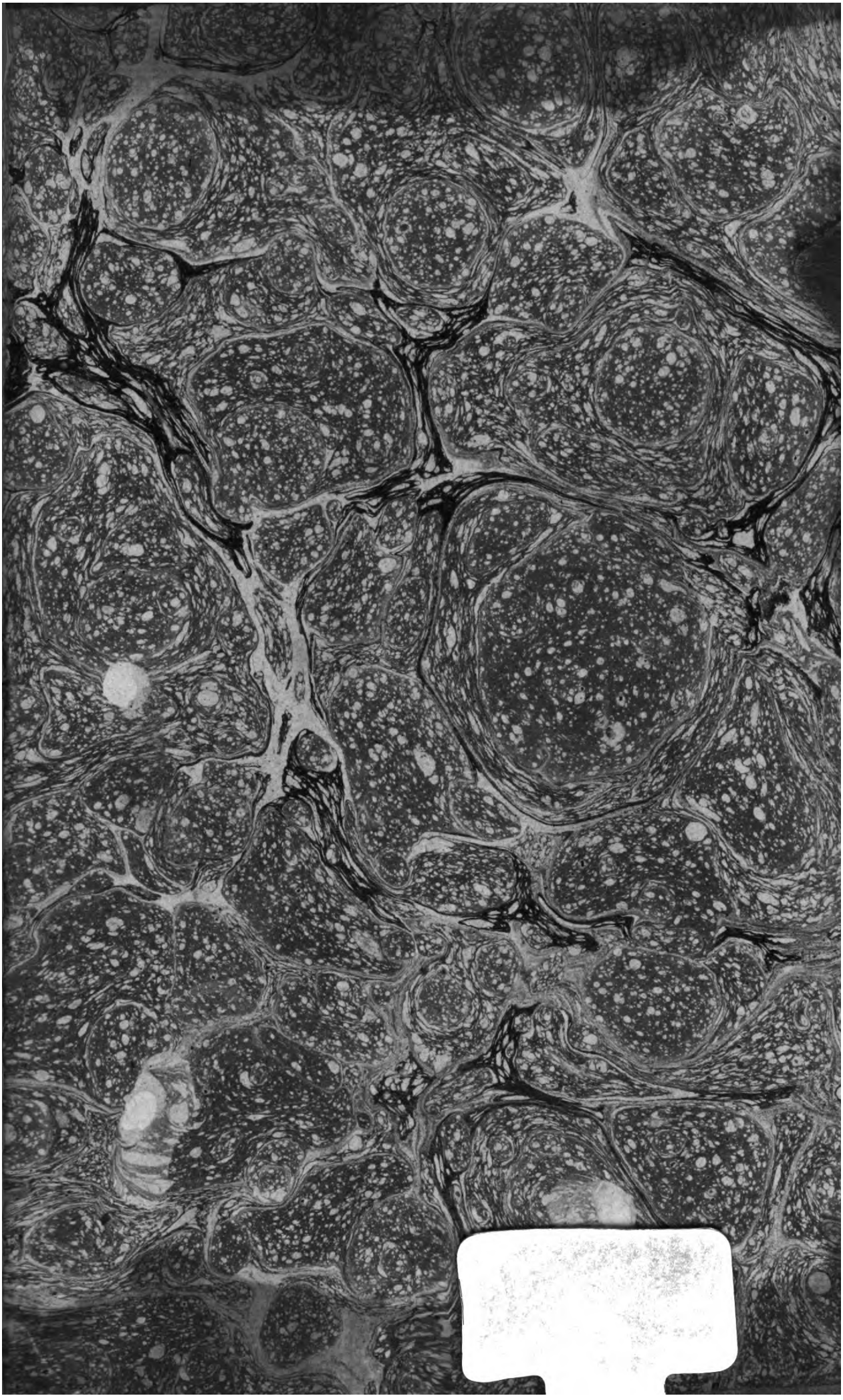
Mercredi 7.

On ne parlait ici qu'Amérique; on y joint aujourd'hui la Bavière (2). Que résultera-t-il de tout cela? Aucune raison particulière ne m'engage à m'y intéresser; et, pour les raisons générales, je m'en dispense : je laisse à d'autres à anticiper sur l'avenir.

Rien n'est plus singulier que j'aye oublié

---

(2) Avant la mort de l'électeur Maximilien de Bavière, sans lignée, en décembre 1777, l'empereur Joseph II avait manifesté son intention de former, comme roi de Bohême, des prétentions sur la succession de Bavière, sous la condition d'indemniser les autres branches de la famille palatine, par la cession de quelque partie de l'Autriche. Mais, en 1778, il se forma en Allemagne une coalition, à la tête de laquelle se trouvait le roi de Prusse Frédéric II, pour s'opposer aux prétentions de Joseph II.

hier, en vous écrivant, la seule nouvelle qui vous pouvait être un peu intéressante, la retraite de madame de Mirepoix dans un couvent. Elle a renvoyé une partie de ses domestiques, elle loue sa maison; elle s'est retirée, non pas à Saint-Antoine, mais à l'Assomption, auprès de sa sœur Montrevel, qui y est établie depuis deux ans. Ce qui l'a déterminée à prendre ce parti, c'est pour pouvoir payer ses dettes, qui ne se montent, dit-elle, qu'à soixante et dix mille francs. Elle a cent mille livres de rente. On peut s'attendre, selon toute apparence, à quelques nouveaux changements.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.